

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N°66

Juillet

Aout 2010



CEUX QUE L'HISTOIRE A OUBLIE



Andre Quelen, Compagnon de la Liberation

Dominique Torres

Alain Chazette

Robert Mugnerot

Julien Fargettas

AVEC LA PARTICIPATION DE



Directeur de publication : Stéphane Delogu
Rédacteur en chef : Daniel Laurent
Conseiller de rédaction : Prosper Vandembroucke
Responsables qualité : Nathalie Mousnier, Germaine Stéphan et Laurent Liégeois
Responsable mise en page : Alexandre Prétot
Responsable rubriques : Jean Cotrez et Philippe Massé

Auteurs

- Jean Matthieu BORIS
- Magali BRISSAC
- Jean Pierre CERRUTI
- Jean COTREZ
- Stéphane DELOGU
- David DORKEL
- Vincent DUPONT
- François-Xavier EUZET
- Daniel LAURENT
- Philippe MASSE
- Nathalie MOUSNIER
- Robert MUGNEROT
- André QUELEN
- Jean Pierre RISGALLA
- Henri REGISTER
- Germaine STEPHAN
- Prosper VANDENBROUCKE

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.

en partenariat avec



<http://www.histoire-pour-tous.fr/>



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>



SOMMAIRE

L'édito	3
Dossier : <i>Les combattants méconnus</i>	
- Slovaquie, les combattants de la dernière chance	4
- Belgique, mémoires d'un combattant	16
- Itinéraire d'un Français Libre 1940-1945	30
- « Loulou » sergent FFI – 1er bataillon du Morbihan	44
- Témoignage de Germaine, AFAT	52
- Ceux qui firent face les premiers	56
- Les régiments ficelles	61
Interview d'Alain Chazette	63
Un prophète oublié : Touzet du Vigier	65
Focus : La politique soviétique de Septembre 1939 à Août 1940	75
Le site Internet de la 1 ^{ère} DFL	78
Le coin lecteur	80
Un cimetière militaire allemand	83
BTP, le Khal Burg	85
Courrier des lecteurs	89
Le coin cinéma:	
- Documentaire « Les cadets de la France libre »	90
- Le film « Hors la loi »	92
Michelsberg le 8 mai 2010	94
Le saviez-vous?	96

L'édito

Par Stéphane Delogu

Ce qui s'est passé à Troteval le 6 juin 2010 n'a rien d'extraordinaire et s'est déroulé ailleurs à des dizaines de reprises. Il existe des sites de mémoire en bien d'autres lieux, partout où se trouvent des hommes et des femmes déterminés à lutter contre l'oubli et l'égoïsme. Celui qui y a été inauguré possède cependant la particularité d'avoir été conçu et financé par des internautes, pourtant réputés pour se complaire dans une existence virtuelle et derrière le paravent d'un clavier informatique. Cette époque a vécu, tout comme les start-up des années 80, dinosaures d'un temps où Internet était supposé révolutionner les comportements et les esprits. Mais, au bout du compte, la nature humaine finit toujours par reprendre ses droits et ne se contente des ersatz que peu de temps. L'électronique, sûre de sa toute puissance, a pourtant pu croire qu'elle remplacerait la magie d'un vrai échange ou d'un vrai projet commun. À sa décharge, les milliers d'amis de Facebook, dont peu savent ce qu'est la véritable amitié et les discussions d'un soir sur MSN, pouvaient facilement lui donner le change tant les apparences sont trompeuses. Hélas, la véritable amitié ne se trouve pas sur Facebook tout comme plus l'on est seul et plus l'on parle à distance par clavier interposé. La toile est certes un outil de communication à nul autre pareil, mais elle a ses limites dans le sens où elle n'est pas l'aboutissement, mais un grand portail ouvert vers autre chose.

C'est précisément cet « autre chose » qui a pris naissance dès 2004 à l'occasion des « Journées du forum » et qui s'est concrétisé véritablement en 2009 et 2010 à Troteval. Le virtuel est devenu quelque chose de visible, de palpable, de vivant, qui vibre à l'unisson. Voilà le rôle véritable de l'univers virtuel, il n'est qu'un outil mais pas une finalité sans lendemain. Le forum s'est doté d'une structure renforcée et optimisée grâce au travail de titan de notre webmestre Frédéric Bonnus, ainsi qu'en témoigne une fréquentation en hausse vertigineuse : vous fûtes presque 50 000 membres ou visiteurs différents à vous être bousculés au portillon, alors que le téléchargement des numéros d'Histomag'44 se chiffre en milliers, soit le tirage d'un bon magazine professionnel. Le bilan pour ce premier semestre 2010 est donc très largement positif. À tout cela s'ajoutent des « Journées du forum » à faire pâlir d'envie un tour-opérateur et une cérémonie canadienne – en présence d'une délégation des Fusiliers Mont-Royal – en tout point réussie. Plus que jamais, « Le Monde en Guerre » a le vent en poupe et, à cette allure, ce sont d'autres aventures vers des contrées inexplorées qui

l'attendent. La barque est assez solide pour y naviguer sans risque de naufrage et son équipage assez soudé pour regarder dans la même direction. Peut-être notre fonctionnement mutualiste nous vaut-il le rang de « pionniers », mais à ce titre pompeux, nous préférons celui de « défricheurs ». Le monde d'Internet ne sera jamais rien d'autre qu'un palier, que toutes les communautés historiques peuvent et doivent franchir. Rencontrez-vous, parlez-vous et découvrez-vous, créez ensemble, n'ayez pas peur d'affronter des concepts différents des vôtres, enrichissez vous par l'échange. Le monde du Web peut constituer une force de proposition hors du commun, un creuset culturel d'une extraordinaire vitalité, un laboratoire d'idées au potentiel presque illimité.

Imaginons nous un instant que tous les foras historiques traitant de la Seconde Guerre mondiale mettent, chacun, un projet de mémoire en chantier, si modeste soit-il et le poussent vers la réalité tangible. Imaginons aussi un instant le vent de fraîcheur qui pourrait souffler sur un protocole quelquefois guindé et impersonnel, perdu dans son manque d'originalité. Imaginons les têtes éberluées de ceux qui verraient arriver des cohortes de gars et de filles sincères et prêts à offrir leur énergie et leur volonté pour la mémoire, tous transfuges d'un monde ordinairement virtuel et supposé inerte. Imaginez un peu ce qui pourrait se passer si tous les internautes passionnés d'histoire se donnaient la main. Imaginez que toutes les communautés historiques, petites ou grandes, s'unissent contre l'oubli et imaginez-vous, au milieu de ce formidable melting-pot culturel. C'est possible, puisque nous l'avons fait.

Au prochain numéro...



Les combattants de la dernière chance, Slovaquie, août 1944 – mai 1945

Par Daniel Laurent

Il est parfois dit que la prestigieuse escadrille Normandie-Niemen fut la seule unité de la France Combattante à se battre sur le front de l'Est. C'est inexact, une unité bien moins connue, mais tout autant valeureuse, formée de Français évadés des camps de prisonniers de guerre ou des camps du STO (Service du travail obligatoire), livra combat en Slovaquie au cours de l'insurrection de fin 1944, aux côtés de partisans soviétiques et d'unités slovaques. Leurs aventures, parfois rocambolesques, souvent dramatiques, méritent d'être racontées, ces hommes ayant été deux fois volontaires, une fois pour s'évader et une fois pour retourner au combat contre la Wehrmacht fort loin de leur pays natal et dans des conditions très difficiles.

Les KG (Kriegsgefangenen), les prisonniers de guerre

Suite au désastre militaire de 1940, aggravé par la phrase du Maréchal Pétain radiodiffusée le 17 juin à 12h20 «*C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat*», environ 1 800 000 soldats français sont fait prisonniers, 1 580 000 sont transférés en Allemagne. Ils sont encore 940 000 en 1944-45 et 37 000 ne rentreront jamais, morts en captivité. Tournant en rond dans leurs stalags et oflags, certains rêvent de s'évader. Environ 70 000 réussissent «la belle» (mais nombre d'entre eux sont repris) et au 1^{er} janvier 1996 39260 d'entre eux avaient obtenu la médaille des évadés¹. Les travailleurs forcés se comptent aussi par centaines de milliers, mais ils sont concentrés dans les villes et les usines tandis que les soldats sont disséminés dans tous les secteurs de l'économie et de la société allemande.

Les tentatives d'évasion, en solitaire ou en groupe, sont toutes incroyables et les conditions dans lesquelles elles sont entreprises nécessitent toujours des improvisations de type «système D» et de soigneux préparatifs. Le cas d'André Ringenbach, qui s'est évadé cinq fois avant de réussir, est tout à fait significatif:

Première évasion, septembre 1941: «volontaire» pour un kommando d'arrachage de pommes de terre, André s'enfuit de nuit avec son ami Albert de la baraque où ils sont cantonnés en descendant à l'aide de draps noués les quatre mètres de hauteur qui les séparent du sol. Ils marchent ensuite vers une gare de triage et réussissent à s'introduire par une lucarne dans un wagon de sacs de blé sans endommager le plombage de la porte, le tout avant l'aube. Mauvais choix, le train les emmène à un entrepôt où les wagons, dont le leur, sont déchargés. Deux mois de baraque disciplinaire et 21 jours de cellule sont le prix à payer pour ce premier essai.

Seconde évasion, 9 mars 1943: tentative en solitaire, mal préparée, André est repris quelques heures après.

est arrêté et interné à Balatonboglar en Hongrie. Son idée est de gagner la Yougoslavie et les maquis de Tito. Mais l'invasion de la Hongrie par les Allemands fait capoter son plan et il reste interné.

Quatrième évasion, 1^{er} août 1944: volontaire pour la Slovaquie, sa première tentative de passage de la frontière tourne mal et il est arrêté à nouveau.

Cinquième évasion, septembre 1944: André, qui a décidé de la suite dans les idées, remet ça et cette fois-ci réussit à franchir la frontière sans encombre. Les maquis de Slovaquie l'attendent.

Les espoirs sont les mêmes pour presque tous: rentrer en France, pour certains, tout simplement retrouver leurs familles et pour d'autres, reprendre le combat, en fait, souvent les deux, passer d'abord à la maison puis aller vers Londres ou tout lieu où se trouvent des FFL. Mais la route est longue pour y parvenir, et nombreux sont les kilomètres à franchir en territoires allemands ou occupés. En fonction des lieux de détention, les routes les plus incroyables sont empruntées, comme celle des 218 français qui s'évadent en direction de l'URSS avant juin 1941 et restent prisonniers dans les geôles stalinienne avant d'être enfin traités en alliés après le déclenchement de Barbarossa. Ils sont alors autorisés à rejoindre Londres et la France Libre. Vingt d'entre eux mourront au combat et sept deviendront Compagnons de la Libération².

Le refuge hongrois

La Hongrie a longtemps conservé un statut un peu à part dans les forces de l'Axe. Quelques conflits frontaliers rapidement stoppés grâce à la médiation allemande permettent au régent Horthy d'agrandir le pays aux frontières de 1919, aux dépens de la Roumanie, de la Slovaquie et de la Yougoslavie, mais l'engagement hongrois dans l'agression de l'URSS reste modeste. Malgré des mesures de discriminations, les Juifs échappent d'abord aux déportations de la «Solution finale». La Hongrie n'a jamais déclaré la guerre à la France et Vichy y maintient une légation où exercent des fonctionnaires fort peu pétainistes comme ils le montreront par la suite³.

Pour les évadés de Pologne, d'Autriche et de l'Est de l'Allemagne, la Hongrie est presque un point de passage obligé car elle est sur la route menant vers le Sud, via la Yougoslavie et la Roumanie, donc vers la possibilité de sortir de la zone sous contrôle allemand, le voyage vers l'Ouest, vers la France, étant jugé impossible. De plus, la légation, profitant habilement des bonnes dispositions hongroises envers les

Français, permet l'établissement d'un statut très libre pour les «belligérants internés» français rendant possible leurs déplacements dans le pays, leur procurant une situation matérielle favorable et permettant l'établissement de nombreux liens amicaux avec la population magyare. Au début 1944, il y a

environ 1000 évadés français en Hongrie et nombre d'entre eux travaillent à des fonctions très avantageuses, enseignants, artistes et cadres. Leur nombre augmentant, un «camp» est installé en 1942 à l'hôtel Savoy de Balatonboglar, au bord du célèbre lac, puis étendu à l'hôtel Nemzetti et la villa Fleiner. Certains «internés» vont faire du ski en Transylvanie et, pour le 14 juillet 1943, l'attaché militaire français à Budapest, le colonel Hallier, réussit l'exploit d'obtenir l'accord du ministre de la Défense hongrois quant à l'organisation d'un défilé de soldats français à Balatonboglar avec drapeaux tricolores et hymne national, le tout en présence d'une délégation militaire hongroise au garde-à-vous⁴!

Ce statut très particulier a bien évidemment diminué le nombre de volontaires pour la poursuite du dangereux voyage vers le Sud! Tout change le 19 mars 1944 lorsque le Reich envahit la Hongrie. La poudrière slovaque

Suite aux accords de Munich (septembre 1938), la Tchécoslovaquie est démantelée: les Sudètes, en grande partie peuplées de germanophones, sont rattachées au Reich tandis que la Slovaquie, sous l'influence active et pesante de Hitler et de sa Gestapo, proclament leur indépendance le 13 mars 1939. À la déclaration de guerre de septembre 1939, le gouvernement slovaque, dirigé par Mgr Joseph Tiso du Parti Populaire Slovaque, déclare à son tour la guerre à la Pologne, à l'Angleterre et à la France, s'alignant totalement sur la politique nazie. Une grande partie de la population slovaque accepte passivement cette situation qui lui permet de se dégager de la tutelle tchèque, d'éviter une occupation par la Wehrmacht ou une annexion par la Hongrie et qui assure même certains avantages économiques, au moins durant les deux premières années du conflit. Mais la situation commence à changer avec l'agression contre l'URSS le 21 juin 1941. Complètement soumise à l'Allemagne sur le plan de sa politique extérieure, la Slovaquie est obligée d'envoyer plusieurs divisions combattre sur le front de l'Est, mesure très impopulaire⁵.

Une certaine solidarité slave fait évoluer l'opinion peu à peu en 1942-1943 tandis que s'écroule le mythe de l'invincibilité allemande (la nouvelle de la chute de Stalingrad le 2 février 1943 y contribue). Le régime de Tiso est de plus en plus isolé par rapport à la population et la résistance intérieure devient de plus en plus active tandis que l'opposition se développe au sein de l'armée, de la gendarmerie et des fonctionnaires. De nombreux officiers sont favorables à un renversement d'alliance mais des divergences d'ordre politique existent, certains pensant intégrer l'Armée rouge, d'autres préférant une action indépendante de l'armée slovaque, ceci expliquant le manque de cohésion dont font preuve les trois divisions présentes sur le sol slovaque lors de l'insurrection, l'impulsion venant davantage des Partisans.

Le président Edvard Beneš, en exil à Londres avec le gouvernement tchécoslovaque, est en contact permanent avec ces opposants via des émissaires clandestins. Signalons les accords pris entre la France Libre et le gouvernement Beneš qui rendent caduque la signature française des accords de Munich. La lettre

officielle française est signée *Général Charles de Gaulle, Président du Comité National Français* et datée du 29 septembre 1942, date anniversaire de la honte de Munich⁶.

Rejet français des Accords de Munich

Lettre envoyée au Président Beneš à Londres le 29 septembre 1942

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de porter à la connaissance du Gouvernement tchécoslovaque que le Comité National Français, certain d'exprimer les sentiments de la nation française, alliée et amie de la Tchécoslovaquie, convaincu que la crise mondiale actuelle ne peut qu'approfondir l'amitié et l'alliance entre la nation française et la nation tchécoslovaque qui, unies par la même destinée, traversent actuellement une période de souffrances et d'espérances communes, fidèle à la politique traditionnelle de la France, déclare qu'en dépit des événements regrettables et des malentendus du passé, l'un des buts fondamentaux de sa politique est que l'alliance franco-tchécoslovaque sorte des terribles épreuves de la présente crise universelle renforcée et assurée pour l'avenir.

Dans cet esprit, le Comité National Français, rejetant les accords signés à Munich le 29 septembre 1938, proclame solennellement qu'il considère ces accords comme nuls et nonavenus, ainsi que tous les actes accomplis en application ou en conséquence desdits accords.

Ne reconnaissant aucun changement territorial affectant la Tchécoslovaquie, survenus en 1939 ou depuis lors, il s'engage à faire tout ce qui sera en son pouvoir pour que la République tchécoslovaque, dans ses frontières d'avant septembre 1938, obtienne toute garantie effective concernant sa sécurité militaire et économique, son intégrité territoriale et son unité politique.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, les assurances de ma très haute considération.

Général Charles de Gaulle

Président du Comité National Français

Le mouvement des partisans commence à s'organiser dans diverses régions montagneuses du pays. Les résistants se retrouvent au sein d'un Conseil national slovaque et commencent à créer dans les diverses régions du pays un réseau de comités nationaux, les *Narodny Vibor*, souvent sous l'impulsion du Parti communiste slovaque, interdit et clandestin, qui est réactivé par le retour d'exil en 1943 du leader communiste Karol Schmidke. La résistance slovaque bénéficie de l'envoi d'officiers soviétiques formés à la guérilla qui sont parachutés dans les montagnes au début de 1944. Aucune troupes allemandes ne sont stationnées en Slovaquie et le gouvernement de Joseph Tiso est impuissant, ses formations guardistes,

sorte de milice pronazie, se révélant incapables de contrôler la situation.

Le mouvement prend bientôt une telle ampleur qu'il commence à devenir dangereux pour le Reich. Trois grandes villes, Cracovie, Budapest et Vienne se trouvent à moins de 100 km de la frontière slovaque tandis que les communications entre l'Autriche et la Hongrie, d'une part, et entre la Bohême-Moravie et le sud de la Pologne, donc vers la partie sud du front ukrainien, d'autre part, passent par la Slovaquie. La Wehrmacht doit absolument conserver ces voies de communication essentielles.

La cavalerie bretonne au galop dans les Carpates

Le 6 juillet 1942, après quelques infructueuses tentatives, deux jeunes Saint-cyriens, officiers de cavalerie, s'évadent de l'Oflag VIII G en Basse-Silésie. Les lieutenants Georges Barazer de Lannurien et Michel Bourel de la Roncière⁷, issus de la vieille noblesse bretonne, ont hérités du caractère têtue de leurs ancêtres. Ils ont respectivement 27 et 24 ans et n'ont qu'une seule et unique idée en tête : reprendre le combat. Rien ne les arrêtera et de Lannurien reconnaîtra plus tard que *«leur inconscience leur a parfois tenu lieu de courage»*.

Leur objectif est de gagner la Turquie et, de là, les FFL. Ils sont arrêtés dès le 14 juillet(!) en Slovaquie, à 300 mètres de la frontière hongroise. Ils bénéficient cependant de conditions de détention farfelues mais souples et nouent à Trnava des contacts amicaux avec des opposants slovaques. Ils en profitent pour s'échapper en novembre et sont de nouveau arrêtés mais à la frontière roumano-hongroise. Après les habituels périple qui les conduisent de prisons en forteresses, ils se retrouvent au «camp» de Balatonboglar suite à une efficace intervention de l'attaché militaire français. De décembre 1942 à juin 1944, ils font fonction de responsables administratifs des évadés au sein de la légation française, rencontrant ainsi de nombreux compatriotes.

Tenus informés de l'évolution de la situation en Slovaquie par leurs amis de Trnava et le chargé d'affaires slovaque à Budapest, M. Krno, ils décident d'agir. Fin juin 1944, de la Roncière fait un premier voyage en Slovaquie et en revient avec l'assurance que l'armée slovaque pourrait prendre en charge des Français. Ils se lancent alors dans le recrutement et, fin juillet, sont rejoint par le lieutenant Poupet, l'aspirant Tomasi et une vingtaine de sous-officiers et de soldats.

Le groupe s'organise et table sur la possibilité de recruter environ 400 hommes parmi les évadés français présents en Hongrie, chiffre jamais atteint. Nos deux cavaliers décident alors de se partager la tâche: Lannurien prend le commandement de l'unité et de la Roncière se charge du recrutement et du dangereux convoi des volontaires français de Budapest à la zone de rassemblement en Slovaquie.

Un nouveau voyage le 2 août apporte quelques déceptions: la révolte de l'armée n'est pas imminente et le temps presse, la situation du groupe est instable et risquée. Cependant, Ludia Zejczova, que nos deux cavaliers connaissent depuis 1942, a le contact avec

les maquis de la vallée du Turiec. Le sort en est jeté: les volontaires français rejoindront les Partisans.

Une frontière de plus vers les combats

Le premier détachement français arrive le 14 août

Georges Barazer de Lannurien

Georges Barazer de Lannurien, issu d'une vieille famille de la noblesse bretonne, est né le 26 décembre 1915 à Saint-Servan, petite commune si proche de Saint-Malo qu'elle lui a été rattachée en 1967.



Son père, Émile Barazer de Lannurien (1876 - 1954) était général et commandait l'École Supérieure de Guerre en 1936.

C'est donc logiquement que Georges intègre Saint-Cyr (Promotion 1936 - 1938) et devient lieutenant de cavalerie, il a de qui tenir.

Affecté au 5^{ème} régiment de Cuirassiers, l'un des derniers régiments à cheval de l'armée française, il combat en Belgique et en Argonne du 10 au 23 mai 1940, de l'Argonne à la Somme du 24 mai au 1^{er} juin et au sud de la Somme et en Normandie du 5 au 11 juin. Le 8 juin le régiment se porte en direction de Neufchâtel. La division se regroupe à Yvetot. Il s'agit d'une retraite inexorable au gré des combats livrés avec honneur, et dans le sang des Cuirassiers. Au hasard des étapes des groupes se forment pour rejoindre Saint-Valéry-en-Caux qu'ils doivent tenir pour permettre un embarquement à destination de l'Angleterre. Il s'agit d'une mission de sacrifice! Les 10 et 11 juin Saint-Médard-en-Jalles est en feu, c'est la fin de la lutte, la captivité pour ceux qui ont échappé à la mort, dont de Lannurien.

Il réussit à s'évader de son camp en Silésie le 6 juillet 1942 et à gagner les montagnes slovaques via la Hongrie. Il ne rentre en France que fin mai 1945.

Resté dans l'armée après la guerre, Georges Barazer de Lannurien commande le 1^{er} régiment étranger de cavalerie en Algérie en 1961 - 62 puis démissionne de l'armée à la fin de la guerre d'Algérie. Il est cependant rappelé et exerce des fonctions au SDECE avec le grade de colonel.

Il a un jeune cousin, François Barazer de Lannurien (1927 - 2006), qui fut Waffen-SS dans la Division Charlemagne.

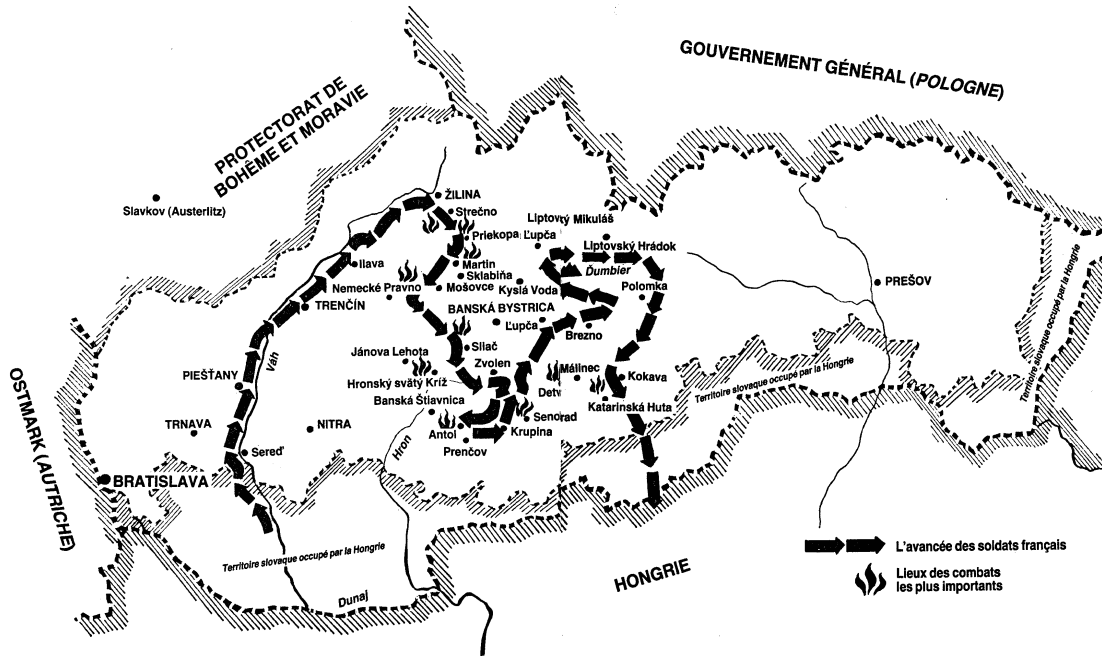
Il est décédé à Roscoff le 1^{er} mars 1988.

dans la vallée de Kantor via Turciensky Svaty Martin (Saint-Martin du Turiec) après un périple hasardeux.

De la Roncière n'est pas du voyage et poursuit sa tâche de recrutement et de «convoi» avec l'aide de Ludia Zejczova en Slovaquie et A. Acherey en

Hongrie où, suite à l'invasion allemande de mars 44, la sécurité est de plus en plus difficile à assurer.

Très rapidement, d'autres volontaires arrivent, dont l'aspirant Tomasi. Les effectifs sont de 99 hommes au 28 août, date du premier engagement, puis de 145 le 2 septembre. Le maximum, 197 Français, est atteint fin octobre 1944.



Le parcours des français

Mais l'armée et la police hongroise ont renforcé les contrôles sur la frontière slovaque. De la Roncière est arrêté à son 11^{ème} passage. Il tente de s'évader mais est blessé d'un coup de baïonnette au poumon. Après un séjour à l'hôpital et à la forteresse de Komarom, il s'évade (encore!) et réussit à rejoindre Bucarest déjà aux mains de l'Armée rouge.

Deux autres officiers arrivent le 12 septembre, les lieutenants J.L. Lehmann et J.P. Geyssely. En cours de route, ils font halte aux usines Skoda à Dubnica en Hongrie. Environ 400 Français requis du STO y travaillent. Malgré les interventions de certains cadres issus des Chantiers de Jeunesse, 54 d'entre eux se joignent aux volontaires, dont deux officiers, le capitaine G. Forestier et l'aspirant P. Donnadiou.

Notons également la présence d'évadés belges parmi les volontaires: Henri Dervaux, Gérard Dozo, Gaston Hubrechts, Alphonse Lehert et Albert Leroy. Ils sont rejoints par des compatriotes vraisemblablement évadés de camps de travail : Robert De Maertelere (tué à Strecno), Louis Pirson, Roger Van der Heyden (mort au combat) et Albert Froidure.

Ces périlleux passages de frontières et voyages dans des zones surveillées par la Gestapo seraient mortellement dangereux sans de solides complicités locales. De nombreux Slovaques sont ainsi tour à tour convoyeurs ou fournisseurs d'abris sûrs, certains y laissant leur vie. L'ouvrage de Monsieur Bohus Chňoupek⁸ leur rend un hommage mérité: le boulanger de Sered, la Dame Blanche, Vlado, Ladislav Dzurany (qui servira plus tard d'interprète à la Brigade Foch et sera décoré de la Croix de guerre avec palmes

à titre posthume), Ludia Zejczova et d'autres modestes héros sans lesquels l'aventure des volontaires français n'aurait pas été possible.

Constitution de la Brigade Stefanik

C'est le 12 août 1944 qu'est créée dans la vallée de Kantor une bien étrange unité. La région de Turiec, de par son terrain montagneux, est propice à la

constitution de maquis et dès fin 1943, des volontaires slovaques, mais aussi des évadés de diverses nationalités, surtout slaves, plongent dans la clandestinité et s'organisent dans les forêts avec le soutien de militaires, gendarmes et civils de la résistance slovaque en plein développement. Alors que ces partisans sont en cours de formation et d'organisation, un premier groupe de parachutistes soviétiques est lâché sur la zone les 26 et 27 juillet 1944 sous le commandement du

lieutenant-colonel Petr Alexjevic Velicko de l'Armée rouge. Le contact est rapidement établi avec les partisans et, d'un commun accord, ils se regroupent en direction de Kantor à partir du 8 août.

Le 12 août donc voit la naissance de la 1^{ère} brigade de partisans tchécoslovaques, baptisée «Général M.R. Stefanik⁹», comptant environ 340 combattants à ses débuts, sous les ordres de Velicko et disposant d'un contact radio avec le quartier général des partisans ukrainiens basé à Kiev. Le contact est également établi avec les autorités de la résistance slovaque dès le 13 août par une visite du lieutenant-colonel Jan Golian, chef du comité militaire qui prépare l'insurrection.

Née du rassemblement de volontaires de nationalités diverses et variées, la Brigade Stefanik présente toutes les caractéristiques de ce cosmopolitisme tant haï par les nazis. «Il ne manque plus qu'il arrive des Français dans ce ramassis de sous-hommes !» aurait pu dire Goebbels.

Les Français arrivent le 15 août 1944.

Le premier groupe, 7 hommes propres, dont Georges de Lannurien, habillés en civil et sans armes, suscite de la méfiance chez les partisans hirsutes armés jusqu'aux dents. Ils passent la nuit à la belle étoile en attendant le retour de Velicko. Grâce à l'interprète Vladimir Iersov, personnage étonnant, professeur de musique et Russe blanc ancien officier du Tsar, les deux soldats se comprennent rapidement et Velicko accepte ce renfort inattendu. Barazer de Lanurien réussit à imposer ces quelques conditions:



Detva, octobre 1944. De gauche à droite: capitaine Forestier, lieutenant Geysseley, capitaine de Lannurien, professeur Iersov, commissaire colonel Rapkov, lieutenant Lehman, capitaine X., chef d'E.M. de la brigade (collection Lannurien)

Les Français sont regroupés dans leur propre unité ne rendant compte qu'au chef de la Brigade;

Ils sont équipés et armés par la Brigade;

Ils ne sont pas engagés contre les Hongrois;

Ils seront dirigés vers les forces françaises dès l'arrivée des forces régulières soviétiques;

Leur arrivée sera signalée à la Mission Militaire Française à Moscou.

L'attitude des premiers volontaires impressionne les partisans et les fait rapidement accepter: discipline, compétence pour monter leur cantonnement, organisation, il est visible qu'il s'agit de soldats et pas de «bleus».

Le 23 août, ils reçoivent de la radio de Kiev la confirmation que les autorités militaires françaises et soviétiques expriment leur accord au sujet de l'Unité française et que le lieutenant de Lannurien est considéré comme le *chef des Français se trouvant en Slovaquie* et nommé capitaine à titre temporaire.

L'unité connaît plusieurs appellations au cours de sa courte existence: Groupe français, Compagnie française, Légion de Combattants, Brigade Foch et enfin, à la grande surprise de son chef, elle est officiellement désignée comme *Compagnie du capitaine de Lannurien* après la guerre.

Déclenchement de l'Insurrection Nationale Slovaque

L'Insurrection Nationale Slovaque éclate le 29 août 1944. Le 30 août 1944, le Conseil National Slovaque s'adresse à la nation par la station de radio «Slovaquie libre» et appelle le peuple à résister.

En quelques jours, une armée forte de quelque 30000 hommes, composée de nombreux éléments de la police et de l'armée slovaque, mais aussi renforcée par près de 15000 partisans se forme et libère une très grande partie du pays. Toute la partie centrale autour de Banska Bystrica, soit une superficie équivalant à deux départements français, échappe au gouvernement de Bratislava et passe sous l'autorité de la Résistance en septembre 1944. Une brigade

tchécoslovaque formée et entraînée en URSS est parachutée au centre de la Slovaquie à la fin de septembre.

Cependant les Allemands et le gouvernement pronazi de Mgr. Tiso, sont restés maîtres de Bratislava et de toute la région des plaines. Le général SS Berger, commandant des SS et de la Gestapo en Slovaquie, qui est surpris de l'ampleur de l'insurrection mais qui sait que les troupes slovaques insurgées sont inexpérimentées, s'efforce dès le 29 août, de remonter la vallée du Vah en direction de la capitale du mouvement insurrectionnel.

Après de violents combats de chars et des attaques de l'aviation, l'armée allemande réussit à s'emparer d'Handlova, Turcianske, Martin et Telgart, puis, après un court répit, fin septembre, sur l'ordre personnel de Himmler, l'offensive allemande reprend avec l'appui d'autres formations envoyées en renfort: il dispose de près de 45000 hommes et envoie la 19^{ème} division de Gebirgsjäger SS de la Moravie vers Zilina, la 86^{ème} division de Pologne vers Kezmarok, la 20^{ème} division Waffen-SS du sud-ouest vers Trnava et la 108^{ème} division de Kosice vers Spisska Nova Ves.

La situation des insurgés ne tarde pas à devenir intenable. À la fin octobre, le général Viest, qui commande l'insurrection en remplacement du général Golian tué au combat, donne l'ordre à toutes les unités slovaques de se disperser, de passer dans la clandestinité ou de chercher à rejoindre l'armée soviétique. C'est la fin de l'Insurrection mais les combats continuent avec les partisans.

Le cas de la Panzerdivision Tatra

En août 1944 a lieu la création de la Panzerdivision Tatra, composée de troupes hétéroclites telles que des unités d'instruction et divers groupes de services de chars et réservistes de la Heer. Le nom «Tatra» se réfère à une chaîne de montagnes, les Tatras qui s'étendent de part et d'autre de la frontière polono-slovaque.

Elle est appelée à combattre sous le commandement du Generalleutnant Friedrich-Wilhelm von Löper dans les Petites Carpates dans le secteur de Malacky en Slovaquie en remplacement de la 178^{ème} Panzer-Division et est chargée de la répression contre l'insurrection et, plus tard, chargée de la répression contre les partisans en Moravie du Sud. Le 29 août 1944, a lieu le premier engagement de l'unité à Cadca au nord-ouest de la Slovaquie, puis on la retrouve le 31 août à la bataille de Strečno, où se trouvent les Français. De septembre à décembre, les unités de la Panzerdivision Tatra sont disséminées et chaque groupe continue la lutte anti-partisans dans les Petites Carpates et en particulier à Vrutyky (10-21 septembre) et Zilina. En décembre 1944, après l'écrasement de l'insurrection à Banská Bystrica, la division blindée revient dans sa zone de formation et est renommée Division Tatra¹⁰.

Les combats de la Brigade Foch

Ces batailles, de par la disposition du terrain et le cruel et permanent manque de moyens de communication, sont embrouillées, complexes. Nous en rendons compte ici de manière très synthétique essentiellement au travers du Journal de marche de l'unité, d'une sécheresse de bon aloi, les sources d'origine slovaque ayant tendance à enjoliver les exploits de Georges de Lannurien et de ses hommes, ce qui est sympathique mais peu conforme au besoin d'exactitude.

Les combats des volontaires français se déroulent en 2 phases:

- Combats «conventionnels» dans le cadre de l'Insurrection Nationale du 28 août à fin octobre 1944.
- Guérilla de Partisans, nécessitant une dispersion de l'unité, de novembre 1944 à janvier 1945.

Batailles «à la régulière»

Strečno -Vrutky

Le 29, le groupe français est envoyé à la rescousse de partisans slovaques aux prises avec l'ennemi à Varin. Les combats se terminent par une chasse à l'homme, les survivants allemands se noyant en tentant de passer la rivière Váh. Le dernier poste allemand de Varin tombe dans la nuit, ce qui vaut une légère blessure à la tête au sergent Peyras.

Le 30, les Français sont incorporés dans le dispositif de bouclage de la voie ferrée de Strečno et deux pièces de 88 sont mises à leur disposition. C'est ce jour que le capitaine de Lannurien réussit à débarrasser son unité du commissaire politique qu'on lui avait attribué et à faire nommer Vladimir Iersov traducteur officiel.

Les deux premiers chars allemands, des Tigres probablement de la division Tatra, se présentent le 31 au matin. Leurs tirs dispersent les artilleurs slovaques, le lieutenant Poupet les remplace avec quelques volontaires, détruisant un char mais est grièvement blessé. Le soldat Jurmande immobilise l'autre char mais les attaques de l'infanterie allemande menacent d'encercler les Français. L'unité recule sur ordre vers 13h30.

Le 2 septembre, l'unité doit repousser vers Strečno des Allemands infiltrés sur la rive de la rivière Váh mais sont arrêtés par des soldats camouflés sur les crêtes qui bloquent aussi des sections slovaques. Peyras est en difficulté, Tomasi est tué, les pertes sont lourdes. Le recul se fait sous le feu des Stukas, le moral des Français est bas, ils se sont sentis isolés, de Lannurien et Picard doivent compenser le manque de radio par des incessants aller-retour d'une section à l'autre sans même savoir où sont les Slovaques et les Soviétiques qui pourtant se battent à proximité.

La compagnie est ensuite envoyée à l'attaque de Priekopa avec un bataillon soviétique et une compagnie slovaque. Le combat s'engage à l'avantage des Slovaques et des Français qui repoussent les Allemands à l'intérieur de la ville, mais au prix de pertes sérieuses, 12 blessés et 4 morts dont l'adjudant-chef Feunette. Mais pour réussir, le plan exige que le bataillon Souvoroff encercle Priekopa par

la droite. Une fois de plus, le manque cruel de moyens de transmissions fait échouer l'opération, les ordres ayant été transmis trop tard et sans précision.

Les volontaires français sont alors repliés sur Trebstovo en réserve et exploitent ce repos pour se réorganiser, intégrer des nouveaux arrivés et

La bataille de Strečno

29 – 30 août 1944

2 septembre 1944

S = infanterie slovaque
 F = compagnie française
 BS = Bataillon Souvoroff
 ➔ Progression allemande

percevoir des véhicules en nombre suffisant pour transporter tous les volontaires qui deviennent «Légionnaires». Georges de Lannurien doit aussi jouer les diplomates entre le colonel Velicko et le général Golian, commandant des forces tchécoslovaques, les deux officiers se disputant le commandement de la «Légion des Combattants», les deux états-majors rivalisant d'invitations en faveur des Français et de paroles enthousiastes. Le chef de la nouvelle Légion en profite pour armer ses hommes jusqu'aux dents avec du matériel américain et allemand issus des stocks soviétiques et slovaques.

Svaty Kriz

L'unité est envoyée avec la Brigade Stefanik le 21 septembre vers Martin-Banska Bystrica. La région est peuplée de Schwab, minorité germanophone qui attend la Wehrmacht. Trois compagnies d'infanterie et deux batteries d'artillerie slovaques y sont en situation précaire, les Allemands s'infiltrant dans les vallées.

Sur ordre du colonel Velicko, des combattants slovaques sont adjoints aux Français, de Lannurien n'en n'acceptant que soixante sous les ordres du sous-lieutenant Maco, un ancien de la Légion tchécoslovaque en France.

Le scénario de Priekopa se reproduit alors autour du bourg de Janova Lehota: le capitaine Forestier attaque le 24 septembre vers 18h15 avec deux sections, sa droite protégée par la section Peyras qui est accrochée par des éléments ennemis mais les repousse. Forestier investit la ville mais, sans renfort, doit se retirer à la nuit aux abords.

Une tentative plus conséquente a lieu le lendemain avec tout le bataillon français et le bataillon soviétique Souvoroff. Malgré l'échec de la préparation d'artillerie (perte de liaison avec leurs observatoires), les Français avancent au prix de sérieuses pertes (2 tués, 5 blessés) mais l'appui attendu sur la droite fait défaut et l'attaque est interrompue sur ordre de la brigade. Une fois de plus, ce sont les problèmes de communication qui ont raison des volontaires.

En ligne de défense autour de Svaty Kriz le 26 septembre, le bataillon français est attaqué en soirée par de fortes unités allemandes équipées de blindés. Les Slovaques et les Soviétiques se replient mais les Français, pas ou mal prévenus, se retrouvent «en l'air» et ne doivent qu'à l'initiative de leur chef d'éviter, de justesse, l'encerclement.

La brigade Stefanik est retirée du front le 28 septembre et regroupée sur Detva où elle restera en reformation une dizaine de jours.

Krupina

Du 10 au 19 octobre ont lieu dans la zone de Krupina les derniers combats des Français dans le cadre de l'Insurrection Nationale slovaque. Le territoire libéré rétrécit, les nouvelles alarmantes se multiplient, les renseignements sont fantaisistes et les communications pires que jamais.

Les Français vont se battre plus d'une semaine dans des zones déjà patrouillées par les forces allemandes, faisant croire aux Allemands qu'ils sont partout et nulle part, générant de leur part une grande consommation d'artillerie sur des zones vides. Des isolés rejoignent le

bataillon Foch qui multiplie les actions meurtrières de sa propre initiative. Mais, en cherchant quelques heures de repos à Senohrad, village théoriquement calme, le bataillon se trouve attaqué par des blindés allemands et dispersé avec de lourdes pertes dont celle du lieutenant Lehmann.

Toute résistance organisée cesse le 25 octobre, c'est la fin de l'éphémère Slovaquie Libre.



Guérilla de Partisans

Novembre, mois de survie

La brigade donne un ordre de regroupement vers Jasena. Les éléments slovaques et soviétiques précèdent les Français qui, dispersés à Senohrad, cherchent à se regrouper en route, mais en vain: la section Geyssely est restée en Slovaquie du Sud et le capitaine Forestier, disparu avec quelques hommes, est fait prisonnier et fusillé avec deux autres Français par les SS à Kremínca. Les Slovaques disparaissent en cours de route, se fondant dans la population civile comme les membres de l'armée régulière slovaque. Ils reprendront le combat quelques mois plus tard. Menant des combats d'arrière-garde, le bataillon, ou du moins les éléments regroupés autour de Georges de Lannurien, avance avec difficulté, pourchassé par les SS aidés des Guardians slovaques. La dysenterie et les pieds gelés affectent les hommes qui manquent de nourriture et de médicaments.

Ordre de bataille du Bataillon Foch au 25 octobre 1944

Capitaine commandant: Capitaine Georges de Lannurien

Adjoint: Capitaine Forestier

1 section de commandement: Adjudant-chef Bronzini

6 sections de fusiliers:

4 françaises*: Lieutenant Geyssely - Lieutenant Lehmann, adjoint sergent-chef Wattrée - Marechal des logis-chef Peyras - Adjudant-chef Lafourcade

2 slovaques: Sous-lieutenant Maco - Adjudant Hanak

1 section d'appui feu: (Maréchal des logis-chef Cornebois) comprenant:

Un groupe de mitrailleuses (détaché aux sections slovaques)

Un groupe de mortier (sergent Salvator Arditty)

Un groupe antichar (caporal-chef Maurice Lerouge)

Un groupe de sapeurs-mineurs (sapeur Raoul Chevreau)

1 section transport et ravitaillement: Adjudant armurier Guichard

1 groupe d'infirmières

Effectifs: 296 (197 Français, 5 Belges, 90 Slovaques et Yougoslaves dont 36 francophones dans les sections françaises, 4 infirmières slovaques bilingues dont Pim, Marianna et Rosemaria)

* Les 7 sections de combat ne sont pas officiellement organisées en compagnies mais les Français appelleront leurs 4 sections «compagnie Leclerc».

55 Français et, à notre connaissance, 2 Belges tombèrent pendant les combats de Slovaquie. Une quarantaine furent blessés.

Matériel :

17 mitrailleuses légères, 2 mitrailleuses lourdes, 46 fusils-mitrailleurs, 3 fusils-antichars, 2 mortiers de 80 mm, plus fusils et pistolets.

2 camions de 6 tonnes, un de 5 tonnes, 3 voitures, 1 véhicule de transmissions, 3 motos, une cuisine roulante.

Ayant perdu le contact avec l'état-major du Colonel Velicko, de Lannurien est contraint de faire éclater son effectif en groupes de six hommes pour avoir plus de chances d'atteindre Kosice. Passant par les hauteurs, dans la neige, avançant péniblement, devant leur survie au courage des paysans slovaques qui les guident et les nourrissent, les Français atteignent la Slovaquie du Sud début décembre.

Partisans

De début décembre 1944 jusqu'au 14 janvier 1945, de Lannurien et ses hommes mènent la vie des partisans dans la région de Sloven-Lucenec. L'Armée rouge avance dans les plaines hongroises et le Bataillon Foch se livre sans répit à des opérations d'embuscades le long des routes slovaques où circulent aussi bien des troupes allemandes montant au front que des fuyards en retraite.

Ces hommes, faits prisonniers en 1940, ont la satisfaction de faire des prisonniers à leur tour, Hongrois en retraite. Mais ne sachant qu'en faire, ils les libèrent après les avoir délestés de leurs armes, leur matériel et ... des vaches et moutons qu'ils convoaient.

Le premier contact avec une patrouille de renseignement soviétique est pris le 14 janvier.

Quelques heures plus tard, à Ozdin, ils rencontrent un bataillon de l'Armée rouge. C'est la fin de leur longue marche.

Comme un poisson dans l'eau

La totalité des témoignages français disponibles s'accordent pour louer la générosité et l'amitié dont les Slovaques ont fait preuve à l'égard des combattants français. Le capitaine de Lannurien est pris au dépourvu lorsque, dès après les premiers combats de son unité à Strečno, des comptes-rendus dithyrambiques circulent immédiatement et dans lesquels «*les actes d'héroïsme les plus invraisemblables furent attribués à nos soldats*»¹¹.

L'amicalité hospitalité des Slovaques se manifeste aussi dans les temps de disette: «*Nous n'avions pour assurer le ravitaillement que l'aide de la population qui malgré la menace de sévères représailles nous a toujours soutenu au maximum de leurs moyens en nourriture*»¹².

La presse des autorités de l'Insurrection Nationale n'est pas en reste et *Le Combattant*, organe de l'armée tchécoslovaque opérant depuis Banska Bystrica ainsi que *La voix de la nation*, publié à partir de Zvolen, et *CAS*, organe central du Parti Démocrate

en Slovaquie ouvrent leurs colonnes aux Français tant qu'ils sont en mesure de faire tourner leurs rotatives.

Aux cotés d'entretiens de volontaires français et de comptes-rendus de leurs combats, on trouve dans cette presse des remerciements émanant des hommes du capitaine de Lannurien :

«*La légion française qui combat en Slovaquie a reçu dans tous les villages et villes un accueil si chaleureux qu'elle saisit la première occasion pour exprimer par cette voie l'émotion sincère et la reconnaissance des tous les hommes de la légion*» (La Voix de la Nation, 22 septembre 1944).

Il faut noter que la bonne tenue de l'unité participe également à sa réputation. Contrairement aux agissements de la soldatesque qui a infesté l'Europe centrale pendant des siècles, les Français ne volent pas, ne réquisitionnent pas, ne se mêlent pas des règlements de comptes politiques. S'ils ne sont pas insensibles aux charmes de la population féminine slovaque, ils ne violent pas, disposant de techniques caractéristiques de la culture française pour obtenir de pacifiques redditions sans conditions.

Au sujet des éventuels problèmes politiques, leur influence au sein de la Brigade Stefanik est d'ailleurs très réduite. Les cadres soviétiques comme les Slovaques s'intéressent essentiellement à la combativité des volontaires qui, tous, sont considérés uniquement comme des «antifascistes». Les Français ont même un aumônier amicalement baptisé *Franzousky Pope* par les Soviétiques.

Un retour en France parfois difficile

L'éclatement de l'unité suite aux aléas des combats de partisans fait que les Français sont rattrapés par l'avance victorieuse de l'Armée rouge à des dates et emplacements différents courant janvier-février 1945 ce qui complique singulièrement leur rapatriement vers la France. L'ambiance de méfiance mutuelle qui commence à s'installer entre Soviétiques et Alliés occidentaux dès la fin des combats en mai 1945 n'améliore pas les choses.

Les parcours sont variés, traversant l'Europe dans tous les sens au milieu des cohortes de personnes déplacées errant à l'époque en Europe centrale. Environ la moitié des combattants français sont rapatriés à partir de Budapest par des avions américains. Pour d'autres, c'est le bateau dans le port d'Odessa, avec des «internés» de Hongrie qui ne les ont pas rejoints au combat mais qui s'activent pour des embarquements clandestins, ayant choisi de rentrer en France avec leur amies hongroises. Chacun sa prise de guerre, la gloire pour certains, des belles pour les autres.

André Ringenbach arrive en France le 15 mai 1945, Raymond Vié le 31 juillet par exemple. Dès l'arrivée en France, les volontaires regagnent tous immédiatement leurs foyers quittés cinq ans auparavant pour la plupart d'entre eux. Les mauvaises surprises sont le lot de certains.

Georges de Lannurien est chargé de rendre compte aux autorités militaires et d'officialiser son unité sur le plan administratif avant de la dissoudre. Ce travail n'est pas simple, son unité étant complètement

inconnue malgré la citation à l'ordre de l'armée qui lui fut décernée par Charles de Gaulle en décembre 1944¹³.

C'est cependant par une décision ministérielle du 22 juin 1945, soit avant le retour des derniers volontaires, qu'est officiellement créée la *Compagnie du Capitaine de Lannurien*. Selon Georges de Lannurien, son travail est facilité par l'intervention en haut lieu de son camarade de promotion Alain de Boissieu, futur gendre de Charles de Gaulle et à l'époque membre de son cabinet.

Citation à l'ordre de l'armée

Décision ministérielle N°264 du 9 décembre 1944

Le Groupe des Partisans Français en Slovaquie, magnifique unité, issue de la volonté de reprendre les armes et de participer aux combats libérateurs d'un groupe de Français évadés des geôles allemandes, sous l'énergique impulsion du Capitaine de Lannurien, du Lieutenant Poupet et du Sous-lieutenant Tomasi, participant brillamment aux actions des partisans en Slovaquie, harcelant l'ennemi sans répit, lui causant de fortes pertes et détruisant ses communications,

combattant loin de la Mère Patrie, souvent isolé au milieu des forces ennemies, fait l'admiration de ses camarades russes par son ardeur au combat, son audace et ses hautes vertus morales.

Constitue un vivant témoignage du patriotisme français.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palmes.

Moscou le 9 décembre 1944

De Gaulle

Extrait certifié conforme* à Paris le 19 novembre 1945

Le Général Gentilhomme, Gouverneur militaire de Paris, Commandant la Région de Paris,

P.C. Le Colonel Ferre, Sous Chef d'État-major

Signé: Ferre

**Cette copie certifiée a été demandée par le Capitaine de Lannurien qui après la guerre a été chargé de «régulariser» les dossiers de ses hommes puis de dissoudre l'unité.*

Des Français plus célèbres en Slovaquie que chez eux

La sympathie dont les Français bénéficient de la part des civils slovaques et le respect que leurs camarades soviétiques et slovaques leur témoignent durant la guerre ne disparaissent pas avec la paix et leur départ.

Aujourd'hui encore, les tombes des Français morts en Slovaquie sont toujours fleuries, leur souvenir n'est affecté d'aucune réserve. D'innombrables publications les ont célébrés et les célèbrent encore. En URSS. même, grâce à la fidélité de leurs camarades de combat soviétiques, les partisans Français ont été et sont fréquemment cités.

Cette reconnaissance slovaque a eu raison des aléas de la guerre froide: les volontaires ont été invités en Slovaquie en 1949, pour un séjour d'un mois dans une station thermale, et le gouvernement tchécoslovaque a érigé en 1956 un imposant monument en leur mémoire à Strečno, lieu de leurs premiers combats. Tous les ans, lors de la célébration de l'anniversaire de l'Insurrection Nationale, des cérémonies et dépôts de gerbes y ont lieu sous l'œil vigilant d'une garde d'honneur de l'armée slovaque et les vétérans français sont invités.



Les plaques apposées ailleurs en l'honneur du commandant de l'unité sont nombreuses, le capitaine de Lannurien étant là-bas *Georgesovi Barazerovi de Lannurienovi* comme indiqué sur une plaque inaugurée pour le cinquantième en juillet 1994 et due à Štefana Pelikána, célèbre artiste slovaque.



A cette date fut aussi mis en service par les Postes Slovaques un timbre libellé *NA VEČNÚ SLÁVU SYNOM FRANCÚZSKA* (À la gloire éternelle des fils de France) dessiné par le même artiste.



Les résistants de la dernière chance

Le titre du livre de recherche et d'hommage aux Français de Bohus Chňoupek, qui devint ministre des Affaires étrangères de la République tchécoslovaque, est parfaitement adapté au cas de ces hommes: plutôt confortablement à l'abri en Hongrie, libérés des contraintes imposées par les Allemands dans leurs camps, ils savent que l'Armée rouge approche comme un rouleau compresseur, que les Alliés occidentaux ont chassés l'Afrika Korps d'Afrique du Nord, que le CEFI Français est déjà en Italie, bref que le Reich n'a plus d'autre alternative que la retraite et, malgré tout, ils choisissent de reprendre les armes et tirent leurs premiers coups de feu en Slovaquie le 28 août 1944, soit après le débarquement de Normandie, après celui de Provence et après la Libération de Paris!

C'était vraiment *leur dernière chance de se battre*. Cette chance, ils la cherchent, l'espèrent, depuis des années, probablement depuis l'humiliation de juin 1940. Ils la tiennent, enfin, et ne la laisseront pas s'échapper ! C'est dans les Carpates, peu importe. Ils auraient trouvé une unité de la Wehrmacht en Patagonie Orientale, cela aurait tout aussi bien fait leur affaire. Cette rage qui les habite fait penser à un titre de livre qui les concerne, il s'agit de nos soldats de 1940: *Comme des Lions*¹⁴.

Ces lions là, ils ont passé quelques années au zoo, au cirque, enchaînés et fouettés puis, par un beau matin de l'été 1944, ils brisent leurs chaînes et dévorent leurs dompteurs. S'il avait eu le temps de s'occuper de cette affaire, Adolf Hitler y aurait peut-être vu une de ces «lois de la nature» qu'il affectionnait, celle du plus fort. Mais, dans le cas de Georges de Lannurien et de ses hommes, la force était morale, dépassant largement les concepts classiques de patriotisme, de sens du devoir et de l'honneur militaire.

L'Insurrection Nationale à laquelle ils ont participé fut très bénéfique à la Slovaquie malgré son échec partiel. En effet, elle a permis à ce petit pays aligné officiellement sur les nazis de retrouver son honneur et de ne pas être en situation de «vaincu coupable» à la fin de la guerre. L'insurrection fut à la fois la Résistance et les Français Libres de la nation slovaque. Il n'est donc pas surprenant que leur reconnaissance envers ces «brigades internationales» dure toujours.

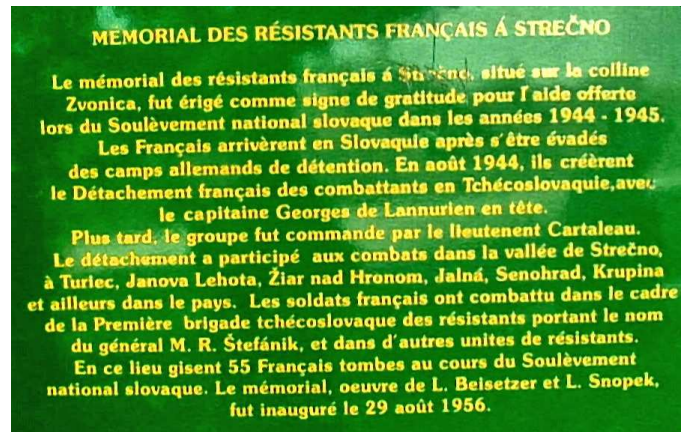
Aux côtés des combattants slovaques, il y eu en effet des Français, des Belges, des Russes, des Polonais, des Ukrainiens, des Biélorusses, des Yougoslaves, des Tchèques, des Hongrois, une mission militaire britannique (SOE), une américaine, et d'autres nationalités, certaines sources en dénombrent 24. Ironie de l'Histoire, certains, «en face», parlaient de *Croisade Européenne* pour définir leurs propres combats.



28 août 1945 - cérémonie anniversaire du soulèvement à Turčiansky Svätý Martin. De gauche à droite : capitaine de Lannurien, colonel Veličko, général Omalov (chef d'E.M. des partisans de Kiev), capitaine Jegorov (commandant d'une brigade de partisans soviétiques) (coll. de l'auteur).



Monument commémoratif à Strecno (col. Lannurien)



Notes:

- [1] Claude Girard, *La médaille des évadés*, Farac.org.
- [2] Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *Prisonniers de la liberté. L'Odyssée de 218 évadés par l'URSS. 1940-1941*, Paris, Gallimard, 2004. L'auteur faisait partie de ce groupe d'évadés.
- [3] Georges de Lannurien signale en particulier R. de Dampierre, chef de la mission, Ch. De Charmasse, chargé d'affaires, colonel A. Hallier, attaché militaire, J.-L. Lehmann, attaché commercial qui rejoignit les volontaires et fut tué au combat en octobre 1944, Mlle A.-M. Durand, secrétaire et M. Claudon, consul à Kolozsvár (RHA no.1, 1984, P. 74, note 6).
- [4] I. Lagzi dans *Réfugiés polonais et français en Hongrie, 1939-1945*, raconte p. 667 cet épisode avec le ton d'un homme qui est visiblement francophile.
- [5] Environ 45000 hommes, sous le commandement de Ferdinand Catlos, ministre de la Défense, et comprenant la Brigade Pilfousek et deux divisions d'infanterie dont une motorisée. Suite aux pertes et au manque de motivation des troupes, les unités slovaques sont retirées du front en été 1944 et repliées en Italie en bataillons de travailleurs, selon *Slovakia: Hitler's Slavic Wedge, 1938-1945* de Mark W. A. Axworthy sur Axis History.
- [6] Voir texte de l'accord en annexe.
- [7] Michel Bourel de la Roncière, promotion Saint-Cyr 1939-1940, est décédé à Paris le 30 septembre 2006.
- [8] Bohus Chňoupek, *Les Résistants de la dernière chance, des Français dans les maquis slovaques*, Jacques Grancher, 1986.
- [9] En mémoire du général Milan Stefanik, héros national slovaque, ancien officier de l'armée française, tué dans un accident d'avion en 1919.
- [10] Selon le *Lexikon der Wehrmacht* <http://www.lexikon-der-wehrmacht.de>.
- [11] Journal de marche de l'unité, 31 août 1944.
- [12] Raymond Vié, interviewé par l'auteur, voir texte en annexe, novembre 2009.
- [13] Voir texte de la citation en annexe.
- [14] *Comme des Lions*, Dominique Lormier, Calmann-Lévy, 2005.

Bibliographie

Dušan Halaj, Lubomír Moncol, Ján Stanislav, *Francozi v Slovenskom Narodnom Povstani (Les Français dans l'insurrection nationale slovaque)*, Banská Bystrica, Bratislava, 2003, traduction française par l'Amicale des Combattants Volontaires Français de Slovaquie.

Bohus Chňoupek, *Les Résistants de la dernière chance, des français dans les maquis slovaques*, Jacques Grancher, 1986.

I. Lagzi, *Refugiés polonais et français en Hongrie, 1939-1945* in *Études historiques hongroises*, Académie Kiado, Budapest, 1985.

Colonel Georges de Lannurien, *Les Combattants français en Slovaquie (août 1944-février 1945)*, Revue Historique des Armées, Paris, 1984.

André Ringenbach, *Six années pour la patrie, 1939-1945*, à compte d'auteur, Rouen, 1967.

Georges Hautecler, *Évasions réussies*, Éditions Soledi, Bruxelles, 1966.

René Picard, *L'ennemi retrouvé*, à compte d'auteur, Conflans-Sainte-Honorine, 1953.

Remerciements

En premier lieu, je tiens à remercier chaleureusement Monsieur Raymond Vié, ancien combattant du groupe de Lannurien, qui a pris la peine de répondre à mes questions et de me confier son témoignage. Je souhaiterais également remercier Philippe Monnier sans qui cet article n'aurait pas vu le jour, Vincent Dupont pour qui Vincennes n'a plus de secrets, Prosper Vandembroucke pour ses informations sur les combattants belges et Krisztián Bene pour ses envois de Hongrie.



Dessin extrait de la plaquette éditée en Slovaque pour l'inauguration du monument de Strecno

Entretien avec Raymond Vié

Daniel Laurent: Ou se situe le «déclat» qui vous a lancé dans cette glorieuse aventure en Slovaquie? Se porter volontaire ainsi, avec tous les risques que cela impliquait, force l'admiration car vous auriez pu attendre tranquillement d'être libéré par l'Armée rouge.

Raymond Vié: Le déclat? L'inimitié viscérale de l'Allemand. Déjà à l'école l'Allemagne suite aux guerres de 1870 et de 1914-18 était enseignée comme l'ennemi héréditaire de la France, sentiment renforcé par les hostilités de 1939-1940.

- Humiliation d'avoir été déportés de force (*NDLR: Emmenés en camps de prisonniers*)

- Rapports humains dégradants, aucune considération de la personne hormis celle d'être une main d'œuvre uniquement bonne à travailler!!! Dans le passé, il y avait eu «l'esclavagisme noir», les nazis avaient recréés «l'esclavagisme blanc».

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, sans hésitation aucune, on a sauté sur l'opportunité de s'évader et de pouvoir se battre contre les Allemands qui à l'époque occupaient presque l'Europe entière et la France en particulier!

DL: Votre Histoire, et celle de vos camarades, reste peu connue en France, même de nos jours. À quoi attribuez-vous ce silence?

RV: Cela est dû en premier à ce que le mouvement de révolte contre les troupes allemandes ait eu lieu dans un pays d'Europe centrale, donc bien loin de la France. Également parce que le nombre de Français ayant participé à cette insurrection slovaque était peu élevé (200 environ) et que les événements du front «Est» étaient sans importance. Et pour finir les témoins et principalement les officiers n'ont pas su faire valoir auprès des autorités militaires d'après guerre cette action patriotique de quelques Français qui luttèrent courageusement pour la reconquête d'une «Liberté» perdue, certains ne pensaient qu'à leur carrière personnelle!

DL: En Slovaquie, par contre, votre mémoire est connue et honorée. Quelques mots à dire au sujet des Slovaques, eux aussi très peu connus en France?

RV: Leur «Insurrection Nationale» contre l'occupant nazi a été pour tous les Slovaques un fait historique faisant l'admiration de tout un peuple et, sachant qu'une poignée de Français s'était jointe à leur révolte et avait combattu à leurs côtés, il était naturel pour eux de nous en être reconnaissant d'autant plus que la majorité des Slovaques était très francophile, ce qui d'ailleurs nous aura été très utile quand après la reddition du mouvement insurrectionnel le 27 octobre 1944 nous avons dû prendre le maquis pour continuer la lutte. Nous n'avions pour assurer le ravitaillement que l'aide de la population qui malgré la menace de sévères représailles nous a toujours soutenus au maximum de leurs moyens en nourriture.

DL: Vous avez combattu pour libérer la Slovaquie du joug nazi. Ce pauvre pays est ensuite immédiatement passé sous le joug stalinien. En avez-vous conçu du ressentiment?

RV: Après 1945, nos contacts avec la Slovaquie et avec quelques amis slovaques, du fait de l'éloignement de ce pays et des difficultés de langage, ont été nuls. De plus les informations françaises sur le système des «Régimes de l'Est» l'étaient également d'où notre ignorance de ce que pouvait endurer ce pays que nous aimions tant. Par contre après 1980 les rapports entre nos deux pays se sont resserrés et régulièrement ont eu lieu des rencontres soit en France soit en Slovaquie et des délégations ont été invitées à participer à des cérémonies honorant les deux pays. Aujourd'hui on peut dire que la Slovaquie a retrouvé sa «Liberté de pensée».

DL: Quels ont été vos contacts avec les soldats de l'Armée rouge?

RV: Durant les hostilités les contacts avec les Russes ont été sans problèmes majeurs, c'est grâce à leur avance que la région de Banska Bystrica où se trouvait le maquis auquel j'appartenais a été libérée en avril 1945, après quoi le commandement russe m'a fait un «laisser-passer» pour me rendre à Kosice où siégeait une délégation française qui a pris en charge mon rapatriement et le 31 juillet 1945 j'ai retrouvé «La France».

DL: Qu'avez-vous à dire, à conseiller, à ceux qui vont lire cette interview ainsi que mon article à votre sujet et qui, pour de nombre d'entre eux, sont jeunes voire très jeunes ?

RV: En présence de la «Réalisation de l'Europe» qui pour l'instant se bâtit peu à peu, il est indispensable que les jeunes de tous les pays établissent des relations amicales, culturelles et économiques malgré le gros handicap du langage car c'est leur avenir professionnel et la Paix dans le Monde qui en dépend.

DL: Merci Monsieur Vié de votre temps et de votre sagesse!

Albert GEORGES - Mes années de guerre

Par Prosper Vandenbroucke

Avant-propos

Parce que les paroles s'envolent et que les écrits restent, cela faisait déjà plusieurs années que j'envisageais de mettre sur papier les nombreux récits dont mon père m'avait littéralement «gavé» pendant plusieurs décennies à propos de ses années de guerre. Je ressentais de plus en plus ce devoir de mémoire, cette obligation de pérenniser, de transmettre à ses descendants et aux futurs lecteurs les souffrances morales et physiques qu'il avait endurées bien malgré lui.

Sur le Web, j'ai pu comparer ses propos avec les comptes-rendus historiques et les mémoires d'autres soldats ayant vécu les mêmes mésaventures et les mêmes peurs. C'est ainsi que je me suis rendu compte que sa bonne fée l'avait souvent protégé du pire.

Gaston GEORGES

Celles ...

En septembre 1938, suite à la grave crise engendrée par les revendications d'Hitler concernant les Sudètes¹, la paix européenne est en danger et je suis mobilisé à Celles (Dinant) au 4^{ème} Régiment, 9^{ème} Compagnie des Chasseurs Ardennais.



Photographié lors de mon service militaire en 1934

Prise de court par la soudaineté de cette crise et par l'énorme afflux de milliers de soldats mobilisés, l'armée belge n'a pas d'autre choix que de réquisitionner des cantonnements de fortune pour ses troupes. Avec mes compagnons d'armes, nous sommes logés dans une ferme des environs. Le logement y est confortable mais les journées loin de mon épouse sont interminables.

Heureusement, cette mobilisation ne va durer que 8 jours. Lorsque l'armée se rend compte que la tension européenne baisse et qu'il n'y a plus de danger aux frontières, tous les soldats sont renvoyés dans leurs foyers.

Pour la petite histoire, c'est pendant cette période que Marcel Koob de Fouches (voir photo sur sa tombe au cimetière de Fouches), époux de Hélène Georges et beau-frère de Victor Georges, mon cousin, se noie accidentellement dans la Lesse à Ciergnon, bien qu'il sache nager.

La Mallieue ...

Une année plus tard, le 3 septembre 1939, c'est à nouveau la mobilisation générale suite à l'invasion de la Pologne par l'armée allemande et au refus de Hitler de retirer ses troupes². Les soldats belges en congé illimité doivent rejoindre au plus vite l'endroit indiqué sur leur ordre de rappel.

Cette fois je suis mobilisé à La Mallieue (Amay) sur les bords de la Meuse, au sud de Liège. Avec quelques camarades nous sommes cantonnés dans la salle du théâtre municipal. Le logement y est précaire, les commodités sont vétustes et il n'y a pas d'eau courante. C'est au cœur de l'hiver que ce manque se fait le plus cruellement ressentir. Nous sommes contraints de faire fondre de la neige pour notre toilette journalière.

À l'instar de ma mobilisation à Celles en 1938, les journées sont toujours aussi ennuyeuses et elles s'écoulent toujours aussi lentement loin de mon épouse. Jour après jour nous procédons amers et résignés aux mêmes manœuvres le long de la Meuse. De temps en temps, pour casser la monotonie quotidienne³, nos chefs nous font faire des allers et retours en barque sur le fleuve afin de simuler une attaque surprise de l'ennemi. C'est le début de la guerre d'attente, de la «Drôle de Guerre»⁴ comme on l'a appelée par la suite.



En manœuvre sur la Meuse pendant la «Drôle de Guerre» Je suis en 2^{ème} position dans la barque

Heureusement, un dimanche, ce train-train est interrompu par un événement aussi agréable qu'inattendu. Nous sommes trois amis de Fouches à ne pas en croire nos yeux lorsque nous voyons sortir nos épouses respectives d'une voiture. L'instant de surprise passé, nous reconnaissons également Jules Schnock. Ce brave homme, horloger de son état et propriétaire de notre logement à Fouches, nous faisait

une surprise de taille. Avec la complicité de nos épouses, il avait prémédité cette visite à notre insu.

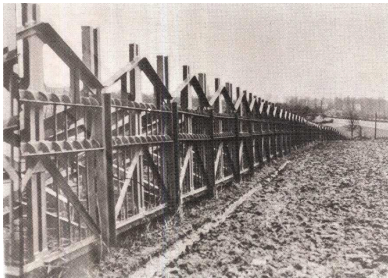
Seilles ...

Un peu plus tard nous sommes déplacés plus au sud, à Seilles (Andenne), entre Huy et Namur. Cette fois nous avons nos quartiers dans une briqueterie. Il y fait très poussiéreux mais heureusement bien chaud. Nos conditions de logement n'ont toujours pas changé et c'est toujours la débrouille qui prime. Pour dormir, je n'ai pas d'autre choix que de me faire un lit de fortune dans de la paille.

Tout comme à La Mallieue, ce sont jour après jour les sempiternelles manœuvres avec des officiers de réserve rappelés lors de la mobilisation. Après huit longs mois de cette «Drôle de Guerre» loin de nos épouses notre moral est au plus bas. Nous n'avons plus qu'un seul désir: rentrer au plus vite chez nous. D'ailleurs, nous sommes de plus en plus persuadés que cette échéance est proche, que Hitler va abandonner son projet d'attaquer la Belgique, qu'il a eu le temps nécessaire de réfléchir aux conséquences désastreuses pour ses troupes d'une attaque contre nos positions solidement établies. C'était une sacrée illusion de croire cela. Peu de temps après nos espoirs vont être mis à rude épreuve. Le vendredi 10 mai 1940 c'est la déclaration de guerre et l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes.⁵

Marchovelette ...

Suite à l'attaque brutale des forces allemandes, nous quittons la vallée de la Meuse au plus vite et nous nous replions le jour même vers Marche les Dames, Cognelée et Marchovelette, au nord-est de Namur. Bien protégés par de larges fossés et de hauts grillages en acier⁶ destinés à bloquer l'avancée des chars et des fantassins, nous attendons anxieux notre premier affrontement avec l'ennemi.



Barrières «Cointet» antichars et anti-fantassins.
(Photo Internet)



Passage dans les barrières «Cointet».
(Photo Internet)

C'est à Marchovelette que je revois mon frère aîné Camille pour la première fois depuis notre mobilisation. Tout comme moi, il avait été cantonné

dans la vallée de la Meuse, à Hermalle-sous-Huy en face de La Mallieue, et avait ensuite dû fuir devant l'avancée des troupes allemandes avec sa compagnie, le 4^{ème} Régiment, 8^{ème} Compagnie des Chasseurs Ardennais.

Le lendemain matin (le 11 mai), nous sommes plusieurs compagnies de faction dans les tranchées aux abords du village à surveiller les alentours. Soudain une patrouille à laquelle participe mon frère aperçoit les uniformes «Feldgrau» de plusieurs soldats allemands qui se faufilent dans un bois tout proche. L'alerte est immédiatement donnée et le repli général est annoncé sans le moindre échange de coups de feu.

Ainsi, les éléments avancés des troupes allemandes ont réussi à passer la Meuse quelques heures après leur offensive et cela malgré le travail de nos sapeurs qui avaient pris soin de faire sauter un maximum de ponts quelques temps auparavant.

Sans la protection de la barrière naturelle que constitue la Meuse, sans l'appui de la ligne de fortins défendant le même fleuve et malgré les kilomètres de barrières «Cointet» prétendues infranchissables, il est indéniable que nos positions vont très vite devenir intenable.⁷ Heureusement pour nous et malheureusement pour eux, ce sont les «Sénégalais» (nom erroné donné aux régiments coloniaux de Tirailleurs Marocains et Algériens de l'armée française reconnaissables à leurs calots rouges) qui sont de faction avec nous qui doivent affronter l'ennemi seuls et qui vont sans aucun doute payer de leur personne pour couvrir notre repli.



Le pont d'Andenne détruit

Belgrade, Ligny, Charleroi, Mons ...

A pied nous nous retirons successivement vers Belgrade, Ligny, Charleroi et Mons. Au fur et à mesure de notre recul nos officiers se rendent compte que l'armée allemande se rapproche inexorablement et que notre avenir de soldat ne tient plus qu'à un fil. Ne sachant plus quoi entreprendre, ils choisissent de s'éclipser les uns après les autres pour s'enfuir au plus vite vers la France. Sans chefs et donc sans ordres précis, c'est l'affolement suivi de la débandade parmi les différentes unités.

Tout d'abord décontenancés par cette situation nouvelle et inattendue, nous nous ressaisissons très vite.



Les Pz 38 (t) (Panzer 38 tonnes) doivent attendre que le génie ait fabriqué des ponts suffisamment solides pour leur permettre le franchissement de la Meuse.

Il va falloir nous aussi déguerpir le plus vite possible. À partir de maintenant c'est chacun pour soi car il s'agit de sauver notre peau devant l'ampleur du danger qui se précise.

Face aux inquiétudes légitimes engendrées par ce «Blitzkrieg», c'est également l'exode massif des populations civiles.



Exode des civils

Ce double afflux de soldats et de civils sur les routes engendre forcément une pagaille indescriptible et des débordements gratuits. Un peu partout ce sont des scènes de pillages orchestrées aussi bien par des civils que par des soldats peu scrupuleux.

Coincé au milieu de ce chaos avec mon meilleur ami, un compagnon d'infortune de Wolkrange que j'avais rencontré par hasard au cours du décrochage, nous cherchons désespérément un moyen de fuir au plus vite vers la France.

À Mons la fortune nous sourit au coin d'une rue sous la forme d'un magasin de cycles appartenant à un célèbre coureur cycliste dont j'ai oublié le nom. Nous avons bon espoir d'y trouver des vélos. Hélas, il ne reste plus qu'un tandem, délaissé par les pillards. Vu l'état d'urgence, nous ne faisons pas la fine bouche. Il fera largement notre affaire.

Mais nous ne sommes pas des voleurs. Nous avons notre dignité et nous voulons palabrer pour l'obtenir. Mise au courant de notre situation et de notre intention, la propriétaire nous le donne sans aucune réticence, arguant qu'il valait mieux que ce soit

l'armée belge qui en profite plutôt que l'armée allemande.

Nous avons à peine le temps de prononcer quelques mots de remerciement que déjà cette brave dame nous presse de partir au plus vite vers la France, vers un destin plus favorable.

Maubeuge ...

Après avoir pédalé comme des dératés pendant plus d'une heure nous sommes complètement exténués mais rassurés d'être arrivés à Maubeuge, en France.

Dans une ferme le long de la route nous parvenons tant bien que mal à persuader les occupants de nous procurer un abri pour la nuit dans leur grange et surtout un peu de nourriture. Nous dévorons cette maigre pitance comme des loups affamés. Il faut dire que nous n'avions plus rien mangé depuis notre départ de Charleroi, excepté ces quelques biscuits que des vendeuses d'un magasin d'alimentation nous avaient gentiment offerts.

Nous sommes loin d'être rassasiés mais tant pis. Une bonne nuit de sommeil devrait nous faire oublier la faim et nous permettre de reprendre quelques forces avant de repartir le lendemain matin.

En France, nous étions persuadés d'être protégés par l'armée française et donc en principe d'être hors d'atteinte des «Panzers» et de la «Wehrmacht» qui avaient envahi la Belgique. Nous nous faisons des illusions!

Dès 4 heures du matin une sirène d'alerte retentit. Il ne nous faut que quelques secondes pour réaliser que les «Boches» viennent de franchir la frontière et qu'ils sont aux portes de Maubeuge. Nous enfourchons dare-dare notre tandem pour déguerpir. Mais il est déjà trop tard. Des obus commencent à pleuvoir autour de nous. Nous n'avons pas d'autre choix que d'abandonner notre cycle au milieu de la cour et de plonger derrière un mur d'enceinte.

Après plusieurs minutes d'enfer, le pilonnage s'arrête enfin et nous nous précipitons vers notre tandem, pressés de repartir au plus vite. C'est la douche froide! Il est hors d'usage, criblé par les éclats d'un obus à fragmentation.

C'est bien notre veine! Il ne nous manquait plus que cela! Que faire à présent?

Les propriétaires de la ferme nous avaient suffisamment fait plaisir la veille en nous donnant à manger et en nous offrant le gîte, nous ne pouvons pas en plus leur demander leurs vélos.

Il n'y a pas d'autre alternative. Il va falloir nous remettre à la marche et poursuivre notre énième fuite périlleuse si nous ne voulons pas tomber aux mains des Allemands. Nous avons bon espoir de trouver un autre moyen de locomotion en cours de route mais en attendant c'est à pied que nous suivons, au hasard, les autres soldats et réfugiés sans savoir où cette fuite va nous mener mais avec un petit espoir de salut.

Parmi tous les aléas et préoccupations inhérents à notre fuite, c'était la recherche de nourriture qui est la plus problématique. Excepté ces deux ou trois boîtes de conserves reçues dans un entrepôt et ces quelques

maigres rations glanées à gauche et à droite, notre quotidien se résume le plus souvent à du pain et à de l'eau. Encore heureux que notre statut de militaire nous donne priorité dans les boulangeries sinon je me demande ce que nous aurions mangé.

Bavay, Valenciennes, Douai, Arras, Béthune ...

À proximité de Bavay, la poisse nous colle encore et toujours aux basques. Sans formalité aucune, nous sommes enrôlés de force par les troupes françaises. Ils nous placent immédiatement dans leurs lignes afin d'étoffer les effectifs.

Avec à nos trousses un ennemi qui nous veut du mal et entourés d'alliés qui ne nous veulent pas du bien, il ne fallait pas être devin pour saisir l'extrême danger d'une telle situation. La fuite est à nouveau notre seule planche de salut.

À Douai la chance est de notre côté sous la forme d'un camion de transport rempli de vélos. Nous n'en demandons pas tant. L'instant d'après nous sommes en selle avec le fol espoir que notre salut va se rapprocher beaucoup plus vite à présent. Cela aurait pu être le cas si les Allemands ne nous avaient pas arrêtés à Arras.

Nous sommes plusieurs centaines, voire un millier de civils et de soldats, à être vertement houspillés et ensuite littéralement «parqués» dans un immense pré. Nous ne savons pas pourquoi et nous nous demandons ce qu'il va advenir de nous. Notre crainte va cependant être de courte durée. En fait, nous apprendrons que nous encombrions les routes et nous gênions la progression des unités «fer de lance» de la machine de guerre allemande. Aussitôt après leur passage, nos gardiens disparaissent nous laissant pantois et sans voix, à demi rassurés sur notre sort.

Arrivés à Béthune, les «Schleus» nous talonnent à nouveau de très près et nous n'avons pas d'autre option que de nous réfugier dans la première maison venue. Les dames présentes nous proposent de quitter immédiatement nos vêtements militaires et d'enfiler les bleus de travail de leurs maris mineurs de fond afin de ne pas tomber aux mains de l'ennemi mais aussi afin de rendre notre fuite moins périlleuse par la suite.

Nous n'hésitons que quelques instants avant d'accepter. Nous sommes persuadés qu'à ce stade de la débâcle l'armée belge ne nous en tiendra pas rigueur et que nous ne serons pas traduits en cour martiale pour abandon d'uniforme et sans doute aussi pour désertion.

Et puis zut! De toute façon, ce n'est plus le moment de tergiverser. Notre priorité est autre part. Ce qui importe le plus en ce moment, c'est de nous en sortir.

Quelques heures plus tard, profitant d'une accalmie, nous reprenons de plus belle notre cavale effrénée en direction de Lille et de la frontière belge.

Lille, Mouscron, ...

Après avoir traversé Lille sans encombre, nous décidons de repartir vers la Belgique dans l'espoir de renouer contact avec notre unité ou toute autre unité qui pourrait enfin nous renseigner sur les ordres à suivre et également nous informer sur la situation de la Belgique.

Nous franchissons donc la frontière belge mais sans apercevoir le moindre uniforme de l'armée belge capable de nous aider. Désappointés, nous nous dirigeons alors vers Mouscron.

Arrivés dans cette ville, nous sommes heureux de constater que l'armée belge y est présente. L'espoir de retrouver notre unité et nos anciens camarades renaît enfin. Hélas, nous nous adressons en vain à plusieurs bureaux de l'armée.

C'est au cours de l'une de ces visites que je reconnais, assis derrière une pile de dossiers, Léon Muller, une vieille connaissance de Freylange, greffier à la Justice de Paix d'Etalle et présentement greffier adjoint du Conseil de Guerre en Campagne. À l'instar des autres bureaux, il nous signale qu'il y a peu d'espoir de retrouver notre unité, que tous les hommes sont dispersés un peu partout de part et d'autre de la frontière franco-belge.

En fait, le mot «dispersés» est un gentil euphémisme pour ne pas dire que c'est la pagaille la plus complète qui règne en maître dans la région.

Comines ...

Dépités par cette information peu rassurante et n'ayant toujours pas reçu de consignes précises, nous nous remettons en marche vers un salut de plus en plus hypothétique.

Au-delà de Comines, nous nous retrouvons malgré nous au milieu des troupes anglaises qui se replient en toute hâte vers la Mer du Nord, vers Dunkerque, afin de rembarquer au plus vite vers l'Angleterre. Malgré l'urgence et l'extrême danger de la situation, le corps expéditionnaire de Lord Gort prend soin de détruire le plus possible de leur matériel et armement lourds pour ne pas qu'ils tombent aux mains des Allemands. Ça et là nous voyons le résultat de cette énorme gabegie: des dizaines de véhicules et de canons ont été précipités dans des cours d'eaux.

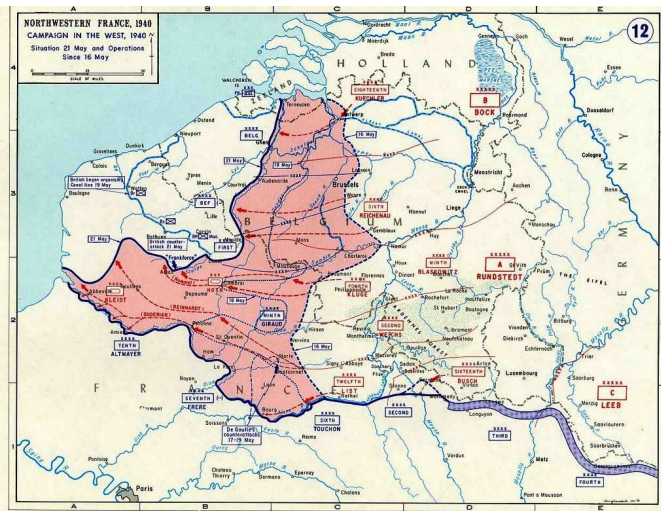
Le nom de code attribué à ce repli et au rembarquement du «Corps Expéditionnaire Britanniques» à Dunkerque est «Opération Dynamo»⁸.

Le contact avec les Anglais est une catastrophe pour mon ami et moi. À cause de la langue luxembourgeoise que nous parlons entre nous et de sa ressemblance avec la langue allemande, ils nous soupçonnent d'être des espions à la solde de l'Allemagne et ils nous font arrêter par le garde-champêtre de la localité. Nous subissons une fouille en règle avant d'être confiés, ironie du sort, à une sentinelle de l'armée belge. Sous bonne garde, nous passerons la nuit couchés dans le foin d'une grange.

Le lendemain matin nous subissons un interrogatoire serré dirigé par plusieurs officiers belges. Un major qui connaît bien notre région nous pose des questions précises sur Arlon et me demande le nom du bourgmestre de ma commune (Hachy). L'instant d'après il confirme que nos explications sont exactes et que nous sommes bien des Chasseurs Ardennais venant du Luxembourg belge.

Conscient de notre situation désespérée et de notre désarroi, il propose de nous emmener avec lui en voiture en direction du Mont Kemmel et d'Ypres. À

bout de forces physiques et morales et ne voyant pas le bout du tunnel de cette fuite éperdue commencée il y a plus d'une dizaine de jours, nous acceptons bien volontiers son aide.



En rouge sur cette carte l'avancée des troupes allemandes à la veille de la Bataille de la Lys (du 24 au 27 mai). On peut y voir clairement que les Allemands n'ont pas encore atteint Lille, Mouscron et Comines aux dates où nous y sommes passés.

Mont Kemmel ...

Dans la matinée du vendredi 28 mai 1940 alors que nous nous trouvons au-delà du Mont Kemmel, nous apprenons que le Roi Léopold III vient de signer la capitulation sans conditions de son armée à 4 heures du matin. C'est la fin de ce que l'on appellera par la suite «la Campagne des 18 Jours».

Peu de temps après, une voiture portant des drapeaux allemands vient à notre rencontre pour nous signifier les conditions de la capitulation. Nous sommes quelques 3000 soldats issus de tous régiments confondus à nous rendre et à être faits prisonniers par les Allemands.

Notre situation est devenue de plus en plus délicate et périlleuse: c'est soit attendre l'ennemi et nous rendre, soit fuir vers la France dont la frontière n'est qu'à quelques kilomètres. D'un côté c'est affronter un avenir incertain et de l'autre c'est courir au devant de grands dangers puisque la France est toujours en guerre.⁹

Cette fois, c'est bien fini! C'est la fin de notre fuite en avant et surtout de nos espoirs de liberté. Pendant 18 jours, les vêtements en loques et les souliers usés jusqu'à la corde, nous avons zigzagué en vain entre les frontières belges et françaises.

À présent il nous faut craindre le pire et des tas de questions se bousculent dans nos têtes.¹⁰

Bien plus tard, j'apprendrai que notre sort que je pensais avoir été cruel et peu enviable depuis notre repli de Marcholette jusqu'à la capitulation avait été de très loin préférable à celui de tous ces hommes de la 2^{ème} Division des Chasseurs Ardennais qui s'étaient repliés sur la Lys et qui étaient morts pour la patrie en voulant stopper l'ennemi.

Alost, Anvers ...

Après notre capture, les sentinelles allemandes nous dirigent par étapes et à pied vers Anvers avec la

promesse expresse de recevoir dans cette ville «le cachet» nécessaire à notre démobilisation. Malgré le petit nombre de gardes qui nous entourent tout se passe sans le moindre incident. Il est vrai que nous sommes confiants et même tout à fait rassurés lorsque nous rencontrons plusieurs ex-prisonniers qui retournent chez eux après avoir reçu le précieux cachet sur leurs cartes d'identité.



Colonne de prisonniers de guerre belges en 1940. (Photo Internet)

Les soldats qui nous entourent sont corrects et arrangeants. Ils nous permettent volontiers de quitter quelques instants la colonne pour assouvir nos besoins naturels. S'étant rendu compte du relâchement de la surveillance en ces moments-là, mon ami m'annonce qu'il va prendre le risque de leur fausser compagnie. Je lui dis que je ne comprends pas son choix, qu'il va courir des risques inutiles alors que nos problèmes de liberté vont être résolus à Anvers. Il me répond qu'il a des doutes sur leur promesse et que de toute façon sa décision est prise. Peu de temps après, sous le prétexte d'une «grosse commission», il demande à une de nos «Wache» (sentinelle) la permission d'entrer quelques minutes dans une maison pendant que la colonne continue sa route.

Les secondes et les minutes passent. Cela fait maintenant plusieurs minutes qu'il est à l'intérieur. Je n'ose pas me retourner de peur de déclencher une réaction. Mais non, rien ne se passe. Aucun cri, aucune alarme. Aucun garde n'a remarqué son absence.

Quelques kilomètres plus loin, je n'y crois toujours pas et pourtant il me faut admettre l'évidence: il a bel et bien réussi sa folle tentative. Je suis content pour lui et en même temps triste d'avoir perdu mon meilleur ami. Le fait d'avoir vécu tant de mésaventures et affronté tant de dangers ensemble a créé une amitié et des liens solides entre nous.

J'apprendrai plus tard, après mon retour de déportation, qu'il est rentré sans encombre chez lui à Wolkrange.

Un soir, après une longue et harassante journée de marche, nous faisons halte pour la nuit dans une caserne à Aalst (Alost). Je remarque que le stock de vêtements du fourrier se trouve à côté de notre lieu de détention et je prends mon courage à deux mains pour aborder un soldat allemand de garde et lui demander la permission de me servir en vêtements et surtout en souliers moins usés. Il est surpris par ma connaissance

de la langue de Goethe et m'autorise aussitôt à me servir.

Je profite également de l'occasion qui m'est offerte pour mettre la main sur une capote bien rembourrée et bien chaude. On ne sait jamais. Il vaut mieux prévenir que guérir pour bien dormir la nuit, ne sachant pas combien de jours va durer notre marche vers Anvers.

Les deux jours suivants nous continuons inlassablement notre pénible marche en colonne. À peine nourris et les pieds en compote, nous traversons successivement les bourgs de Dendermonde (Termonde), de Moerbeke, de Lokeren et de Hulst avant d'arriver à Groenendijk/Walsoorden en Hollande. Cette petite bourgade de Zélande sur l'Escaut Occidental entre Terneuzen et Anvers est le terminus de notre marche. ¹¹

Après nous avoir distribué une miche de pain et de l'eau, les Allemands resserrent à présent la surveillance et nous somment d'embarquer aussitôt dans plusieurs péniches rhénanes de la compagnie «Rhenus».

C'est seulement à partir de ce moment que nous appréhendons la vérité, que nous nous rendons compte qu'il n'a jamais été question de nous emmener à Anvers et de nous démobiliser par la remise d'un cachet. C'était une trahison, un leurre pour nous rendre plus dociles. À présent c'est une certitude pour chacun d'entre nous. On nous emmène bel et bien en captivité.

Serrés les uns contre les autres dans ces péniches servant habituellement au transport du charbon, nous avons du mal à respirer l'air vicié de la cale et à supporter cette promiscuité extrême. De plus, sous une surveillance étroite, il ne nous est permis de sortir qu'une petite heure pour assouvir nos besoins et recevoir de l'eau et un peu de nourriture. ¹²

En suivant les différents bras de mer du delta sud-ouest des Pays-Bas ce convoi nous emmène lentement jusqu'à Rotterdam.

En cours de trajet, en passant à proximité de Willemstad, nous voyons sortant de l'eau les restes d'une péniche semblable à la nôtre. Nous apprenons qu'il s'agit d'une péniche faisant partie d'un autre convoi de déportation qui a sauté sur une mine magnétique et qui a fait naufrage un ou deux jours auparavant. ¹³

Après guerre, de vagues rumeurs ont circulé, répandues par des soldats déportés, à propos de la présence possible de Schwinden Léopold, une connaissance de Hachy à bord du «Rhenus 127» au moment du naufrage. Vu que personne ne l'a jamais revu au terme de la guerre, il est fort probable que ces rumeurs aient été fondées et qu'il ait disparu corps et biens dans la Hollandsch Diep ou alors qu'il ait été repêché et enterré parmi les soldats inconnus au cimetière militaire belge de Willemstad.



Lieu du naufrage de la péniche «Rhénus 127»



Le «Rhénus 127» rebaptisé par la suite «Grebbeband» et «Henrean» - (Photo Internet)

Rotterdam ...

À notre débarquement à Rotterdam après plusieurs heures de navigation nous sommes tous plus noirs que des mineurs de fond après une journée de travail. Nous n'arrivons pas à nous arrêter de rire en voyant notre aspect et cela malgré la gravité de notre situation.

Aussitôt à terre, la Croix-Rouge hollandaise s'occupe de nous. Un homme me donne de quoi manger. Tant bien que mal, je parviens à engager une conversation, lui en néerlandais et moi en allemand. Je suis persuadé que cet homme sympathique et avenant peut m'aider. Sur un sous-bock de bière, je lui indique mon adresse et la confirmation de ma captivité en Allemagne. Il me promet de faire l'impossible pour contacter le bourgmestre de ma commune afin qu'il puisse transmettre le message à mon épouse. En agissant ainsi j'espère la rassurer quelque peu en attendant de donner de plus amples nouvelles sur la destination finale de ma captivité.

Wesel ...

À partir de Rotterdam c'est toujours en péniche que nous remontons à présent le Rhin vers une destination inconnue.

En fin de journée nous arrivons à Wesel (Allemagne) et nos gardiens nous cantonnent dans une immense pâture. Ils nous distribuent un quignon de pain gris et nous autorisent à assouvir nos besoins naturels de la journée. Nous sommes plusieurs à être assis sur des cordes tendues au-dessus des latrines de campagne lorsque nous remarquons plusieurs femmes qui nous observent de loin comme si nous étions des bêtes curieuses. Nous ne comprenons pas cette curiosité malsaine !

En fait, leur manège est beaucoup plus louable qu'il n'y paraît. Elles souhaitent simplement savoir si par hasard nous n'avons pas rencontré les unités de leurs maris qui se battent avec les troupes d'invasion en Belgique.

Aussitôt c'est une petite pensée de vengeance et de justice qui nous envahit. Ainsi donc, ces épouses partagent avec les nôtres les mêmes incertitudes et les mêmes craintes quant au sort de leurs maris.

La nuit, nous essayons de dormir à même le sol mais c'est peine perdue. Il fait trop froid et le sol est trop humide. Alors, pendant cette longue nuit sans sommeil toutes sortes de questions et de pensées noires se bousculent à nouveau dans ma tête. Où vont-ils nous emmener? Combien de temps vont-ils nous garder prisonniers? Comment vont-ils nous traiter? Qu'allons-nous devenir? Dans quel état d'esprit est mon épouse et ma famille?...

Köln, Koblenz, Ludwigshafen, Nürnberg ...

Le lendemain matin nous changeons de moyen de transport et c'est en train que notre pénible et angoissant voyage continue jusqu'à Köln (Cologne). Pénible parce que nous sommes debout serrés comme des sardines ou assis sur les banquettes les uns sur les genoux des autres.angoissant parce que nous ne savons toujours rien de notre destination finale et surtout de notre avenir.

En gare de Cologne, alors que notre train est à l'arrêt à côté d'un autre train rempli de soldats allemands, j'engage la conversation avec eux pour savoir d'où ils viennent et où ils vont. L'un d'entre eux me crie par la fenêtre qu'ils reviennent de Belgique, qu'ils y ont livré bataille et que la guerre est finie pour eux. Il m'explique qu'ils ont tous été blessés au combat, certains très gravement, et qu'ils sont très heureux de retrouver leur patrie.

Voulant en savoir plus, je lui demande où ils ont combattu. J'apprends qu'ils viennent d'Arlon et que toute la région a été épargnée par les bombardements et autres dégradations inhérents au passage de la soldatesque. Voilà enfin une nouvelle plutôt rassurante. Je sais à présent que mon épouse et ma famille n'ont pas eu à souffrir des affres de la guerre.

Quant à nous, à contrario de ces soldats blessés et rapatriés pour qui la guerre est finie, nous n'en avons pas encore terminé avec notre interminable captivité.

À bord du train c'est toujours le plus grand mutisme de nos gardiens quant à notre destination finale. À plusieurs reprises certains d'entre nous tentent bien de les amadouer dans leur langue mais c'est peine perdue, ils restent inflexibles à nos suppliques. Ils ont dû recevoir des consignes très strictes et ne souhaitent pas encourir le courroux de leurs chefs ou des punitions plus conséquentes. Il ne nous reste plus qu'à attendre l'ultime arrêt du train.

Pendant toute la matinée, nous allons voir défiler la vallée du Rhin avec des villes aussi connues que Koblenz (Coblence), Rüdeshheim, Bingen et Ludwigshafen. En d'autres circonstances ce trajet aurait été une belle promenade au cœur d'un site d'une beauté exceptionnelle. Hélas, nous n'avons pas le cœur à nous émerveiller.

À partir de Ludwigshafen nous quittons la vallée du Rhin et nous voyons défiler la campagne allemande. Les supputations quant à notre destination vont à nouveau bon train. Vu la position du soleil, certains croient savoir mais sans oser l'affirmer que nous nous dirigeons vers l'est.

En fin de journée le train s'arrête finalement dans une gare. Après avoir débarqué nous lisons sur un panneau du quai qu'il s'agit de la gare de Märzfeld.¹⁴ Comme personne n'a jamais entendu parler de cette ville auparavant, nous nous demandons où elle se situe en Allemagne. Nous allons vite le savoir.

Sales comme des peignes, non rasés et non lavés depuis plusieurs jours, nous sommes accueillis par des «raus», des «schnell», des «vorwärts» et autres beuglements tonitruants du même acabit vociférés par nos nouveaux gardes-chiourmes. C'est en rangs serrés que ces derniers nous emmènent vers notre nouvelle «résidence», vers le camp de prisonniers de guerre de Nürnberg-Langwasser.



Gare de Nürnberg-Märzfeld en 2007.
(Photo Internet)

Stalag XIII A ...

Le camp de Nürnberg-Langwasser au sud de la ville de Nürnberg est entouré d'une double clôture de fils de fer barbelés de trois mètres de hauteur. Tous les cent mètres se dresse un mirador garni de projecteurs pour la nuit. Des sentinelles armées y montent la garde. Le Stalag XIII A est divisé en deux parties : un terrain avec de grandes tentes et un autre avec d'immenses baraquements.



Vue aérienne du Stalag XIII A prise par les Américains en 1945. - (Photo Internet)

À notre arrivée les officiers sont d'abord séparés des soldats. Ensuite on nous restaure quelque peu avec de la soupe qui nous donne déjà un avant-goût de la

nourriture qui nous attend dans les jours à venir. Après ce repas «pantagruélique» on nous oblige à nous débarrasser de toutes nos affaires personnelles, on nous photographie sous tous les profils et on nous identifie par la remise d'une plaquette de prisonnier de guerre à garder sur nous en permanence. Sur la mienne est inscrit: Kr. Gef. Lager XIII A, Nr. 64320, soit l'abréviation de Kriegsgefangener Lager XIII A (prisonnier de guerre au camp XIII A).



Prisonniers de guerre derrière la double ligne de barbelés à Nürnberg-Langwasser. (Photo Internet)



Ma plaquette de prisonnier de guerre

Parmi notre groupe de prisonniers, seul un coiffeur a pu garder ses ciseaux et sa tondeuse. C'est bien sûr à dessein. La main d'œuvre étrangère est obligatoire en temps de guerre ! Dans les fermes, les usines et les camps de prisonniers, elle servait à compenser le manque cruel de travailleurs allemands engagés sur le théâtre des opérations militaires en Europe.

Nous apprenons que ce camp de tentes et de baraques a été spécialement construit avant guerre pour y loger les milliers de civils et de soldats allemands venus des quatre coins du pays applaudir et soutenir la propagande d'Hitler lors des grands discours et parades au stade olympique de Nürnberg entre 1927 et 1938.¹⁵



Stade olympique de Nürnberg

Au début de notre internement au camp de Nürnberg-Langwasser nous sommes logés dans la partie «tentes» du camp. Dans ce grand campement de toiles blanches nous sommes environ 300 prisonniers par tente à dormir sur de la paille éparpillée à même le sol. Pendant les deux premières semaines ces matelas improvisés s'avèrent être assez confortables mais par la suite, la paille se désagrègeant, notre couchette devient un grabat inconfortable et humide. Nos dos en souffrent et les nuits à nous tourner et à nous retourner pour essayer de trouver le sommeil deviennent de plus en plus longues et de plus en plus insupportables.¹⁶



Alignement de grandes tentes dans un Stalag

Quelques temps après, nous apprenons que les instances du camp ont l'intention de nous transférer dans l'autre partie du camp, dans les grands baraquements en bois (Kriegsgefangenebaracken) se trouvant un peu plus loin. Ce déménagement est inespéré. Nous allons sûrement y trouver une

meilleure literie et enfin pouvoir dormir d'un bon sommeil. Ce qui pourrait être le cas dans ces grandes baraques qui peuvent loger plus de 200 prisonniers, malheureusement nous devons dormir sur des châlits à deux étages dont les lattes en bois servent en même temps de sommier et de matelas.

Les conditions de vie en captivité au Stalag XIII A sont très difficiles. Dans cet univers misérable et déshumanisé nous sommes de simples numéros qui se battent avec la faim, le froid, les parasites, les interdictions et les privations. Notre quotidien est loin d'être réjouissant. Nous n'arrêtons pas de nous morfondre par manque de travail et d'activités. Dans ces conditions il est difficile d'échapper à la déprime, au blues du pays et à l'envie de revoir femme et/ou enfants.



Intérieur d'un baraquement dans un Stalag

Pour atténuer quelque peu ce spleen qui me ronge, soit je décore avec un clou le couvercle de ma boîte de survie reçue lors de la mobilisation, soit je bavarde pendant des heures avec mes deux amis proches, à savoir Hippolyte Biver de Fouches et Vital Schroeder de Hachy. Ces moments me mettent un peu de baume au cœur et me permettent de tenir le coup.



Sur ma boîte de survie est gravé «J'ai pensé à ma femme. Souvenir de Nuremberg»

Dans les grandes baraques en bois couvertes de carton bitumé, la chaleur est intense la journée et le froid glacial la nuit. C'est lors de ces nuits froides que je me réjouis d'avoir dérobé une capote militaire dans

la réserve du fourrier à Alost et que j'apprécie pleinement la chaleur qu'elle m'apporte.

Notre seule nourriture de la journée consiste en une maigre pitance servie à midi et à quatre heures. Le repas de midi est invariablement le même. Il consiste en un bol d'eau chaude à laquelle est ajoutée de la poudre de différentes couleurs dont j'ignore la composition et l'utilité. Mais qu'importe. La faim aidant, j'avale mon bol de soupe comme tout le monde. Le repas de quatre heures est à l'avenant. Jour après jour, nous avons droit à une grosse tranche de pain noir avec un soupçon de gelée de groseille.

C'est lors d'un de ces repas que je vais faire la connaissance d'un dénommé Joseph Yungers. Il occupera quelques années plus tard le fauteuil de juge au tribunal correctionnel d'Arlon. Cet homme très instruit qui avait voulu rester simple soldat partage notre triste sort de tous les jours. Ce fumeur impénitent me voue une reconnaissance éternelle, me fait la promesse de ses bons offices en cas de besoin ultérieur et me donne la somme considérable de 50 francs le jour où je réussis à lui dégoter quelques cigarillos parmi les prisonniers germanophones du camp.

Un matin, lors du premier rassemblement de la journée, nos gardiens obligent plusieurs d'entre nous à sortir des rangs. Ils les avertissent qu'ils vont être placés dans des fermes ou envoyés dans des usines pour y travailler.

Je ne fais pas partie du lot et cela m'afflige beaucoup. La seule et unique solution pour avoir une vie moins pénible et être à l'abri des privations m'échappe. Pourtant, je ne regrette pas bien longtemps cette non-sélection. ¹⁷

Peu de temps après, lors d'une conversation en luxembourgeois avec mes amis, nous sommes interpellés dans la même langue par un quidam se trouvant de l'autre côté des barbelés, dans le secteur flamand du camp. Il nous confie qu'il est originaire de Nobressart, qu'il habite Bruxelles et qu'il sert d'interprète aux prisonniers flamands auprès des Allemands. Il nous déconseille vivement de chercher à aller travailler dans une ferme ou dans une usine. Il nous explique qu'une rumeur se répand de plus en plus à propos de la libération prochaine de tous les prisonniers flamands et nous propose d'intercéder auprès des autorités allemandes pour faire profiter les germanophones de la même clémence. Dans un premier temps cette bonne nouvelle nous ravit mais très vite nous retombons les pieds sur terre. Rien n'est encore fait! Est-ce un vantard ou a-t-il vraiment autant d'influence qu'il veut bien le laisser entendre? Nous attendons de voir la réaction des instances allemandes après son intervention. Cet homme qui bénéficie de la confiance des dirigeants du camp tient parole et parvient à les convaincre de laisser repartir tous les prisonniers ayant de bonnes notions d'allemand en même temps que les prisonniers flamands. ¹⁸

Plus tard, à la lecture de plusieurs livres consacrés à la Deuxième Guerre Mondiale, j'apprendrai, écorché, qu'il n'y avait pas que la connaissance de la langue allemande qui avait servi de passeport à ces

libérations anticipées. Des prisonniers de guerre étaient également rentrés chez eux en remplissant simplement un formulaire sur lequel ils reconnaissaient adhérer à la politique de l'Allemagne nazie. J'ose espérer que ces détenus ne représentaient qu'une infime minorité et que la grande majorité avait refusé de se laisser forcer la main par les suppôts d'Hitler.

Mais revenons à ma libération! La sélection des partants ne traîne pas. Nous sommes mis en file indienne et passons l'un après l'autre devant les dirigeants du camp assis derrière un bureau. On nous pose des questions simplistes du style «Wie heißen Sie» (Quel est votre nom ?), «Wie alt sind Sie?» (Quel est votre âge ?) ou encore «Wo wohnen Sie?» (Où habitez-vous ?).

Cet interrogatoire que je redoute par-dessus tout se résume finalement à une simple formalité pour moi qui possède d'assez bonnes notions d'allemand apprises à l'école primaire de Fouches. Je suis tout à fait rassuré sur mon sort lorsqu'un peu plus tard un des dirigeants du camp me remet mon «Entlassungsschein». Ce document de remise en liberté me permet de quitter définitivement cet enfer le jeudi 25 juillet 1940.

Rotterdam. À bord nous sommes plus de 2000 soldats à nous réjouir de notre libération anticipée.



Le navire de plaisance «Schiller» à Cologne

Au fur et à mesure de notre retour par le Rhin, nous les germanophones, nous nous interrogeons tout de même sur l'utilité de nous faire repasser par Cologne, Wesel, Rotterdam et Anvers en compagnie des soldats flamands pour ensuite nous ramener vers la province de Luxembourg. Pour nous, la solution la plus facile serait tout de même de descendre à Cologne et de nous embarquer dans un train à destination de Luxembourg, le trajet étant largement quatre fois moins long. La réponse à notre question et à d'autres nous saute aux yeux à notre arrivée à Anvers.

Anvers ...

À Rotterdam les Allemands nous embarquent à nouveau dans des péniches pour le trajet vers la Belgique. À l'arrivée à Anvers, après nous avoir restaurés quelque peu avec des biscuits durs comme du bois, nos gardiens nous obligent à défiler dans la ville en compagnie des prisonniers flamands afin de montrer au peuple belge la grande bienveillance de l'Allemagne vis-à-vis des prisonniers de guerre. Sous les applaudissements nourris des citoyens anversoises, endormis par la mise en scène ou acquis à cette propagande, nous subissons une dernière vexation, une ultime humiliation avant notre libération définitive.

Nous l'avions finalement la réponse aux questions que nous nous posions sur le bateau. Ce détour est uniquement prévu pour marquer les esprits du peuple flamand en faisant défiler un maximum de prisonniers libérés. De même, nous comprenons mieux maintenant ce luxe inattendu sous la forme d'un bateau de plaisance alors que le train ou des péniches auraient tout aussi bien pu faire l'affaire.

Mais cette débauche de prévenance ne va pas durer au-delà d'Anvers. Après cette mascarade nous recevons l'ordre de nous disperser et de rentrer chez nous. Ainsi, il n'a jamais été question de nous ramener chez nous, nous les prisonniers germanophones. Abandonnés à notre propre sort, il nous faut maintenant trouver un moyen de locomotion pour rentrer au plus vite en province de Luxembourg.

Jambes, Martelange ...

Comme Arlon est à plus de deux cents kilomètres d'Anvers, nous comptons sur la bienveillance des automobilistes de passage pour nous emmener et ainsi



Modèle de «Entlassungsschein» (Photo Internet)

Aussi étonnant que cela puisse paraître, toutes mes affaires personnelles et mon argent de poche dont j'ai été délesté à mon arrivée dans le camp me sont remis en même temps que mon billet de sortie. C'est plus tard que je comprendrai que ce geste n'était pas tout à fait gratuit mais que cette soudaine bienveillance faisait également partie de la politique discriminatoire et vexatoire du IIIe Reich.

Nürnberg, Ludwigshafen, Köln, Wesel, Rotterdam...

C'est libres et soulagés que nous refaisons le trajet inverse de celui de notre départ en captivité. À partir de la vallée du Rhin nous prenons cependant un moyen de transport différent de celui de l'aller. C'est le navire de plaisance «Schiller» qui nous ramène jusqu'à

accélérer notre retour. Mais très vite nous devons déchanter. Les moyens de locomotion sont devenus tellement rares en cette période de guerre qu'il faut nous résigner à faire le trajet à pied. De plus et ironie du sort, notre lente et harassante progression est ralentie par les nombreux détours que nous sommes obligés d'effectuer à cause des ponts détruits par notre propre armée avant l'invasion du 10 mai 1940.

À partir de Jambes (Namur) la chance nous sourit enfin à mes cinq compagnons de route et à moi. C'est un transporteur de Martelage qui s'arrête et qui nous ramène en camionnette jusqu'à la cité ardoisière. Tout au long du trajet nous ne nous privons pas de relater tous nos malheurs à ce marchand de légumes. Nous n'oublions rien: notre repli, notre capture, notre déportation, nos pénibles conditions de détention en Allemagne et pour finir notre interminable cheminement depuis Anvers jusqu'à Jambes.

Touché par nos récits invraisemblables et frappé par notre maigreur et nos visages émaciés, il ne nous laisse pas continuer à pied jusqu'à Arlon et nous offre le couvert et le gîte pour la nuit. Malgré la fatigue et un grave dérangement intestinal provoqué par la nourriture distribuée à Anvers, j'avale goulûment mon premier bon repas après plusieurs mois de privation. Quand arrive le moment d'aller au lit, les propriétaires nous préviennent qu'il n'y a pas assez de lits ni de matelas pour tout le monde. Ils me font cependant dormir sur un matelas à cause de mon état de santé. Mes camarades ne s'en formalisent pas et dorment à même le sol, déclarant qu'ils étaient habitués à des conditions plus pénibles en Allemagne.

Arlon ...

Le lendemain matin, c'est un chauffeur de camion quelque peu gêné de devoir nous installer sur son chargement de sacs de pommes de terre qui nous propose de nous ramener jusqu'au chef-lieu de la province. Nous acceptons tout de suite sa proposition en lui disant que ce désagrément est bien dérisoire comparé à ceux que nous avons connus et endurés en captivité.

Arrivés à Arlon, nous avons du mal à réaliser que nous sommes au bout de cette spirale infernale qui nous a entraînés vers une détention de plus en plus insupportable et vers un destin de moins en moins assuré. Nous comprenons que nous avons eu beaucoup de chance dans notre malheur et avons une pensée émue pour tous ceux que nous avons connus et qui sont restés là-bas en captivité. Nous souhaitons de tout notre cœur que cette satanée guerre finisse bientôt et que eux aussi retrouvent leurs foyers. Hélas, nous sommes loin de nous imaginer qu'ils vont encore devoir y rester plus de quatre longues années. C'est finalement le cœur serré que nous prenons congé les uns des autres avant de rentrer chez nous. ¹⁹

La Posterie, Fouches ...

À la sortie d'Arlon, à la hauteur de la Posterie, c'est un camion militaire allemand qui s'arrête et qui nous ramène jusqu'à Fouches.

À la descente du camion, nous remercions à peine le chauffeur, estimant que ce petit service n'est que justice, que la «Wehrmacht» nous doit bien ce petit coup de pouce en compensation de tous les kilomètres

qu'elle nous a fait parcourir à pied pendant notre déportation et surtout pour tous les malheurs et brimades qu'elle nous a fait endurer au Stalag XIII A.

Il est 8 heures du matin et nous sommes enfin de retour chez nous, dans notre village. Nous sommes tellement heureux d'être sortis de cet enfer que nous voulons en faire part à tout le monde. C'est malheureusement une grosse déception! Il n'y a pas âme qui vive dans les rues à cette heure matinale. Décus, nous avançons alors lentement dans l'espoir que quelqu'un nous aperçoive de derrière les rideaux d'une fenêtre et vienne nous poser des questions sur le pourquoi de notre maigreur et de nos vêtements en haillons.

Nous avons bien fait de ralentir notre marche. Voilà enfin quelqu'un sur le seuil de sa porte. En nous voyant Joseph Pintsch n'en croit pas ses yeux et il nous observe comme si nous étions des bêtes curieuses. Il est abasourdi lorsque nous lui racontons que nous revenons à l'instant de captivité en Allemagne, du camp de prisonniers de guerre Stalag XIII A à Nuremberg-Langwasser. Cependant, je ne m'attarde pas trop longtemps à discuter avec lui car je suis plus que pressé de retrouver mon épouse.

Après l'énorme effet de surprise et de très longues effusions de tendresse, elle n'en finit plus de s'apitoyer sur ma maigreur. Il faut dire que ces deux longs mois de séparation et de privations m'ont fait perdre 14 kilos.

C'est ensuite le tour des nombreuses questions sur tout ce qui s'est passé depuis mon repli de la vallée de la Meuse jusqu'à mon retour. Je lui relate de A à Z toutes mes mésaventures et mes malheurs. Il y en a des choses à dire après presque une année passée loin de mon épouse. C'est lors de cette même conversation qu'elle me confirme avoir reçu de mes nouvelles de Rotterdam. Ainsi cette personne bienveillante de la Croix-Rouge hollandaise a tenu parole en envoyant une missive au bourgmestre Hippolyte Michel de Fouches.

De tous les soldats mobilisés du village de Fouches, Hippolyte Biver et moi sommes les deux premiers prisonniers de guerre déportés en Allemagne à revenir dans nos foyers après seulement deux mois de captivité.

Mon frère Camille ne reviendra que beaucoup plus tard de captivité. Il n'a pas eu ma chance car il a été détaché du camp de prisonniers où il se trouvait pour aller travailler dans une ferme.

Mes deux autres frères Félix et Roger n'ont pas connu la guerre. Félix a fait son service militaire en 1931 mais a été réformé à la mobilisation à cause d'un léger handicap au coude causé par une fracture contractée quelques temps auparavant au chemin de fer. Quant à Roger, il faisait son service militaire à Charleroi lorsque les hostilités ont commencé. Devant l'avancée rapide de l'ennemi, l'armée belge n'a pas tergiversé et a immédiatement chargé tous ces appelés dans des trains pour les emmener vers le sud de la France.

Après tant de périls et après avoir échappé au pire, mon père aurait dû faire profil bas pendant le restant de la guerre et se tenir à l'écart de toute entreprise

périlleuse pouvant lui valoir des ennuis avec les sbires de l'occupation allemande. Cela na pas été le cas.

En 1943, Léon Even et sept autres compagnons d'armes de Fouches, à savoir Léon Picry, Raymond Bernard, René et Roger Decker, Camille Lucas, Julien Berg et André Waltzing, entrent dans la Résistance et ils commettent plusieurs actes notoires de sabotage aux voies ferrées et aux installations annexes de la région. La Gestapo est sur leur piste et ils n'ignorent pas que leur capture est synonyme d'envoi à la citadelle de Liège pour y être fusillés par un peloton d'exécution.

Malgré que mon père soit au courant du sort réservé à tous ceux qui leur viendraient en aide d'une façon ou d'une autre, sa conscience prend le pas sur la prudence et elle lui dicte d'aider son beau-frère.

Mes parents prennent sur eux de ne pas l'abandonner à un sort funeste et oncle Léon demeure caché chez eux pendant plusieurs mois. Seuls mes grands-parents ainsi que mon oncle Victor et ma marraine Lucie qui vivent dans le même immeuble à appartements sont au courant de la situation. De plus, en cas d'interrogatoire par les Allemands, ils ont tous convenu de dire qu'il est parti et qu'ils ne savent pas où il se trouve.

Par précaution mon père va même jusqu'à lui aménager une cache sensée être introuvable au-dessus de la cage à escaliers menant au grenier. C'était l'ultime repli au cas où la Gestapo ait vent de quelque chose et effectue une descente impromptue à la maison,

Pendant les journées interminables à se morfondre et à ne même pas oser mettre le nez à la fenêtre, il s'occupe à de petits travaux de bricolage et aide ma mère aux travaux ménagers. Ce n'est qu'en fin de soirée, dès que la nuit est tombée, qu'il sort quelques minutes se dégourdir les jambes dans un endroit discret, en compagnie de mon père et déguisé en femme.



Couteau fabriqué avec une lame de scie par oncle Léon pendant sa longue planque

Malgré toutes les précautions prises, un voisin les aperçoit malencontreusement lors de l'une de ces promenades. Dès lors que faut-il faire? Faut-il le mettre au courant ou faire semblant de rien? C'est la deuxième solution qui est adoptée et elle s'avérera être la bonne puisque ce voisin ne fit jamais part de sa découverte à personne. Ce n'est que bien plus tard, lors d'une conversation sur les événements passés qu'il tomba des nues en apprenant la vérité et qu'il avoua à mon père l'avoir soupçonné d'une liaison avec une autre femme. Ainsi donc ils s'étaient tous

inquiétés en vain: c'était une tout autre raison qui était à l'origine du silence de ce voisin!

Et comme si cette première prise de risques ne suffit pas, en 1944, mon père est à nouveau sollicité pour aider oncle Léon.

Le 13 février oncle Léon et deux autres compagnons d'armes, Léon Picry et Raymond Bernard, dorment tranquillement chez ses futurs beaux-parents lorsque sa mère les réveille prestement à 5 heures du matin. Quelle est la raison de sa présence en ces lieux et de ce réveil brutal? Elle leur explique que la Gestapo s'est présentée à son domicile une dizaine de minutes plus tôt et qu'elle est venue pour l'arrêter. Sentant le danger elle a la bonne réaction en leur prétendant qu'il n'est pas rentré à la maison depuis plusieurs jours.

Affolés par cette nouvelle, ils sautent du lit, enfilent leurs vêtements à la va-vite et sans demander leur reste s'enfuient à pied dans la neige pour se cacher dans une baraque à bestiaux au lieu-dit «Gommescht», loin au-delà du village.

Vers midi mon père part subrepticement les rejoindre pour leur dire que tout danger est écarté pour eux, mais que la Gestapo a quitté le village en emmenant trois de leurs compagnons d'armes à savoir René Decker et Julien Berg de Fouches ainsi qu'André Waltzing de Sampont.

Quelque peu rassurés sur leur sort, les trois fuyards apprennent le pourquoi de cette descente matinale de la Gestapo chez mes grands-parents. En fait, suite à une dénonciation, les hommes de main de la Gestapo sont à la recherche des frères Decker mais ils se sont trompés de maison en arrivant par une autre route. Malgré cette erreur ils ont tout de même réussi à mener leur projet à sa fin. René Decker, Julien Berg et André Waltzing sont emmenés et plus tard fusillés à la citadelle de Liège.

Après avoir échappé de peu aux mailles de la Gestapo, Oncle Léon et Raymond Bernard prennent conscience des dangers qui les guettent et ils s'enfuient de Fouches vers une destination secrète pour ne plus être inquiétés. Quant à mon père il n'a jamais été suspecté de quoi que ce soit par les Allemands.

Alors pour finir, quid de toutes ces mésaventures et de tous ces malheurs plus de cinquante ans après? Bien sûr ces mauvais souvenirs se sont quelque peu estompés mais il gardera toujours en mémoire que cette satanée guerre a tout de même grandement contribué à «gâcher», pour ne pas dire plus, les plus belles années de son jeune couple.

Raconté par Albert GEORGES

Arrangé par Gaston GEORGES (années 1990-1995)

Notes:

¹ *La question des Sudètes, territoire à majorité allemande en Tchécoslovaquie, revendiqué par Hitler, a pour lourde conséquence de faire monter la tension entre l'Allemagne et les Alliés. Étant donné qu'un conflit armé n'est pas à exclure, le gouvernement a décidé, le 27 septembre, de mettre l'armée sur un pied de guerre renforcé. La puissance de la troupe a été portée d'environ 100.000 hommes à 300.000. (Chronologie de la Belgique – RTL)*

² Hitler rejette l'ultimatum de la France et du Royaume-Uni exigeant l'évacuation des troupes allemandes de la Pologne. La Belgique affirme sa neutralité et procède à la mobilisation générale. 650.000 hommes doivent rejoindre leurs unités. ([Renseignements Internet](#))

³ Dans les villages-cantonements, les mobilisés commencent à douter de l'utilité de leur présence sous les armes. La discipline devient paternaliste : insouciance de la tenue et laisser-aller de l'attitude. ([Chronologie de la Belgique - RTL](#))

⁴ «Drôle de Guerre» est une expression utilisée par le journaliste Roland Dorgelès lors d'un reportage sur les armées alliées qui attendaient l'offensive dans leurs retranchements en trompant l'ennui. ([Renseignements Internet](#).)

⁵ Le 10 mai 1940, sept mois après la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne, celle-ci rompt le front occidental. Le Führer met fin à la «drôle de guerre» et lance ses armées sur les Pays-Bas, la Belgique et la France. ([Renseignements Internet](#))

Le 10 mai 1940, entre 3 et 4 heures Hitler arrive à son bunker d'Aix-la-Chapelle pour diriger l'opération «Sichelschnitt» (coup de faux). Celle-ci consiste en une attaque surprise contre les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. - ([Renseignements Internet](#)).
Hitler s'était rallié au plan audacieux de Von Manstein qui consistait à porter l'effort principal sur la Meuse, à rompre ainsi la défense alliée à l'endroit le plus inattendu et à exploiter ensuite la percée en direction de la Somme et de la Manche afin de prendre à revers le gros des forces franco-anglo-belges. - ([Dictionnaire d'histoire de Michel Mourre](#)).
L'objet de cette opération est d'éliminer le maximum de troupes françaises et alliées, d'occuper le plus de terrain possible aux Pays-Bas, en Belgique, et dans le nord de la France, pour permettre de mener avec succès la guerre aérienne et navale contre l'Angleterre. ([La 2^e Guerre Mondiale - Tallandier-Hachette](#)).

⁶ C'est au début des années 30 que le Colonel de Cointet proposa le prototype des ses barrières antichars, anti-irruptions.
Elles ont été fabriquées en Belgique dans 28 usines différentes. Le modèle belge se distinguait du français par l'ajout de 8 cornières verticales en façade ayant pour fonction d'empêcher les fantassins ennemis de passer à travers. Les barrières «Cointet» étaient prévues pour s'accrocher les unes aux autres de façon à pouvoir constituer des obstacles sans limite de longueur. Les barrières pouvaient être déplacées entières, une à une assez facilement par quelques hommes grâce à leurs rouleaux. En cas d'alerte, ces barrières étaient bloquées par une élingue d'acier courant au ras du sol d'une borne «Cointet» à l'autre.
75.000 barrières «Cointet» ont été commandées par le gouvernement belge. Elles auraient pu former un mur de fer de 225 km. La barrière «Cointet» belge pèse environ 1300 kg pour une largeur de 3 mètres et une hauteur de 2,50 mètres. L'armée allemande les réemploya pendant toute la guerre partout en Europe et surtout sur le mur de l'Atlantique. ([Renseignements Internet](#)).

⁷ La ligne de défense principale, plus à l'intérieur, coupait le pays d'Anvers, au nord, à la forteresse de Namur. Cette ligne, dite «KW» (pour Koningshooikt et Wavre, deux secteurs de ce dispositif), s'appuyait sur la Dyle et constituait un barrage antichars continu d'Anvers à Wavre. Tous les travaux de la section Wavre-Namur n'étaient pas terminés le 10 mai 1940, ce qui laissait une brèche que les Allemands ne pouvaient manquer d'exploiter. ([La 2^e Guerre Mondiale - Tallandier-Hachette](#)).
La ligne de défense Meuse, composée de fortins de berge à tir latéral, occupe la rive gauche de la Meuse entre Namèche et Engis. Les fortins sont implantés de sorte à pouvoir se couvrir réciproquement et visent à empêcher un

franchissement du fleuve entre la Position Fortifiée de Namur (PFN) et la Position fortifiée de Liège (PFL). ([Renseignements Internet](#)).
La 1^{re} Armée française occupait le secteur Wavre-Namur, avec deux divisions motorisées en réserve. Ils allaient mener une héroïque action de couverture de dernière minute dans la région de Gembloux-Ernage, avant la retraite. ([La 2^e Guerre Mondiale - Tallandier-Hachette](#)).
Des troupes françaises vont être amenées à combattre dans la région de Flawine (Namur) dès les premiers jours de la guerre. Elles appartiennent à la 5^{ème} Division d'Infanterie Nord Africaine - 5^{ème} DINA (les Sénégalais comme nous les appelions). - ([Informations Internet](#)).

⁸ Le 25 mai Lord Gort décide de manière unilatérale le repli de son corps expéditionnaire sur Dunkerque. - ([Informations Internet](#)).

⁹ Le sort des militaires belges ne fut pas certain dès la capitulation, les Allemands ne sachant pas encore ce qu'ils allaient faire d'eux. Ils choisirent de les garder captifs et à partir de la fin mai 225.000 furent transportés en Allemagne, en train ou en bateau.
La France capitulera le 22 juin 1940. ([Information Internet](#)).

¹⁰ Ce matin, 28 mai 1940, à 4 heures, l'armée belge a cessé le feu, après 18 jours de combat acharnés. En effet, hier, devant la situation intenable pour les troupes à bout de force, le roi Léopold III avait envoyé un parlementaire au haut commandement allemand pour demander la fin des hostilités. À 22 heures, l'ultimatum du Führer, exigeant une reddition sans conditions, lui parvenait. - ([Chronologie de la Belgique - RTL](#)).
Pendant dix-huit jours, nous avons reculé. En capitulant, le roi Léopold a sauvé des dizaines de milliers de vies humaines. Il faut bien le dire : la Belgique comme la France d'ailleurs, n'était pas préparée au conflit, et notre Roi s'en est rendu compte. Si la Belgique n'avait pas capitulé, pas un de nous n'en serait sorti vivant!
([Commentaires de Vital Gillet d'Arlon de la Fédération Nationale des Anciens Prisonniers de Guerre - Avenir du Luxembourg du samedi 5 avril 2003](#)).

En dix jours à peine, les panzers avaient couvert les six cents kilomètres qui séparent Bastogne de la côte. Leur manœuvre d'enveloppement, qui se poursuivit jusqu'au 21 mai avec une remarquable habileté, avait mis une partie de leurs adversaires en déroute. Pourtant, malgré cette rapidité d'action initiale, les forces allemandes devaient mettre seize jours pour couvrir les 50 kilomètres qui séparent Abbeville de Dunkerque. - ([La 2^e Guerre Mondiale - Tallandier-Hachette](#)).
La campagne des 18 jours a coûté la vie à 12.033 belges dont plus de la moitié étaient des civils. ([Informations Internet](#)).

En 45 jours l'armée allemande allait détruire 8 divisions hollandaises, 22 belges, 9 britanniques et 94 françaises. 200.000 Britanniques et 100.000 Français ont pu être remarqués à Dunkerque. Toutes les côtes de la Norvège au Golfe de Gascogne sont à présent occupées par les forces allemandes. - ([Informations Internet](#)).

¹¹ Nous continuâmes à marcher, de Termonde à Moerbeke, et de là à Groenendijk en Hollande où nous nous embarquâmes pour l'Allemagne sur quatre grandes péniches. ([Extraits des carnets personnels de Lucien Leclère, Chasseur Ardennais](#))

¹² Het transport begint met grote binnenschepen die in vredestijd steenkool vervoerden. Vaak zitten deze schepen, die natuurlijk niet zijn voorbestemd voor een dergelijke vracht, overvol. De Duitsers stouwen soms wel 1300 gevangenen soldaten in een boot, terwijl er maar plaats is voor 300 mannen. De te zwaar beladen aken steken nauwelijks nog boven het water uit en het gevaar dat ze zullen zinken is wel degelijk aanwezig.

(Traduction : Nous sommes embarqués sur de grandes péniches qui en temps de paix transportent du charbon. Ces bateaux qui ne sont pas prévus pour ce genre de transport sont très souvent archi remplis. Les Allemands entassent souvent plus de 1.300 soldats prisonniers dans un bateau alors qu'il y a seulement de la place pour 300 hommes. Ces péniches trop lourdement chargées dépassent à peine de l'eau et le danger de naufrage est réel)

Extrait du livre "Rampen in België" par Christian Deglas et Hans van Riemsdijk.

¹³ Le 30 mai 1940, une péniche rhénane « Rhenus 127 » fut touchée par une mine. Le naufrage coûta en outre la vie à plus de 200 militaires belges qui étaient transportés à ce moment-là vers l'Allemagne comme prisonniers de guerre. Au bord du Hollandsch Diep, juste en dehors de la ville, se trouve le cimetière d'honneur où 134 de ces militaires ont trouvé leur dernier repos.

(Extrait des carnets personnels de Lucien Leclère, Chasseur Ardennais, à bord du «Rhenus 127» lors du naufrage). Le 25 juillet 1940 lors du renflouage partiel du «Rhénus 127» 160 cadavres étaient encore coincés dans les cales. La péniche sera complètement renflouée fin août 1940. *(Renseignements Internet).*

¹⁴ La gare de Nürnberg-Langwasser est une ancienne gare pour passagers de la ville de Nürnberg. En 1938 elle fut exploitée sous le nom de Nürnberg-Märzfeld. Sa mission était d'accéder facilement au camp de tentes et de baraques construites pour les participants des organismes nationaux-socialistes (par ex. SS, SA, Gestapo, Jeunesses hitlériennes) aux Journées du Parti. À partir du début de la guerre la gare servit à l'acheminement et au déplacement des prisonniers de guerre qui étaient placés dans le camp situé sur le terrain des Journées du Parti. En 1957, l'appellation de la gare changea en Nürnberg-Langwasser.- *(Renseignements Internet)*

¹⁵ Les différents camps de prisonniers sur le territoire du Reich étaient désignés par le chiffre romain correspondant au district de l'armée (Wehrkreis), à Nuremberg XIII, et à l'intérieur de ce district différenciés par une lettre majuscule. Les camps les plus nombreux étaient les Stalags (Manschaftsstammlager) pour les troupes et les sous-officiers et les Oflags (Offizierlager) pour les officiers. Il existait aussi des Dulags (Durchgangslager) camps provisoires et des Ilags (Internierungslager) camps d'internement pour les civils. L'Oflag et le Stalag de Nuremberg se situaient près du stade du parti nazi, c'est-à-dire au sud-est de la vieille ville dans le quartier de Langwasser, sur le terrain installé par les Nazis pour y tenir une fois par an les rassemblements du parti. Ce terrain avait servi à l'hébergement des SA participant aux manifestations des Nazis et disposait pour cette raison d'une bonne infrastructure. Dès 1939 il fut converti en camp de prisonniers où furent internés d'abord les soldats polonais, puis belges avant que les Français y soient envoyés. *(Extrait du journal de Pierre Esch, prisonnier de guerre.)*

Immédiatement après l'agression allemande contre la Pologne en 1939, l'ancien terrain des «SA» à Langwasser a été utilisé par la Wehrmacht comme camp de prisonniers, d'abord comme Ilag (camp d'internement pour les civils ennemis du Reich) et dans le même mois converti en Stalag (camp pour les prisonniers de guerre). Jusqu'à sa dissolution en août 1940, le nombre de détenus a augmenté sensiblement jusqu'à un pic de 15.000 hommes logés dans des baraques d'une capacité maximale de 200 hommes. À cause du nombre grandissant de détenus les autorités divisèrent le camp en trois camps, les Stalags XIII A, B et C. La dissolution du Stalag Nuremberg-Langwasser en août 1940 a été provoquée dans le but de créer des entités plus petites et plus faciles à contrôler réparties dans des zones reculées de la «Wehrkreis» (district de l'armée).

(Renseignements Internet)

¹⁶ Chaque tente formait un quadrilatère de 20 mètres de long sur 10 mètres de large, permettant d'abriter environ 300 hommes couchés côte à côte sur quatre lignes. En mai-juin 1940, les capacités du camp étaient encore insuffisantes pour pouvoir héberger tous les prisonniers dans des baraques. Très nombreux furent donc ceux qui, par groupe de 300, logèrent sous des tentes. Elles servirent pendant trois mois pour les prisonniers de guerre belges et français. *(Renseignements Internet sur le Stalag 1A)*

¹⁷ La plupart des prisonniers furent très vite intégrés sous forme de commandos de travail (Arbeitskommandos) dans l'économie allemande qui pouvait ainsi remplacer les travailleurs mobilisés. Les prisonniers furent présents dans tous les domaines de l'économie allemande, que ce soit dans l'agriculture, dans l'industrie et même dans les services municipaux. *(Extrait du journal de Pierre Esch, prisonnier de guerre)*

¹⁸ La Flamenpolitik est une politique pratiquée par les autorités d'occupation allemandes lors des Première et Seconde Guerres mondiales en Belgique afin de permettre sa destruction et sa germanisation. Dans le cadre de cette politique, les autorités allemandes décidèrent de libérer tous les miliciens néerlandophones (Flamands), ainsi que tous les sous-officiers et sous-officiers de réserve qui étaient prisonniers de guerre suite à la capitulation de la Belgique. Tout militaire de ces catégories réussissant un test linguistique reçut son « Entlassungschein » lui permettant de regagner son foyer. Même si pratiquement tous les Bruxellois ainsi que d'autres militaires francophones réussirent le test, la plupart des francophones restèrent dans les camps de prisonniers jusqu'à la fin de la guerre. Cette mesure discriminatoire et vexatoire fut appliquée pour exacerber les problèmes communautaires belges et pour avoir une meilleure collaboration des habitants du Nord du pays. Elle fut facilitée par le fait qu'en 1938 l'Armée belge avait été divisée en régiments wallons et flamands. *(Renseignements Internet)*

À la mi-août 1940 déjà 80.000 prisonniers belges étaient internés au Stalag XIII et peu après séparés, les 50.000 Flamands pouvant rentrer chez eux tandis que les Wallons restèrent détenus.

(Extrait du journal de Pierre Esch, prisonnier de guerre)

¹⁹ En 1945, 60.000 prisonniers de guerre belges retrouvent la liberté. Près de 1.680 hommes décèdent en captivité. *(Renseignements Internet)*



Itinéraire d'un Français Libre 1940-1945

Par Jean-Mathieu Boris

L'équipe d'Histomag'44 remercie la revue Espoir, publiée par la Fondation Charles de Gaulle, de nous avoir autorisés à reproduire cet article paru dans le numéro 159, hiver 2009-2010. Nous sommes fiers, chers lecteurs, de pouvoir partager avec vous le parcours d'un Français Libre dont l'amabilité et la modestie lors de nos correspondances privées nous ont impressionnées. Si la lecture de cet article génère chez vous des questions, elles seront transmises à Monsieur Boris par la rédaction et ses réponses seront mises en ligne sur notre forum.
Daniel Laurent

Au mois de juin 1940, quand le sort de la France semble avoir définitivement basculé, certains conservent la certitude, même s'ils n'ont pas entendu l'Appel à la BBC, qu'il faut continuer le combat. Jean-Mathieu Boris, incorporé le 2 juillet 1940 dans les «French Volunteers for General de Gaulle's Army» défilera le 14 juillet 1945 sur les Champs-Élysées à la tête du Premier Commando de France. Itinéraire d'un combattant des FFL.

L'engagement

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne, et deux jours plus tard, le Royaume-Uni et la France lui déclarent la guerre. Ce jour-là, à l'annonce de la déclaration de guerre, mon père, un ancien combattant de 14-18, se met à pleurer; je me souviens encore de cette scène qui nous a bouleversés, nous ses trois enfants, car elle tranchait avec le flegme habituel, tout britannique, que nous lui connaissions. «Je suis responsable de ce qui nous arrive, de ce qui va vous arriver, à la fin de la guerre, j'aurais du m'occuper de politique pour empêcher que tout cela recommence».

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui l'ambiance dans laquelle on se trouve alors: il règne un mélange de crainte et de soupçon; on voit des espions partout, la «cinquième colonne» comme dans la guerre d'Espagne qui venait de voir la victoire de Franco avec l'aide de l'Allemagne et de l'Italie, les parachutistes déguisés en bonnes sœurs, etc.

Une anecdote plutôt amusante, parce qu'elle s'est bien terminée, illustre cet état d'esprit: le garde-champêtre de Gambais où nous demeurons, fut chargé de coller les affiches appelant à la mobilisation générale; un paragraphe de ces affiches recommande la plus grande vigilance envers ceux qui s'intéressent de trop près à des objectifs touchant à la défense nationale. Je photographie donc le garde-champêtre dans ses fonctions quand un paysan du coin tient ce discours imparable: «la mobilisation concerne la défense nationale, ce jeune homme photographie l'affiche qui l'annonce, il est donc suspect; appelons les gendarmes et en les attendant arrêtons-le». Heureusement, mon frère a prévenu notre père qui, mobilisé, aère son uniforme de capitaine de chasseurs à pied; il se porte à mon secours et nous avons droit au garde à vous du garde-champêtre devant mon capitaine de père, qui le félicite d'ailleurs de sa vigilance avant de me prendre sous sa garde!

Peur et soupçon donc, quand même confiance: n'avons-nous pas la meilleure armée du monde retranchée derrière la ligne Maginot inexpugnable. La

«guerre», la vraie, celle de 14 bien entendu, n'était finie que depuis 21 ans, ses massacres inutiles étaient présents dans les mémoires de ceux qui l'avaient vécue et dans l'inconscient de leurs enfants; d'ailleurs on en remobilise les survivants.



Mais le premier grand changement arrive vite. J'ai alors 18 ans et au lieu de retourner au lycée Janson de Sully pour y préparer le concours de Polytechnique, je dois rejoindre une «taupe» à Rennes car, dans un souci de «préservation des futures élites» d'un bombardement éventuel de Paris, toutes les classes préparatoires sont envoyées en province; Rennes car c'est le centre de mobilisation de mon père.???

Certes nous sommes en guerre, en Pologne, la Wehrmacht anéantit l'armée polonaise avec l'aide des Soviétiques, mais c'est vraiment très loin, et on parle surtout de la «Drôle de guerre» faite à nos frontières d'escarmouches et de combats de patrouilles, rien de bien grave en somme, et les quelques convalescents qu'on voit passer sur leurs béquilles, arborant une croix de guerre toute neuve, ne suffisent pas à tempérer notre insouciance.

Dans ce contexte, les examens ou les concours que nous préparons, s'ils réclament toujours autant

d'efforts, perdent de leur valeur quasi sacramentelle. Nous sommes démobilisés, sentant que l'avenir a dorénavant d'autres portes, mais n'en connaissant pas les clés.

Pourtant nous devrions être plus attentifs, après tout la Pologne a été vaincue en quelques jours, ses troupes et ses villes accablées sous des bombardements aériens auxquels il semble que nous ne sommes pas préparés. Ainsi, Père, rapatrié à Rennes en janvier pour cause de pneumonie nous raconte qu'alors que le général Corap fait des manœuvres simulant des attaques combinées de chars et de chasseurs, le général Gamelin, commandant de toutes les forces, lui dit :

«Alors on s'amuse, mon général».

Le 10 mai 1940, nous passons l'épreuve de français du concours de l'X quand, brutalement, sans que rien ne le laisse prévoir, les troupes allemandes entrent en Belgique. Et très vite la situation empire, les troupes françaises et anglaises sont bousculées et les habitants des zones menacées commencent à refluer par la route et par trains entiers. Et nous passons le plus clair de notre temps à les aider. Les Allemands avancent toujours, et Père, qui est revenu à l'État-major de Rennes nous fait partir le 13 juin pour rejoindre ses sœurs réfugiées à Salies-de-Béarn. En convoi de deux voitures, la 402 conduite par Maman et la 202 par moi, nous nous mêlons aux innombrables réfugiés. Quand nous arrivons près de Saint-Jean-d'Angély, une attaque de Stukas, ces bombardiers en piqué, sur un dépôt d'essence, nous jette dans les fossés.

Plus tard, ce même soir, nous étant arrêtés dans les Landes, alors que continue sans cesse le flot des réfugiés auxquels se mêlent quelques restes d'une armée en déroute, je ne trouve pas mon sommeil. Que faire? La réponse vient assez vite; l'éducation lorraine reçue de ma grand-mère qui a quitté Metz en 1871 pour ne pas devenir allemande, joue à plein: je dois aller me battre; la guerre va certainement continuer et il faut donc que je rejoigne l'armée d'Afrique. J'accompagne ma mère et mes deux frères à Salies-de-Béarn où se trouvent déjà les sœurs de mon père et je dois maintenant parler du «Tableau de l'Oncle Mathieu», le frère aîné de mon père, un tableau qui, d'aussi longtemps que je me souviennes, était accroché au dessus de mon lit: dans un cadre doré comme on les faisait au début du XIX^{ème} siècle, et, sous le verre, des photos de cet oncle mythique qu'on me donne en exemple: bébé, garçonnet, élève en bicornes de l'École Polytechnique, et puis enfin, deux portraits en uniforme de lieutenant de génie, cette tenue qu'il portait quand il fut tué le 27 septembre 1914, près de Reims, «d'un éclat d'obus au cœur». Enfin, encadré par une croix de guerre et la croix de chevalier de la Légion d'honneur, le texte de sa citation à titre posthume.

Bien entendu, en partant de Rennes, j'ai emporté le tableau et, quand je le confie à ma tante Sarah, elle en défait l'arrière, en sort la citation qu'elle plie soigneusement en quatre et, devant mes sœurs très dignes et ma mère au bord des larmes, me dit – et

plus de 60 ans plus tard, je l'entends encore prononcer ces mots: «Prends cette citation, qu'elle t'inspire dans tes actions; quant à la Légion d'honneur, nous sommes sûres que tu sauras la mériter et nous espérons que toi, tu pourras la porter».

Cinq ans plus tard, quand je suis revenu à Paris après de nombreuses campagnes, je portais toujours la citation soigneusement pliée dans un étui de cellophane, qui l'avait préservée des sables, de la poussière et de l'eau. Comme ma tante Sarah l'avait prédit, j'arborais une Légion d'honneur; de son côté, à travers toutes les vicissitudes de l'Occupation, elle avait conservé le Tableau; elle m'a demandé la citation, l'a dépliée avec soin en l'aplatissant bien de sa main, et puis elle l'a remise à sa place avant de me rendre le tableau qui est maintenant, soixante ans plus tard, toujours au mur, près de moi, comme avant, mais la citation porte à jamais ces plis.

Je reprend la route et arrive le 23 juin dans la caserne de Bordeaux où l'École Polytechnique est évacuée; assis dans la cours au milieu de dizaines de cylindres de métal gris contenant les copies, le colonel Fontana qui commande l'École m'assure que les oraux auront bien lieu prochainement; il ajoute même «de toutes façons, c'était une connerie d'évacuer l'École, les Allemands n'auraient jamais osé y toucher car cela aurait fait un trop grand scandale dans le monde civilisé» (sic). Malgré ces assurances, les Allemands avançant toujours, je décide de continuer à chercher le moyen d'aller en Afrique.

Je repars alors vers le sud. À Bayonne, au lycée, des taupins sont réunis, discutant d'une émission depuis Londres, d'un général de Gaulle qui a été pendant dix jours ministre de la guerre de Paul Reynaud. Je ne l'ai pas entendu car, à l'époque, les voitures n'ont pas de radio. Pour les uns, les plus nombreux je crains, il faut rester et passer le concours. «Pas la peine d'avoir bossé toute l'année et de rater l'occasion d'intégrer; il sera toujours temps de voir ensuite». D'autres ne veulent pas partir sans l'accord de leurs parents. J'apprends néanmoins que trois taupins ayant décidé de rejoindre de Gaulle à Londres sont partis chercher un embarquement à Saint-Jean-de-Luz.

Tout au long de la route s'entassent les équipements des régiments polonais dont les débris tentent de quitter la France. À Langon, des soldats français se rassemblent pour déposer les armes et attendre les Allemands comme le prévoient les accords d'armistice. La pluie battante écarte les piétons de la route. À Saint-Jean-de-Luz, le ciel est bas mais il ne pleut plus; la place qui borde les quais est encombrée de bagages, fourniments et uniformes de la division de l'armée polonaise qui combattait en France. En fait, à ce moment, je suis d'autant plus décidé à rejoindre le Maroc pour pouvoir aller combattre que la France va bientôt être complètement envahie. Je revêts une tenue de soldat polonais pour franchir le barrage de soldats qui interdit aux Français de partir. Entre-temps, car j'ai encore mon calot de taupin sur la tête, un garçon s'approche de moi: «Qu'est-ce que tu fous?» «Devine!» et c'est ainsi que je fais la connaissance de Roger Nordmann, un taupin de Poitiers. Il fait comme moi et nous partons, braves

soldats polonais, vers les barques de pêche amarrées le long du quai.

J'ai failli ne pas y arriver. Le barrage est commandé par le capitaine qui dirigeait à Rennes la préparation militaire supérieure à laquelle nous étions astreints. Il me dévisage: «Tu n'as pas l'air très polonais!». Je fais celui qui ne comprend pas, je passe, je franchis d'un pas l'espace qui sépare le quai d'une barque rouge aux extrémités relevées. En faisant ce pas, ce petit pas que je revois encore comme si c'était hier, je sais avec certitude qu'il va transformer ma vie. Mais la barque, surchargée d'hommes debout, enfoncée dans l'eau jusqu'au bord, ne va manifestement pas nous amener au Maroc. Heureusement, se tient en rade un cargo britannique, le Baron Nairn, sur lequel embarquent des soldats polonais, et, finalement, l'Angleterre continuant la guerre, de Gaulle y appelant au combat, pourquoi ne pas y aller.

Nous accostons donc le Baron Nairn qui appareille le 25 juin vers 15 heures. Je suis d'autant plus certain de cette date qu'étant né un 25, c'est en quelque sorte un anniversaire. La traversée se passe sans encombre, nous sommes escortés par un destroyer canadien et nous passons très au large des côtes pour éviter l'aviation allemande.

Quand nous arrivons à Plymouth, le 29 juin, alors que nous sortons des bombardements et de l'exode, nous trouvons un pays qui semble en paix; de nombreux estivants se prélassent sur la plage et, dans le port, des midships, avec casquette et vareuse mais en short blanc, passent, raquette sous le bras.

Embarqué avec Roger dans un train qui longe d'abord la côte, nous arrivons vers 4 heures du matin en gare de Waterloo d'où on nous transfère à l'Empress Hall, grande salle, ex patinoire avec gradins où sont dressés des lits de camp couleur rouge. Sur la piste, des tables numérotées; nous avons le numéro 16 et on nous matricule.

Nous restons deux jours à l'Empress Hall, interrogés par des officiers britanniques qui veulent être sûrs que nous ne sommes pas des espions. Puis nous avons la visite de Courcel, aide de camp du général de Gaulle; nous lui confirmons aussitôt notre intention de nous engager dans la Légion des Volontaires français, le nom «Force françaises libres» n'étant pas encore trouvé.

Nous partons enfin, le 2 juillet, en colonne par cinq, précédés d'une pancarte «French Volunteers for General de Gaulle's Army». En tête, on chante la Marseillaise, les marins bretons de la queue répondent avec «Les gars de la marine». Nous arrivons enfin à l'Olympia, un lieu d'expositions, un grand bâtiment avec des balcons à tous les étages où nous nous installons sur des paillasses peu confortables.

Deux jours plus tard, perchés sur les balcons, quand nous voyons arriver d'autres garçons, nous ne sommes plus seuls et une immense et merveilleuse Marseillaise jailli spontanément de partout. Quel moment extraordinaire que je n'oublierai jamais. Un après-midi, je sors dans Londres avec Roger; à la sortie du bâtiment, des gens stationnent devant l'Olympia et applaudissent chaque fois qu'un de nous sort; certains veulent que nous leur signons des

autographes. Finalement, le 11 juillet, nous quittons tous l'Olympia dans des cars qui nous conduisent près d'Aldershot, à Delville Camp.

La Formation

Delville Camp, situé près d'Aldershot, la ville de l'armée britannique, est en réalité double, car il jouxte son jumeau, Morval Camp; en fait, autour d'un «parade ground» de belle taille, s'alignent des baraques en bois toutes pareilles extérieurement. La plupart servent de dortoirs où s'alignent 24 personnes, d'autres de douches ou de réfectoires, mais le plus étonnant sont les WC: 12 sièges faisant face à 12 autres sans aucune cloison, plus question de pudeur!

Le 14 juillet, alors que nous sommes encore sans uniformes et donc habillés de façon plutôt hétéroclite, nous défilons à Londres. À la gare, cigarettes et chocolat, acclamations de la foule dont quelques Français. Voyant mon calot, un homme demande: «Y a-t-il avec vous des taupins de Dax?» (son fils y était). Nous défilons donc sous les applaudissements des passants, des femmes venues nous embrasser et, chose exceptionnelle, le drapeau français flotte sur Westminster Abbey.

Nous arrivons ensuite dans une salle de réunions, l'Albert Hall, où se trouvent déjà d'autres gens, et nous écoutons, plutôt distraitement, quelques discours. Monte enfin à la tribune Monsieur Guéritte, le président de l'Association de soutien au général de Gaulle, pour prononcer un discours qui se termine par ces mots: «Commandez, Général, nous vous suivrons» et il s'écroule dans son fauteuil roulant. Ensuite, un personnage maigre lit une déclaration d'appui à de Gaulle et demande qu'elle soit votée selon le système assis et debout. Entre nous, nous décidons de rester assis car, à l'époque, les militaires ne votent pas; mais voilà, l'orchestre jouant alors la Marseillaise, tout le monde se lève et on annonce que le texte est approuvé à l'unanimité! Ce jour-là, je commence à comprendre ce qu'est la politique.

Le 15 juillet, on nous habille enfin, battle-dress anglais avec, sur l'épaule gauche, «France».

Au bout d'un mois, nous sommes tous rassemblés sur le Parade Ground pour assister à une transmission de commandement; tout le monde est au garde-à-vous et le colonel Magrin-Verneret, commandant la 13^{ème} demi-brigade de Légion étrangère de retour de l'expédition de Narvik, s'avance et annonce que c'est désormais le colonel Monclar qui va en prendre le commandement. Puis faisant face vers sa gauche où il n'y a personne, il salue et déclare: «Mon colonel, je vous transmets le commandement de la 13^{ème} demi-brigade de la Légion étrangère». Il fait alors trois pas en avant, demi-tour droite, salue et dit: «Mon colonel, je vous remercie et prends donc désormais ce commandement».

Les semaines qui suivent sont consacrées à notre formation de canonniers. Par ailleurs, un tri est fait parmi les jeunes engagés; ceux qui sont nés avant 1921 font partie d'une section de marche destinée à partir en premier vers l'Afrique. Roger en fait partie et moi pas.

Nous discutons sans cesse de ce qui nous attend. Je prétends que l'armée de de Gaulle (sans compter la Légion étrangère d'environ 2 000 hommes) est purement politique et ne jouera aucun rôle militaire (batailles j'entends), participera aux victoires (il faut pour le moral quelques tués et blessés) mais ne sera jamais engagée dans des batailles indécises. Divisée en quelques contingents, elle baladera le pavillon français et la croix de Lorraine dans les marches victorieuses. En raison de son faible nombre, elle ne doit pas risquer la capture. Ce rôle cessera le jour où Albion aura rallié une colonie car alors, nous intégrerons la masse qui, elle, aura par son nombre, une valeur militaire.

Nous représentons la France libre combattant avec l'Angleterre. Il faut que nous durions en tant que Français libres jusqu'à la victoire pour défiler sur les Champs-Élysées. Cette fin me paraît utopique, lointaine au moins. Churchill parle des campagnes 1941-1942; il est plus optimiste qu'en juillet.

Le 23 août, on nous annonce la visite du roi Georges VI. Crapahutage. Puis le 25, avant que le roi n'arrive, le général de Gaulle demande au lieutenant-colonel Magrin-Verneret, dont la moitié des légionnaires ont choisi la France libre et qui va présenter les troupes :

- Où sont les cadets ?
- Quels cadets, mon général ?
- En Angleterre, les cadets sont, comme autrefois chez nous, les élèves-officiers. Je veux présenter les nôtres à Sa Majesté.
- Mais nous n'en avons pas.
- Eh bien sachez que la moitié de nos jeunes engagés sont des étudiants, notamment des candidats aux grandes écoles militaires. Beaucoup ont achevé leur PMS et devraient être dans des pelotons d'élèves-officiers.

Un témoin de l'algarade court à Delville prévenir ses camarades: «Rassemblez les taupins!». Un autre crie: «Rassemblez les cyrards!» ou encore «Les étudiants à Morval!». Et tant bien que mal, de Gaulle peut présenter au roi ceux qu'il appelle des cadets.

Le roi en uniforme de field-marshal nous passe donc en revue le 26 accompagné du général de Gaulle. Les élèves des classes de préparation aux grandes écoles sont rassemblés en tête. De Gaulle dit au Roi: «Votre Majesté, ces jeunes gens sont venus me rejoindre pour être mes officiers» et dès qu'ils se sont éloignés pour passer en revue la troupe, nous courons reprendre nos places dans les rangs de l'artillerie ou des chasseurs; nous sommes si peu nombreux qu'il faut bien que nous soyons passés en revue deux fois ! Puis défilé sur le Parade Ground; nous marchons au poil, au son de «Tiens, voilà du boudin».

Le 8 septembre, j'ai une permission pour aller à Londres et je me trouve en plein bombardement; à 4 heures du matin, le 9, les bombes tombent à la cadence d'une par seconde. L'horizon visible sous 180° du sud au nord est illuminé par les incendies et ça flambe aussi dans les autres quadrants. Sans arrêt, les

Boches bourdonnent au-dessus de ce quartier de Hyde Park. Quelques projecteurs bien vains, même plus de DCA. De gros incendies dans les Surrey docks ayant commencés le 7 à 18 heures ont triplé dans la nuit; quelques autres s'y sont ajoutés. Les maisons directement en face jaillissent en noir mat du fond rosé sur lequel montent des nuées qu'on devine plus sombres. Les traits un peu plus clairs des searchlights se croisent et se décroisent; au-dessus, quelques étoiles brillent. Des bombes sifflantes tombent non loin, leur bruit pince un instant le cœur.

5h.35, all clear. Un bruit de sirène très agréable (du point de vue du soulagement) comme celui du vent dans des fils télégraphiques sur une octave très haute ou comme en plus pur, le trolley du funiculaire de Villars - l'alerte a duré 10 heures, hier 8 heures.

Depuis le départ de la section de marche, Morval est complètement vide et Delville plus qu'à moitié. L'armée britannique, qui a besoin de ces camps, s'est mise d'accord avec de Gaulle pour attribuer à la France libre un camp qui lui soit propre, à Camberley où se trouve par ailleurs Sandhurst, le Saint-Cyr anglais. Mais comme le camp n'est pas encore construit le 3 octobre, les quelques dizaines que nous sommes sont logés à Camberley même dans des maisons réquisitionnées. Je suis donc installé à Raynham Park Road, dans une villa où nous sommes quatre par pièce couchés sur des paillasses.

Réveil théorique à 6 heures, pratique 7 heures quand les deux hommes du réfectoire apportent le petit déjeuner au lit. L'instruction commence à 8h30 sans beaucoup d'intensité. L'après-midi, on se repose dans le bois. Trois fois par semaine gym et alors repos matinal.

Parlons un peu de l'armée de Gaulle, de la French Legion, des Forces françaises libres enfin. C'est le gros bordel; il y a pour toute l'armée de terre depuis le départ de la section de marche (2000 hommes) environ 1000 types, des chasseurs pour la plupart. Dans l'artillerie, nous sommes 120, 2 pelotons d'élèves sous-offs soit 40 types dont 18 taupins et 3 canons! Nous avons fini l'instruction, il n'y a rien à faire. Les sous-offs et un aspirant veulent partir pour la Marine car le lieutenant de Courlon est difficile. Grand malaise général aggravé par le fiasco de Dakar. Churchill annonce aux Communes que l'arrivée à Dakar de trois destroyers et de trois croiseurs dépendant de Pétain a changé du tout au tout l'opération prévue par de Gaulle: celui-ci, comptant sur une proportion importante de sympathisants, débarquait et était acclamé. Au lieu de cela, le gouverneur général Boisson fait tirer sur Bécourt-Foch venu en parlementaire. Après un duel d'artillerie, retrait de de Gaulle et des Anglais. La faute en revient aux autorités navales de Gibraltar et aux patrouilles en Méditerranée qui n'ont su prévenir à temps de l'arrivée de la force navale de Vichy et n'ont donc pu l'intercepter. D'après la radio de Londres, beaucoup de sympathisants de de Gaulle en France et 90% de la population est anglophile.

Le 15 octobre, nous sommes envoyés sur la côte du Devon car les Allemands ont commencé des

bombardements encore plus violents et on craint qu'ils annoncent une tentative de débarquement. Nous assistons aux combats aériens que mène la RAF contre les bombardiers et la chasse allemande; des avions en flammes, des parachutes qui s'ouvrent sans qu'on sache la plupart du temps si ce sont des amis ou des ennemis. Retour au bout de 10 jours.

Mais le temps passe sans que nous soyons utilisés comme nous le souhaiterions et plusieurs d'entre nous (1/3 des effectifs) font des demandes de mutations vers l'école navale ou l'aviation. Un peu tardivement peut être, le commandement est profondément ému par le nombre de ces demandes et le commandant de Conchard transmet un rapport aux officiers et sous-officiers où l'on peut lire: «Note de service du 16/10/40: Moral: De nombreuses demandes de mutation passent tous les jours sous mes yeux; elles prouvent que le moral est défectueux, que le personnel n'a pas l'esprit de corps et qu'il a l'impression d'être mieux utilisé ailleurs. Les officiers s'efforceront, par des conversations judicieuses, de faire comprendre à chacun son devoir véritable. Tous les gradés doivent se tenir près de la troupe, ne pas la laisser oisive, la commander effectivement».

Le 1^{er} novembre, nous emménageons dans notre nouveau camp, Old Dean Camp, près de Camberley sur un plateau battu par les vents. Les baraques sont des «Quonset huts», des demi-cylindres de tôle ondulée de cinq mètres de diamètre et de 15 mètres de long, éclairées aux lampes à pétrole et chauffées par un unique poêle. De chaque côté 8 lits avec une planche au-dessus de la tête de lit comme seul rangement.

Les pluies torrentielles ont tout transformé en borbier où s'enlissent tour à tour camions et P107. Les tranchées pleines d'eau deviennent des chausse-trappes et à partir de 18 heures la promenade, même avec une lampe blackoutée est très dangereuse. Les journées se passent à creuser des tranchées de drainage – les mains deviennent calleuses – on se lave dans les tranchées. Les feuillées inondées obligent à fréquenter les WC des pâtisseries, hôtels, etc. de Camberley.

Le général de Gaulle vient partager avec nous le dîner du 31 décembre; il nous confirme qu'à partir d'aujourd'hui nous serons intégrés à un peloton d'élèves aspirants pour fournir les cadres des FFL.

Une anecdote: tout près du camp, se trouvent les bâtiments d'une école yougoslave où nous sommes admis quand nous voulons travailler «au calme»; un autre taupin et moi y donnons des leçons de math à Philippe de Gaulle qui prépare l'examen d'entrée à l'école navale des FNFL; nous avons beaucoup de mal à lui faire comprendre ce qu'est une dérivée.

Finalement après quatre mois de cours, je suis nommé aspirant le 1^{er} mai 1941 et, peu de temps après, envoyé à Catterick, dans le Yorkshire, à la School of Signals pour y apprendre le métier d'officier de transmissions.

Le 15 septembre, ayant reçu mon diplôme, je rentre à Camberley.

En route vers Damas

Le 1^{er} octobre 1941, nous sommes quelques FFL à embarquer à Liverpool sur le Chantilly, un paquebot des Messageries maritimes réquisitionné par les Anglais. Comme la Méditerranée est contrôlée par les Allemands et les Italiens, il faut aller faire le tour de l'Afrique pour aller au Moyen-Orient. Le convoi, une vingtaine de bâtiments escortés par trois destroyers, navigue d'abord vers l'ouest, pour s'éloigner des bases aériennes allemandes, avant de se diriger au sud-est vers l'Afrique.

Le 19 octobre, j'ai bien cru mourir: nous sommes au large des îles du Cap Vert quand un des bateaux du convoi est torpillé et prend feu. Immédiatement sirènes des destroyers d'escorte, grand branle-bas de combat, tous les bateaux commencent à zigzaguer alors qu'explorent les mines anti sous-marins. Nous sommes tous sur le pont avec des brassières de sauvetage. Puis un autre bateau est torpillé, un cargo également, et puis, plus rien, le sous-marin a-t-il été coulé? Au bout d'une heure, le convoi reprend son comportement habituel pendant qu'un des bâtiments d'escorte reste en arrière pour sauver ceux qui peuvent l'être. Pour nous, plus de peur que de mal, mais mourir à vingt ans! Et c'est peut-être ce qui m'attend.

Le 25 octobre, escale à Freetown en Sierra Leone, le 4 novembre à Lagos, le 10 novembre à Pointe Noire où nous rejoignent des camarades partis avec la section de marche et enfin, le 26 à Capetown. Nous apprenons alors que le Chantilly ne peut continuer et qu'il nous faut prendre le train – deux jours de voyage – pour prendre un autre bateau à Durban. Parti de là sur l'Elisabeth 2, un bâtiment belge, nous faisons route vers le nord quand, vers 22 heures, le 7 décembre, un grand coup de sirène, tous les feux s'éteignent et le commandant nous annonce que les Japonais ayant attaqué Pearl Harbour, il est désormais interdit de montrer toute lumière et notamment de fumer sur le pont. Le bateau commence d'ailleurs à zigzaguer bien qu'il y ait fort peu de chances, heureusement, de rencontrer un sous-marin japonais.

Bien entendu, les conversations vont grand train mais le consensus est que cette attaque est plutôt une bonne chose car elle oblige les États-Unis à nous rejoindre enfin dans la guerre.

Notre navigation se déroule sans encombre et nous arrivons à Suez dans la journée du 19 décembre. Le surlendemain, un bus nous amène un peu au nord d'Ismaïlia, sur le canal, prendre le train jusqu'à Haïfa et, de là, un nouveau bus jusqu'à Beyrouth où, arrivés le 21 au soir, nous repartons le 27 pour rejoindre à Damas le 1^{er} régiment d'artillerie.

Bir Hacheim

Le 30 décembre 1941, les unités constituant la 1^{ère} brigade légère française libre, commandée par le général Koenig, quittent leurs cantonnements au Liban et en Syrie pour faire mouvement vers l'Égypte. Nous affrontons le désert du Néguev où le génie australien a tracé une route rectiligne à travers les dunes en posant, sur des kilomètres, un grillage sur lequel ils

ont coulé du bitume et comme le passage des convois l'use rapidement, une voie parallèle semblable est en cours de construction.

Le soir du 31 décembre 1941, le régiment célèbre la saint Sylvestre en plein désert, sous un merveilleux ciel étoilé, en buvant du champagne un peu tiède et en pensant – beaucoup – à tous ceux que nous aimons et qui sont si loin ce soir. Le 1^{er} janvier, au-dessus de la dernière dune, apparaît la cheminée d'un cargo; c'est le canal de Suez que le convoi traverse sur un pont de bateaux à la hauteur d'Ismailia. Nous remontons alors vers le nord-ouest pour aller camper dans le désert, au bord de la mer, à l'ouest du delta du Nil.

C'est l'occasion de faire connaissance avec les autres unités et leurs cadres, la 13^{ème} demi-brigade de Légion étrangère, le bataillon d'infanterie de marine du Pacifique, les fusiliers marins qui servent les pièces de DCA, la 22^{ème} compagnie nord-africaine et une unité du génie. Tous les Français de la brigade sont bien entendu volontaires et les relations entre gradés sont bien différentes, paraît-il, de celle de l'armée régulière. Si, dans le service, la discipline se plie complètement aux liens hiérarchiques, dans la vie courante les relations ne tiennent plus compte des grades et, à quelques exceptions près, nous entretenons entre nous une véritable camaraderie.

Bref, on pourrait se croire en vacances, mais la guerre s'impose soudain à l'occasion d'une baignade. Accompagné de deux Malgaches du régiment qui nagent comme de petits chiens, je pars vers le large dans une mer calme et encore chaude; soudain, à peine à 100 mètres de la plage, je heurte un obstacle. Grand coup de peur, suivi d'un mouvement d'horreur. Nous ramenons le cadavre qui flottait sous la surface; il est informe mais le vernis rouge de ses ongles montre qu'il s'agit d'une femme. C'était probablement une des infirmières d'un navire hôpital dont on nous dit qu'il a été récemment torpillé.

Puis, vers le 20 janvier, la brigade, enfin en ordre de bataille, part vers la frontière de Lybie où, sur une falaise à Halfaya Pass, résiste encore un détachement allemand qu'il faut réduire pour libérer le passage sur la route côtière.

Après quelques escarmouches, les Allemands décident de se rendre et, le 25 janvier, nous campons en Lybie, en terre ennemie.

Alors que sous la pression de l'Afrika Korps de Rommel, les forces britanniques qui avaient atteint Benghazi commencent à se replier, la brigade se porte davantage vers l'ouest et occupe des positions à El Mechili où sur un terrain plat et caillouteux, le reg, se dressent des pitons de tuf.

Nous restons là, en position défensive pendant que défilent sans arrêt pendant trois jours les unités britanniques qui se replient; une journée encore s'écoule sans qu'apparaisse l'ennemi quand vient l'ordre de lever le camp et de se replier immédiatement.

L'ordre est d'aller à Bir Hacheim relever une unité britannique. Bir Hacheim, un simple point sur nos

cartes presque entièrement blanches, constitue alors l'extrême sud du dispositif britannique appuyé au nord sur Aïn el-Gazala à 30 kilomètres à l'ouest de Tobrouk. En fait, il n'y a pas vraiment de lignes au sens des guerres européennes, mais plutôt un immense champ de mines qui s'étend sur 80 kilomètres depuis la mer et à l'est duquel peuvent se déployer les unités en fonction des besoins.

Dans ce désert déjà inhospitalier apparaissent tout de même, en cette saison, de maigres buissons rabougris sur lesquels on trouve des escargots et aussi parfois quelques parterres imprévus de fleurs multicolores et odorantes. Du « Bir » qui a donné son nom à l'endroit, il ne reste qu'un puits asséché, autour duquel les ruines d'un ancien poste italien, tout juste grand comme une petite maison de chez nous, montent la garde. Le terrain, légèrement exhaussé par rapport à l'immensité environnante, est à peine mouvementé. Sur le sol aucune herbe ne retient le sable que le moindre souffle fait tourbillonner en hautes colonnes ocre. La couche de sable est mince et le sous-sol extrêmement dur; les abris doivent être forés à la mine.

Des marais de mines sont disposés autour de la position pour lui constituer une ceinture protectrice. À Bir Hacheim, les Français libres sont à une place d'honneur car, arrêté par le champ de mines qui s'étend jusqu'à la mer, l'ennemi doit contourner Bir Hacheim pour pouvoir attaquer le gros des forces alliées.

Le régiment d'artillerie est divisé en deux groupes comprenant chacun deux batteries de 6 canons, les 75 récupérés en Syrie. Je suis l'officier de transmission du 2^{ème} groupe commandé par le capitaine Bricogne.

Pendant que s'organise la position, sous un vent de sable presque constant, nos patrouilles vont harceler l'ennemi jusque dans ses positions et sur ses arrières à 150 kilomètres à l'ouest de Bir Hacheim. Ces patrouilles appelées «jocks columns» du nom de leur instigateur, le lieutenant-colonel «Jock» Cambell, comprennent une section d'infanterie, souvent de la 13^{ème} demi-brigade de Légion étrangère, avec leurs 75 antichars, une section de deux 75 d'artillerie, un peloton de spahis avec automitrailleuses, des éléments de génie et un Bofors de DCA.

Pour correspondre par radio entre les unités et la base en évitant que l'ennemi prenne connaissance de nos propos, et profitant des nombreux Africains de la brigade, les conversations se font en bambara avec, malgré tout, l'insertion de mots tels que «75», «AM», etc... Après El Alamein, nous trouvons dans le camion allemand qui servait de poste d'écoute toute une série de notes engueulant les malheureux radios, pourtant tous deux anciens garçons de café à Paris, pour leur incapacité à renseigner le commandement.

Le 24 mai, nous sommes en position camouflée à Rotunda Segnali, à environ 80 kilomètres à l'ouest de Bir Hacheim quand nous subissons une attaque en piqué de l'aviation italienne. Un de mes brigadiers reçoit une balle dans le pied; pas de chirurgien et voilà un «infirmier» en train d'amputer ce malheureux

garçon en suivant les conseils donnés par radio. Procédure: d'abord la morphine, une bonne dose de whisky, quatre gars pour le tenir, une scie à métaux et les moyens de suture de la trousse de premiers secours. Il a survécu.

Le 25 mai, attaque de chars allemands avec un de mes 75. Je vise le tube et je touche le Mark IV de tête qui nous arrose de sa mitrailleuse, la tourelle saute; nous raccrochons la pièce sans même mettre le tube sur son berceau et nous partons en vitesse rejoindre Bir Hacheim – l'ordre de repli s'appelle «valse lente».

Le 27 mai à 9 heures, ayant contourné la position par le sud, 70 chars M13 de la division italienne Ariete progressent le long du champ de mines de l'est, ouvrent le feu et foncent vers nos défenses. Les 75 antichars de la Légion et nos propres pièces entrent en action. Dix-huit engins ennemis sautent sur des mines ou sont immobilisés par nos tirs. Des colonnes de fumée noire montent dans le ciel, et la poussière s'étend en nappe sur la zone de bataille. Devant la Légion, 30 chars surgissent à nouveau. Notre tir est ouvert à 400 mètres sur les uns, à quelques mètres sur les autres ; 6 autres chars sont immobilisés à l'intérieur de la position. Puis le tumulte de la bataille s'éteint. À 11h30, la division Ariete se retire ayant perdu 32 chars.

Alors que, chargé des transmissions, je suis au PC du 2^{ème} groupe, un trou dans le sable surmonté de la bâche d'un camion sur ses arceaux métalliques, on m'amène l'officier qui commandait l'attaque italienne; c'est le lieutenant-colonel Pasquale Prestisimone, commandant du 132^{ème} régiment de chars; il a été fait prisonnier après être sorti indemne de trois chars détruits sous lui. Je remarque immédiatement qu'il porte les barrettes de la Légion d'honneur et de la croix de guerre 14-18. «Je suis un officier de l'armée royale, j'ai combattu avec la France en 1917, ma femme est française et quand j'ai su que j'allais combattre des Français, j'ai eu le cœur brisé mais je ne pouvais pas me dérober et je n'ai pas cherché à éviter la mort».

Le colonel reste avec nous quelques jours avant d'être évacué vers l'Égypte à l'occasion de la rupture temporaire de l'encerclement. Pendant ce temps, nous avons enfin au PC du groupe un quatrième pour le bridge.

Les journées des 28 et 29 mai ne sont marquées que par des opérations de détail; la brigade effectue quelques sorties heureuses, détruisant de nouveaux chars et automitrailleuses.

Les 30 et 31 mai, l'ennemi amorçe son repli. Devant nos positions, les nombreux chars, automitrailleuses et véhicules carbonisés affirment la valeur de notre résistance victorieuse. Nous avons fait des prisonniers, nos pertes sont légères.

Dès le 31 mai, le commandement allié décide de poursuivre l'ennemi. Nous devons être relevés à Bir Hacheim par des troupes britanniques. Le 1^{er} juin à l'aube, le bataillon du Pacifique s'engage dans la poursuite vers l'ouest. Ce jour est aussi marqué par la visite du général de Larminat qui félicite les troupes.

Bir Hacheim, pendant cette journée, sert de cible à des bombardiers allemands, des Dorniers et des Stukas. De son côté, le bataillon du Pacifique atteint Rotunda Segnali, mettant en fuite un détachement léger de l'ennemi.

La brigade attend sa relève et commence à se porter en avant, quand dans la nuit, survient un contrordre: «Demeurer à Bir Hacheim et résister sur place». Rommel a repris l'offensive.

Le siège est vite rétabli; entre le 2 et le 10 juin, nous atteignons le sommet de la bataille et nous commençons à devoir rationner l'eau et les munitions. En plus des tirs d'artillerie, de nombreux bombardements de l'aviation allemande, des Dorniers en altitude mais surtout des Stukas qui piquent vers nous pour lâcher leurs bombes avec une grande précision. Le sable jaillit de tous côtés mais heureusement, grâce à lui, les pertes et les dégâts sont minimes par rapport au tonnage déversé. Le 2 juin, vers 9h30, une colonne ennemie de plus de 1000 véhicules est signalée au nord-est; chacun à son poste attend l'attaque qui semble imminente... Une automobile portant un drapeau blanc se présente à la porte est. Deux officiers italiens en descendent. Ils sont conduits au général Koenig, auquel ils tiennent un discours en italien dont on ne saisit que quelques mots: «Rommel... circondati... exterminati... capitulare...». D'un ton courtois mais ferme, le général Koenig répond qu'il n'est pas question pour la brigade de se rendre sans combattre: «Vous êtes de grands soldats», répond un des officiers italiens.

Une heure plus tard, les premiers obus de 105 tombent dans Bir Hacheim. Notre artillerie riposte, incendiant quelques véhicules à notre portée. Au début de l'après-midi, Bir Hacheim s'enveloppe dans le vent de sable. Vers 8 heures, deux officiers britanniques, envoyés par les Allemands qui les ont faits prisonniers, se présentent à la chicane est. Ils sont porteurs d'un message de Rommel. Ce message, rédigé en allemand, est signé de la propre main du général:

«Aux troupes de Bir Hacheim. Toute nouvelle résistance n'amènerait qu'à verser le sang inutilement. Vous auriez le même sort que les deux brigades qui se trouvaient à Got-Ualeb et qui ont été exterminées avant-hier. Nous cesseront le combat dès que vous hisserez le drapeau blanc et viendrez vers nous en armes».

La réponse de Koenig ne se fait pas attendre. Nos batteries ouvrent immédiatement un feu nourri sur tous les véhicules ennemis qui viennent à portée.

En même temps, Koenig fait remettre à tous les commandants d'unités un ordre général dont ils doivent communiquer la teneur à leurs hommes.

«1. Nous devons nous attendre désormais à une attaque sérieuse par tous les moyens combinés (aviation, chars, artillerie, infanterie). Elle sera puissante.

2. Je renouvelle mes ordres et ma certitude que chacun fera son devoir sans faiblir, à sa place, coupé ou non des autres.

3. Notre mission est de tenir coûte que coûte jusqu'à

ce que notre victoire soit définitive.

4. Bien expliquer cela à tous, gradés et hommes.

5. Et bonne chance à tous. Quartier général, le 3 juin, à 9h30. Signé Koenig».

Les tirs s'arrêtent pendant la nuit et le premier obus du matin semble déchirer le silence comme un couteau dans de la soie. Ensuite, la bataille s'amplifie avec un accroissement des tirs d'artillerie et des bombardements aériens. Alors intervient la chasse britannique. Vers 5 heures du soir, en une minute, 7 stukas sont abattus. La journée du 4 juin marque l'aggravation de la bataille aérienne. On distingue mal ennemis et amis, des avions éclatent au ciel, s'écrasent à la verticale ou, dans un sillage de fumée noire, s'enfuient vers l'horizon. Profitant de la nuit, un convoi britannique traverse les lignes et apporte des munitions.

Le 5 juin, à 4 heures du matin, un plénipotentiaire de Rommel se présente en vain à l'est. Peu après en plus des 88, ce sont les canons lourds ennemis de 150 et de 210 qui entrent en action. Leurs obus font le bruit d'un train à grande vitesse avant d'éclater alors qu'avec les 88 l'explosion précède le sifflement.

Plus tard, malgré la canonnade, je fais la sieste sous la bâche qui sert de PC au 2^{ème} groupe, la tête sur une veste roulée placée sous une chaise en toile. Un bruit assourdissant : j'ouvre les yeux, un morceau de ferraille fume au-dessus de moi. Un obus a explosé sur un des arceaux qui tient la bâche, mais l'éclat qui se dirigeait vers ma tête a été intercepté par l'appareil photo posé sur la chaise et s'est arrêté en le coupant. J'ai eu de la chance mais les photos sont foutues.

Le 6 juin, sous un ciel gris et par un temps frais, Rommel, s'appuyant sur une intense préparation d'artillerie, attaque sur le front du bataillon du Pacifique; il est tenu en échec mais son étreinte s'est resserrée.

Ce même jour, je vois le médecin-lieutenant du groupe, Duval, qui revient de la 4^{ème} batterie en sautant de trou en trou sous les obus qui tombent. Dans sa main, un petit paquet enveloppé d'un mouchoir. Je comprends que Jean-Pierre Rosenwald est mort. Un obus a éclaté à ses pieds, il s'est vidé de son sang. Je vais le voir: il est blanc mais son visage est intact, il n'a pas souffert. J'ai eu envie de lui crier: «Jean-Pierre, lève-toi, le jeu est fini!» mais ce n'est plus un jeu. C'était un ami d'enfance, c'est le premier qui meurt ainsi, et la guerre brusquement impose un nouveau visage.

Le soir, la bataille apaisée, nous enterrons Jean-Pierre, enveloppé dans une couverture. Après avoir réuni 9 autres Israélites, le lieutenant Daniel Dreyfous-Ducas récite la prière des morts, le Kaddish, et alors qu'il la commence une canonnade au loin l'accompagne et un lourd nuage recouvre lentement Bir Hacheim. Götterdämmerung!

Quant à moi, en dehors du chagrin que me cause la mort de Jean-Pierre, je suis persuadé que je le rejoindrai demain. J'ai reçu l'ordre d'installer une pièce de la 3^{ème} batterie au nord-est de la position. À cet endroit, le rocher affleure et il n'y a donc pas moyen

de creuser des abris (le contrordre est arrivé plus tard).

Le 7 juin, relativement calme, marque le complet investissement de Bir Hacheim: des batteries ennemies sont visibles à tous les points de l'horizon.

Avec la journée du 8 juin, l'attaque ennemie débouche face au BM 2. Les pionniers allemands ouvrent un passage dans les champs de mines. La bataille dure tout le jour, appuyée par des passages répétés de dizaines de bombardiers Junkers. Ce jour-là, les tirs débutent vers 7 heures. Au milieu de l'après-midi, je suis de permanence au PC du groupe. Le téléphone sonne, la 3^{ème} batterie demande le médecin, «l'aspirant Théodore vient d'être blessé».

Duval n'est pas là et je me précipite à la position de batterie à 100 mètres du PC; Gérard a eu la jambe coupée par un obus fusant de 88. Avec l'aide de Ravix et sous les obus qui continuent de tomber, je lui assure un garrot en attendant son évacuation vers l'ambulance chirurgicale. Je reçois alors l'ordre de le remplacer comme lieutenant de tir de la 3^{ème} batterie.

Ayant pris mon commandement, je me promène sur la position de batterie, coiffé de mon casque français. Les Allemands-Italiens sont à portée de fusil. On m'appelle de l'abri enterré situé légèrement en arrière «Message du commandant»; Je m'approche et me penche vers le radio qui sort la tête en me tendant un papier. Son casque heurte le bord de l'abri. Il se relève, ma tête est à quelques centimètres de la sienne ; il s'effondre, une balle en plein front.

Le 9 juin, l'artillerie et l'aviation restent actives. Koenig donne ses ordres: «Que chacun bande ses énergies! L'essentiel est de détruire l'ennemi chaque fois qu'il se présente à portée de tir».

Nous sommes au quatorzième jour de la bataille. Même réduite à un litre par homme et par jour, sous un soleil brûlant, les réserves d'eau seront épuisées dans 48 heures. D'aucuns boivent l'eau des radiateurs des véhicules détruits et on ne mange pratiquement plus. L'ambulance chirurgicale a reçu une bombe: la plupart des blessés sont tués.

Un des Stukas fonce vers la position de batterie. Il descend si bas avant de lâcher sa bombe et remonter que je vois les lunettes du pilote. Et puis, la déflagration fait s'écrouler les murs du trou où je suis terré, une des caisses de munition remplie de sable censée me protéger me heurte violemment et je reste évanoui et enseveli quelques moments avant d'être extrait par mes canonnières.

Le 10 juin, un fort brouillard gêne l'action ennemie. En réponse à une demande du commandement allié d'évacuer Bir Hacheim, dont la résistance n'est plus essentielle, Koenig décide que l'opération aura lieu dans la nuit du 10 au 11 juin. En fin de journée, l'ordre arrive d'effectuer une sortie de vive force à la nuit tombée. Il est grand temps, des six 75 de la 3^{ème} batterie, seuls deux sont en état de tirer et il ne reste que 8 obus; quatre des six chefs de pièces sont morts. Pratiquement plus d'eau depuis deux jours et les journées sont dures sous le soleil, les tirs d'artillerie et

les bombardements aériens. Aujourd'hui, miracle, la chasse anglaise est arrivée à temps et a descendu 5 à 6 Stukas. De l'un d'eux, un parachute s'est échappé avec une masse noire au bout des suspentes. De toute la position, des tirs la visent mais ce n'est pas le pilote, seulement son siège.

Il faut prévenir le capitaine, isolé vers l'avant à son poste d'observation. La radio ne doit pas être utilisée pour garder le secret de l'opération et la ligne de téléphone est depuis longtemps hachée par la mitraille. J'envoie donc un des canoniers porteur d'un pli; il n'a pas fait 50 mètres qu'il s'effondre. Un second subit le même sort et je donne l'ordre au maréchal des logis G. d'essayer de passer en rampant le plus possible. Il se met à genoux et m'implore de ne pas l'envoyer. Je dois mettre ma main sur mon revolver pour lui dire qu'il n'a pas le choix. Il part donc, arrive à bon port et revient indemne (Il mourra plus tard, fait prisonnier. Le bateau qui l'emmenait en Italie sera torpillé). Quant à moi, j'aurai pendant des années des cauchemars de cet épisode.

Et nous voici au soir de la sortie; on sort silencieusement dans la nuit... Tout va bien d'abord. Mais peut-on avoir l'espoir de traverser l'encerclement ennemi sans être signalé? Une fusée monte... Rien de grave! Puis une petite rafale de mitrailleuse. Rien de grave encore! Mais soudain, vingt rafales la suivent, cent fusées montent au ciel et mille balles traçantes déchirent la nuit dont on ne peut s'empêcher de les trouver jolies.

Le capitaine Bricogne décide d'aller neutraliser une mitrailleuse qui fait beaucoup de dégâts; il part avec une musette de grenades; on ne devait plus le revoir. Pendant la sortie, je suis à plat ventre sur l'arrière de l'automitrailleuse sans tourelle qui servait d'observatoire pendant les «Jock columns». Le capitaine Gufflet, commandant de la 3^{ème} batterie, est debout dans l'AM devant ma tête, il y a un type accroché sur mon dos et un légionnaire à ma droite, également à plat ventre. Nous fonçons à travers des tirs de mitrailleuses. Et puis d'un coup, je reste seul: le capitaine a reçu une balle dans le cœur et mes deux voisins sont tombés, une rafale les a fauchés tous les trois et je suis indemne. Un peu plus tard, j'attrape et hisse à côté de moi un homme qui court, le visage en sang, méconnaissable. Je lui dis: «T'es blessé mon vieux?» avant de reconnaître que c'est le colonel Masson, l'adjoint de Koenig, dont la voiture brûle un peu en arrière.

Pendant ce temps, l'ambulance qui emmène Gérard prend feu. Il réussit à s'en sortir et ne trouve rien de mieux à dire que «Excusez-moi d'être sorti le premier». Le jour se lève à peine quand nous atteignons le point de ralliement. Des Anglais voient arriver une AM avec des garçons barbus, aux vêtements déchirés et souvent ensanglantés, qui n'ont qu'un mot à la bouche: «water» et qui engloutissent toutes les réserves d'eau de la patrouille.

Mais avec le soleil qui frappe à nouveau, l'odeur du cadavre devient insupportable et je fais arrêter l'AM. Après l'avoir enveloppé dans une couverture, nous enterrons le capitaine assez profondément pour lui

éviter les animaux et je prends le plus de repères possibles pour pouvoir retrouver sa tombe. Le soir, nous atteignons les échelons arrière du régiment à Bir-Bu-Maafes. J'avale une soupe et je m'effondre pour un sommeil qui durera plus de 20 heures, ballotté dans la voiture qui nous éloigne des combats.

Trois jours plus tard, le commandant ordonne une prise d'armes et remet la croix de guerre à quelques-uns d'entre nous après nous avoir dit: «Je vous remets cette décoration parce que vous avez obéi à mes ordres. Si vous ne l'aviez pas fait, je vous aurai fait fusiller».

Fermez le ban!

Ma première croix de guerre, ma première citation: «Jeune aspirant chargé des transmissions, a par la suite remplacé un camarade blessé à la position de batterie remplissant courageusement ses fonctions sous de violents bombardements. Au cours de la sortie de vive force de Bir Hacheim s'est distingué en recueillant des blessés».

El Alamein

Après Bir Hacheim, un ictère aggravé m'envoie me faire soigner à Alexandrie où la colonie française nous reçoit avec chaleur, puis en convalescence à Beyrouth. Enfin, je retourne en Égypte et au QG de Larminat dans la banlieue du Caire d'où, le 23 octobre 1942, je suis chargé de conduire un convoi vers la division.

Comme à Bir Hacheim, la 1^{ère} division française libre occupe encore une fois une position à l'extrême sud de la ligne alliée, mais cette fois-ci elle ne peut plus être contournée car elle s'appuie sur la dépression de Qattara, une cuvette désertique à plus de 100 mètres au dessous du niveau de la mer dont le sol couvert d'une très fine poussière empêche le passage de tout véhicule.

Finalement, au bout de trois heures de route, je suis arrivé vers 21 heures, sur la position de batterie pour être accueilli par ces mots: «On attendait plus que vous pour commencer».

En effet, à 21h40 précises, depuis le bord de la mer jusqu'au sud, sur 80 kilomètres, tout le front s'est allumé, des centaines de pièces ont commencé à envoyer des tonnes d'explosifs sur les positions ennemies. C'est le début de la bataille d'El Alamein.

À 0h40, trois heures exactement plus tard, «Halte au feu». Dans le silence rendu encore plus profond par l'arrêt de tous les tirs, j'entends très loin, très faiblement, le son des cornemuses; c'est la Garde écossaise qui charge au son de Scotland the Brave.

Sorti de Bir Hacheim avec quatre canons sur les 24 – dont deux de ma batterie – le régiment est désormais équipé de matériel anglais; les 4 batteries disposent chacune de 4 «25 pounders» (88 mm) et une nouvelle batterie, la 5^{ème}, à laquelle je suis affecté, a 4 canons de 5,5 pouces (140 mm).

Les jours qui suivent sont calmes, du moins pour les artilleurs car, contrairement à ce qui s'est passé à Bir Hacheim, nous ne subissons aucun bombardement aérien, la suprématie aérienne des alliés étant totale.

En revanche, l'attaque de la Légion vers les hauteurs de l'Himeimat se passe mal et le colonel Amilakvari est tué.

Enfin, le 8 novembre, nous apprenons en même temps la retraite de l'ennemi et le débarquement américain au Maroc et en Algérie ; je crois qu'à ce moment-là nous nous sommes tous dit que c'était le commencement de la fin.

Envoyé vers l'avant avec une douzaine d'hommes pour voir s'il y a du matériel à récupérer, nous nous préparons, le soir venu, à bivouaquer quand nous voyons trois camions venir vers nous du côté de l'ennemi. Tous à plat ventre et je fais envoyer une rafale de FM en l'air, les camions s'arrêtent. Un bras sort agitant un linge blanc. Je me relève et fais signe d'approcher: un capitaine italien descend, se présente et dit en français car je me suis également présenté: «Les Allemands, nos soi-disant alliés nous ont abandonné sans essence et sans ravitaillement, je viens me rendre à vous». Je lui demande de faire descendre tout le monde, de faire déposer les armes et nous les invitons à partager notre nourriture. Inutile de décrire le succès que j'ai eu le lendemain pour avoir « fait prisonnier » une compagnie de la division Pavia!

Les jours passent sans autre chose que le «service de campagne» c'est-à-dire des exercices permettant, en occupant le personnel, de maintenir le bon état du matériel et le moral de la troupe.

Et puis, la division est envoyée sur la côte, dans le voisinage de Derna pour protéger d'incursions éventuelles de commandos allemands un terrain d'aviation où viennent se ravitailler les avions américains avant d'aller bombarder l'Italie.

Ayant enterré le capitaine Gufflet, je suis chargé de retrouver son corps et je pars donc vers le sud avec 3 pickups. Arrivés dans les environs de l'endroit où je crois avoir inhumé le corps, nous ouvrons toutes les tombes éparses que nous rencontrons et le spectacle n'est pas très beau; souvent les corps sont à moitié dévorés par les hyènes qui le soir viennent roder autour de nous quand nous faisons halte en mettant nos trois véhicules en carré, le quatrième côté étant occupé par un feu destiné à éloigner ces bêtes.



Enfin, un soir, au bout de trois jours, nous découvrons le corps demeuré intact dans cet environnement sec. Impossible de prévenir le commandant car, une fois de plus, la radio est en panne et nous ramenons le corps enveloppé dans une couverture. Et puis, courant avril, la division fait mouvement vers la Tunisie.

Campagne de Tunisie

Brusquement extirpée des calanques des environs de Derna où elle a pris ses quartiers d'hiver, la DFL fonce vers l'ouest. Du 17 avril au 2 mai, elle «taille la route» à une allure record: 2600 kilomètres, avalant la poussière et son émotion en rentrant en terre française. Seules, d'ailleurs, les 1^{ère} et 2^{ème} brigades sont du voyage. Quant au bataillon d'infanterie de marine, il poursuit l'Afrika Korps avec les British depuis El-Alamein et baroude chez Leclerc. Le général Lelong vient de remplacer le général Koenig à la 1^{ère} brigade.

Le 5 mai, après deux jours de repos, les reconnaissances ont lieu pour relever la 5^{ème} division écossaise sur les positions du djebel Garcia et de Takrouna, à l'ouest d'Enfidaville: la légion face au Garcia, les coloniaux à Takrouna. Les combats en Tunisie touchent à leur fin mais l'ennemi résiste avec l'acharnement de la déception et de la colère dans le réduit du djebel Zaghouan. Devant nous, nous retrouvons nos vieux adversaires italiens des divisions Ariete et Trieste, et allemands de la 90^{ème} division légère avec qui, bien souvent, nous nous sommes mesurés au Western Desert.

Le point fort immédiat de la résistance est l'éperon chaotique des Djebillat qui, terminant le massif du Zaghouan au sud-est par le roc de Takrouna, près d'Enfidaville, s'enfonce comme une épine dans la position amie. Les Ecossais s'y sont épuisés, réussissant pourtant à occuper le village de Takrouna, haut bâti sur le roc; il est tout juste accessible par le nord, en falaises à pic d'une cinquantaine de mètres sur les autres faces.

Les Alliés prennent Tunis le 7 mai mais l'ennemi ne veut pas lâcher le cap Bon et le protège par le réduit du Zaghouan. Le 11 mai enfin, la 2^{ème} brigade avec les BM 4 et BM 5 (lieutenant-colonel Bourgeois) attaque donc les crêtes successives des Djebillat. Un appui puissant de notre artillerie (notre 1^{er} RA et les Britanniques) précède chaque attaque partielle. L'observatoire d'artillerie est dans les rochers croulants de Takrouna.

Quant à moi, devenu observateur en Piper Cub, j'apprends également à piloter bien que ce soit, paraît-il, interdit aux officiers d'artillerie car, comme dit le sergent aviateur, «si je suis blessé, il vaut mieux que vous puissiez atterrir». On a d'ailleurs une petite émotion: un avion allemand nous ayant pris pour cible, nous descendons au ras du sol pour nous poser en catastrophe mais indemnes en bordure d'une plantation d'oliviers.

Le 11 dans l'après-midi, les «chleus» se rendent; se déroulant à perte de vue, nous voyons une immense colonne de troupe et de véhicules avancer lentement; en tête, une rutilante voiture noire et nickel. C'est le général de corps d'armée Orlando. L'Italien est bien sanglé dans un uniforme noir, sa casquette est dorée, son col blanc, ses bottes vernies; nous sommes tous en short, le col ouvert, mais nous sommes vainqueurs.

Le 20 mai à Tunis, les Free French de Leclerc et de Larminat sont peu nombreux; il y a tellement d'autres participants. Mais la population tunisienne ne s'y

trompe pas en acclamant frénétiquement les combattants à la croix de Lorraine.

Dans un grand geste de générosité, le commandant invite les officiers d'artillerie allemands de la 90^{ème} division – celle qui nous a attaqués à Bir Hacheim –, à prendre un pot dans la tente qui nous sert de mess. La conversation s'engage très facilement, et même très cordialement, et nous discutons en comparant nos matériels comme le feraient des ingénieurs de deux constructeurs automobiles concurrents.

À l'occasion d'une réunion d'affaire en Allemagne, je rencontre soixante ans plus tard un de ces officiers qui se souvient parfaitement de cette réunion et, comme je lui demande quel était celui d'entre eux qui semblait bouder dans son coin, il me répond «Oh, c'était le nazi du régiment».

Mais le général Giraud voit d'un mauvais œil ses soldats désertir pour rejoindre les unités des Forces françaises libres et, le 8 juin, la DFL est jugée indésirable sur le territoire français et reçoit l'ordre de quitter la Tunisie pour retourner dans le désert de Tripolitaine à Zouara Sabratha.

Nous voici donc de retour en Libye, ce 9 juin, et nous installons nos campements près de l'ancienne cité romaine de Sabratha où subsistent de superbes ruines. Pas grand-chose à faire mais de belles baignades dans cette Méditerranée si chaude et d'interminables parties de bridge.

Un nouveau régiment d'artillerie est constitué, commandé par le lieutenant-colonel (de réserve) Tricon qui a choisi «Dunois» (le compagnon de Jeanne d'Arc) comme nom «Free French». Les officiers ont tous été faits prisonniers à Madagascar par les Anglais.

Je suis donc affecté à ce régiment où je suis, en dehors du colonel, le seul Free French d'où l'anecdote suivante: le 22 juin, toute la brigade est rassemblée pour rendre les honneurs à de Gaulle. Celui-ci s'arrête devant moi: «Aspirant Boris». – «Bonjour Boris», montrant ma croix de guerre «Où avez-vous gagné cela?» - «À Bir Hacheim, mon général» - «C'est bien, et depuis quand êtes-vous aspirant?» - «Le 1^{er} mai 1941, mon général». Se tournant vers Koenig: «Il faut le nommer sous-lieutenant tout de suite, c'est inadmissible». Et me serrant la main: «Nous nous reverrons». J'ai du payer à boire à tout le régiment.

Quelques jours plus tard, nous sommes quelques copains, dont Léo Wormser, un de mes amis d'enfance, car la colonne Leclerc nous a rejoint depuis le Tchad et le Fezzan, attablés à l'Albergo del Mehari à Tripoli. À une table voisine, sont installés des comédiens anglais venus distraire les troupes et, parmi eux, Laurence Olivier et, surtout, Vivian Leigh que j'ai tant admirée dans Gone with the Wind. Je dis aux copains que j'aimerais bien la tenir dans mes bras. Comme ils me disent «Chiche» et que, avouons-le – j'ai déjà pas mal bu, je me lève, m'arrête devant le général Montgomery: «Aspirant Boris, Free French Forces; Sir, may I have your permission to ask Miss Leigh to dance with me? – Why don't you ask her – Miss Leigh would you give me the great honour and the great pleasure of a dance? – Well, certainly». Et

nous voilà sur la piste sous les regards médusés et envieux de mes copains; nous bavardons gentiment et le roi n'est pas mon cousin. Je la raccompagne et, French gentleman jusqu'au bout, je lui baise la main.

Mais les choses se gâtent et je suis hospitalisé à l'Ambulance chirurgicale légère avec une dysenterie qui semble résister aux piqûres d'émétine dont on me parsème les fesses. Je suis sous une tente, allongé sur une civière trouée et je me vide dans un trou fréquenté par un essaim de mouches malgré les pelletés de sables versées périodiquement. Le 12 août, on m'annonce qu'il n'y a plus d'émétine et que de toute façon cela ne servirait plus à rien, chaque injection ressortant immédiatement par les trous des piqûres précédentes. Inutile de dire que j'ai le moral au plus bas, mais ô miracle, je cesse de me vider! En 12 jours, j'ai perdu 24 kilos, je n'en pèse plus que 48 et les copains qui viennent me voir me conseillent de ne pas sortir de la tente tant qu'il y aura du vent.

Je ne vais pas courir le risque d'être emporté car c'est sur une civière que je suis transporté à l'avion. À Alexandrie, je suis derechef transporté sur une autre civière au centre de convalescence des FFL et, au bout de trois semaines, je me sens de mieux en mieux et le toubib me conseille d'aller parfaire le travail en altitude au Liban.

En effet, confortablement installé dans un hôtel de Dhour El Choueir, à quelques kilomètres de Beyrouth et à 1200 mètres d'altitude, je peux enfin reprendre les kilos perdus.

Le Haut du Tôt

Après cette convalescence, je suis envoyé à l'antenne d'Alger du BCRA, les services spéciaux de la France libre, sous les ordres du commandant Pélabon. Un des chefs de pièce survivants de la 3^{ème} batterie, le maréchal des logis Simon Gordin et moi sommes confiés aux Américains de l'OSS afin de recevoir l'entraînement nécessaire – parachutage, radio, explosifs – pour être envoyés en France. Comme au bout de quelques semaines ce départ est toujours repoussé, je décide de m'engager dans une unité nouvellement créée par Henri d'Astier de La Vigerie, le Premier commando de France où je reçois le commandement d'un peloton de 30 hommes.

Après le débarquement en Provence, nous sommes cantonnés près de Besançon. Dans l'après-midi du 1^{er} novembre 1944, nous faisons mouvement vers Saint-Amé. Le 2 novembre, les officiers sont réunis dans une salle de classe pour recevoir les ordres pour l'attaque du lendemain. Le colonel Gambiez, commandant la brigade, le groupe de commandos et le bataillon de choc, décrit au tableau la manœuvre: «Départ à 04h00 demain matin; vous vous mettez en position devant le village, à mi-chemin de la forêt; à 08h00, déclenchement des tirs d'artillerie; à 08h30, les chars débouchent et vous vous portez derrière pour attaquer les positions ennemies en lisière du bois. Pas de questions? Bonne chance à tous».

Le lendemain, à 4 heures du matin, le peloton est prêt avec, à sa tête, le sous-lieutenant Fanfard et mes deux aspirants Guy de Miribel et Jean-Paul Blum. Tout de

suite commence la lente montée vers le village du Haut du Tôôt; le long de la route, dans un virage, des artilleurs mettent leurs pièces en batterie. Le jour commence à peine quand j'installe mon peloton dans les fougères, à contre-pente, mais face aux positions ennemies.

Et puis le temps s'écoule sans que rien ne se passe et le jour commence à se lever. On va envoyer ces garçons à l'assaut des fortifications! C'est une entreprise stupide destinée «à montrer votre mordant» comme a dit le colonel qui brigue ses étoiles. On va faire une attaque d'infanterie avec un appui de chars. À l'heure dite, les batteries commencent à pilonner les positions allemandes à l'orée de la forêt, le brouillard empêche de voir quoi que ce soit et les chars n'arrivent toujours pas.

Enfin, les tirs d'artillerie s'arrêtent après avoir duré «juste assez pour réveiller l'ennemi mais pas assez pour le neutraliser». Contrairement au programme, les chars n'arrivent pas, attente, et puis l'ordre vient d'attaquer quand même, et c'est à ce moment que le brouillard se lève. «Allons-y les gars», et je me redresse alors pour les entraîner.

Prudemment, nous glissons de l'autre côté de la crête, sous la violence des tirs de mitrailleuse et au milieu des obus de mortier venant d'en face. Le peloton reste couché dans les fougères. Je suis joue à joue avec Fanfard en train d'examiner à la jumelle les lignes ennemies à l'orée de la forêt. Une balle frappe au cou Fanfard qui s'écroule, carotide coupée et je dois rouler sur moi-même pour m'éloigner.

Des hurlements à vous glacer le sang viennent du petit bois à gauche ; on saura plus tard qu'un obus de mortier a éclaté dans les branches et que ses éclats ont tranché les deux jambes du lieutenant Lamotte d'Argy; malgré des garrots, il continue à perdre son sang et finit par mourir au bout de deux heures. Tout son peloton, d'ailleurs, subit de lourdes pertes, incapable de se dégager de cette position. Je décide alors de faire glisser mon peloton en rampant vers la droite en profitant d'un léger repli de terrain qui les masque aux ennemis; un nouvel obus de mortier éclate derrière moi touchant Girardet, mon agent de liaison, à la tête, mais, guidé par mes deux aspirants, le mouvement s'accomplit sans autre dégâts. Ayant mis les deux fusils-mitrailleurs en batterie avec ordre de me couvrir de leurs tirs, je rampe avec deux chasseurs vers l'orée de la forêt et finit par neutraliser un mortier et une mitrailleuse par des jets de grenades. Profitant de cette accalmie, le peloton se dresse et, prenant d'assaut à revers le reste des tranchées, provoque la fuite des Allemands qui ne restent pas sur le terrain.

L'affaire est terminée mais a coûté cher: le peloton Lamotte d'Argy a perdu en tués et blessés plus de la moitié de ses hommes, les deux autres ont aussi subi des pertes sérieuses et je suis le seul à «s'en tirer» avec deux tués et deux blessés. Le combat terminé, les ambulanciers et les infirmières viennent ramasser les corps, désormais raidis par le froid dans la position qu'ils avaient en mourant et c'est un étrange spectacle de voir ces deux jeunes femmes se saisir de cadavres

et les entasser les uns sur les autres dans leur ambulance.

Quelques jours plus tard, une nouvelle croix de guerre et la citation que je préfère entre toutes: «Chef de peloton type du vrai baroudeur, plein d'allant et de bravoure. Le 3 novembre 1944, à l'attaque du bois de Lyris, a su galvaniser son peloton par une attitude énergique et résolue. Pris sous des tirs violents de mitrailleuses et de mortiers s'est dépensé sans compter en donnant à tous l'exemple du devoir».

Essert

À cette époque, à la mi-novembre, la guerre continue lentement de finir, le pays est libéré à l'exception des départements de l'Est, mais un hiver de combats s'annonce. Nous venons, en trois jours et trois nuits, de faire 50 kilomètres à pied tout en combattant, en dormant couchés par terre. C'est en novembre, dans les Vosges, aux portes de l'Alsace. Il fait froid et humide, nous sommes fatigués, parfois à bout de nerfs. Et pourtant, cette avance s'est jusque-là faite pratiquement sans combattre. Les Allemands laissent des arrière-gardes pour garder le contact mais elles décrochent aux premiers coups de feu ; souvent, profitant de la nuit, ces unités reculent de plusieurs kilomètres.

Le commando est reformé après les pertes subies quinze jours plus tôt lors du combat du haut du Tôôt, et mon peloton comprend désormais des survivants du 4^{ème} peloton; le sous-lieutenant Le Gall remplace Fanfard.

Le 17 novembre, la nuit commence par une progression pleine de précautions; il s'agit de s'infiltrer, en profitant de l'obscurité, dans le village d'Essert pour s'en emparer et chasser les Allemands qui le tiennent. Prendre ce village, c'est enlever le dernier obstacle sur la route de Belfort. Les deux pelotons, dont le mien, réussissent vers minuit à s'installer sans attirer l'attention dans le cimetière en contrebas de l'église. Couchés parmi les tombes, nous attendons que commence une opération de diversion: Jean-Paul Blum qui, depuis son enfance, connaît tous les sentiers de cette région, se place au nord du village, sur les pentes de la colline que surmonte le fort du Salbert, accompagné de trois hommes. Au signal, il doit déclencher des tirs aussi fournis que s'il s'agissait d'une attaque majeure, avant de se retirer dans la nuit. Alertée, l'essentiel de la garnison allemande se porte dans cette direction et nous devons en profiter pour occuper le village.

À 22 heures ce soir-là, les choses, pour une fois, se passent comme prévu et nous profitons d'une surveillance réduite pour nous établir à l'ouest de la grande rue puis de l'autre côté de la rue. Je décide de passer par les toits afin d'atteindre la maison qui domine le pont sur le canal d'où reviendront les Allemands quand Jean-Paul aura décroché. Arrivé là, suivi de Le Gall et des hommes de sa section, je défonce une lucarne et je me laisse glisser dans un grenier que les incendies éclairent par une fenêtre latérale.

Soudain, une porte s'ouvre; un officier allemand apparaît qui pointe sur moi son Luger; rien, l'arme est enrayée, mais déjà le canon d'une mitraillette tenue par un autre apparaît sur mon épaule; une rafale; je ne suis pas mort, c'est Le Gall qui a tiré depuis le toit et les deux hommes s'effondrent.

La suite? Nous accueillons les Allemands par un feu nourri et nous faisons une dizaine de prisonniers aussitôt enfermés dans une cave car la situation n'est pas encore claire et nous ne savons pas si la voie est libre vers l'arrière. Il est alors 1 heure du matin et un grand calme s'instaure; je place des sentinelles et envoie le reste des hommes se reposer; je vais moi-même dormir un peu et me fait réveiller dès que le jour se lève.

Les Allemands tiennent toujours la partie nord du village, de l'autre côté du canal et nous avons ordre de ne rien faire car c'est de ce côté que les chars doivent arriver et forcer la position. Mais on me signale qu'un tireur d'élite allemand, caché dans une maison, nous fait de gros dégâts; un ami de toujours, Prévost, lieutenant comme moi et comme moi survivant des combats d'Afrique, vient d'être mortellement blessé.

Je décide d'essayer de mettre un terme à ce danger; agenouillé, je pose mes jumelles à l'extrémité sud du muret de briques qui borde le pont pour essayer de voir d'où proviennent les tirs; à gauche une bétonnière abandonnée. Un coup de feu suivi du bruit de la balle tournant dans le bol de la bétonnière; je me couche et m'éloigne en rampant. Après la fin des combats, je retourne voir ce qui s'est passé: la balle du tireur qui m'était destinée était quelques millimètres trop bas; elle a donc heurté le dessus du muret mais ayant touché la jointure de deux briques, elle a été déviée vers la bétonnière au lieu de ricocher tout droit, vers mon front!

Heureusement, on entend le grondement des chars qui arrivent et les Allemands décrochent du nord. C'est alors que, venant cette fois du sud-est, nous sommes attaqués par des panzers grenadiers; bien plus qu'à moitié morts de sommeil et de fatigue, les hommes du commando les repoussent par un combat au corps à corps bref mais violent; d'une rafale, je descends un feldwebel qui se préparait à lancer une grenade. Son explosion met fin au combat et comme les chars arrivent enfin, nous passons à la contre-attaque mais l'ennemi se replie très vite.

Nous enterrons nos morts; parmi eux, outre Prévost, il y a Georges Schmidlin de Franck, l'auteur de la musique de la Marche du Premier Commando de France dont Yves de Kermoal, un autre chasseur de mon peloton, a écrit les paroles.

Et nous devons revenir à la principale mission: nous entrons dans Belfort sans autre réaction que des tirs sporadiques d'artillerie.

Masevaux

Après la liquidation d'un état-major de la Gestapo à Saint-Nicolas, notre prochain objectif est Masevaux, une dizaine de kilomètres derrière les lignes ennemies; en effet, une division motorisée allemande se trouve en difficulté au nord, autour de Rougemont et sa seule

voie de repli passe par un pont sur la Doller, à Masevaux. Il semble que cette bourgade soit occupée par une petite garnison et l'ordre est donné d'occuper des maisons sur la rive est, en face du pont, pour arrêter la retraite des Allemands. À la question de savoir comment trois pelotons de 30 hommes doivent arrêter une division de 5000 hommes, il est simplement répondu: «Tenez bon et ne vous inquiétez pas, les renforts arriveront».

Dans l'heure qui suit, des patrouilles sont donc envoyées dans la nuit pour tâter le terrain. L'une d'elles passe par le faubourg de Stoeken. Devant une maison en lisière, une voiture allemande. Entrant l'arme au poing, les commandos découvrent deux Waffen SS qu'ils réveillent sans douceur et interrogent avec l'aide d'un Alsacien qui les guide. Devant leur refus de répondre aux questions sur la situation des troupes dans la ville, le sergent commandant la patrouille abat d'un coup de poignard au cœur l'un des deux SS (comme à l'instruction, a-t-il dit plus tard, verticalement, de haut en bas, entre l'omoplate et la clavicule). L'autre parle avant d'être à son tour abattu. On ne peut pas prendre de prisonniers et de toute façon, des SS...

La progression, guidée par deux Alsaciens, s'effectue d'abord sans encombre, mais les Allemands réagissent et le sous-lieutenant Riquet est tué en passant la rivière. Le peloton installé dans une maison à l'est de la Doller, je pars me rendre compte de la situation dans ce village encore occupé par les Allemands. Pleine lune, je marche du côté ombre de la rue. Une sentinelle allemande me voit néanmoins, m'interpelle. Je tire, le rate; il tire et une de ses balles vient se ficher dans mes équipements tandis que je commence à courir. Poursuivi maintenant par tout un groupe d'Allemands tirant heureusement un peu au hasard, je dévale la rue en essayant d'ouvrir les portes des maisons; enfin, une porte n'est pas verrouillée et j'entre, monte l'escalier dans la pénombre et laisse derrière moi une grenade dégoupillée dont l'explosion freine un instant mes poursuivants. J'arrive dans les combles, une chaise sur une table me permet de soulever le vasistas; je laisse en cadeau ma dernière grenade tout en me hissant sur le toit où je glisse et m'accroche in fine sur je ne sais quoi; je saute, en plein clair de lune, sur le toit plus bas d'à côté puis à terre dans les jardins et je me dépêche de regagner mon peloton où je manque de me faire tuer, tellement essoufflé que je n'arrive plus à me faire connaître.

Un peu plus tard, un groupe d'Allemands s'apprête à passer la Doller sous nos fenêtres. Je fais ouvrir le feu. Ils s'arrêtent et un officier, agitant un linge blanc, s'avance en vitupérant. Notre guide alsacien traduit: «Ils pensent que nous sommes des Allemands et que nous les prenons pour des Français». L'officier tente d'ouvrir la porte et réclame la clef; une grenade met fin à l'épisode; le groupe se replie en nous arrosant sans effet notable.

Un quart d'heure se passe et puis, soudain, apparaît un blindé; une lueur dans la nuit et un projectile de panzerfaust frappe la maison. Au rez-de-chaussée, un de mes chasseurs est très grièvement blessé. Plusieurs autres explosions, et bientôt la maison, maintenant

complètement encerclée, commence à brûler. Il apparaît très vite que nous ne pouvons plus rester. Avec l'accord du lieutenant du Bellay, qui a accompagné mon peloton, je donne donc l'ordre d'évacuer avec comme point de rassemblement une ferme située plus haut à environ 500 mètres vers l'est dans la direction de Thann. De Bellay et moi sortons les premiers et pendant que nous arrosons de chaque côté à la mitrailleuse les quelques Allemands qui ne nous attendaient pas vraiment dans cette direction, le peloton file vers le haut. Au moment où nous partons à notre tour, du Bellay s'effondre et je continue seul.

Les Allemands ne nous poursuivent pas et tout le peloton, moins du Bellay et Taillandier (blessé, il a été fait prisonnier et soigné par les Allemands), se retrouve auprès de la ferme. Je mets les hommes au repos dans une grange et, avec l'aspirant de Miribel, je vais dans la ferme. Nous sommes très bien reçus et prenons quelque nourriture quand on frappe à la porte et qu'une voix allemande se fait entendre. Miribel et moi passons dans la pièce voisine et, le doigt sur les détente de nos mitraillettes, nous attendons, pendant qu'une conversation en allemand s'engage à côté.

Quelques minutes plus tard, la conversation cesse et nos hôtes viennent nous dire que ces soldats venaient prévenir qu'une compagnie allait s'installer dans la grange. Avant que le jour ne commence à se lever, nous nous dépêchons de faire sortir le peloton et, quand nous atteignons l'orée de la forêt voisine, nous pouvons voir les Allemands investir la ferme.

Ne sachant pas quelle est la situation dans Masevaux, je décide de rester derrière les lignes allemandes. Nous allons y faire plusieurs actions ; ainsi nous attaquons une batterie située sur le col entre Masevaux et Thann ; nous tuons les artilleurs qui n'ont pas eu le temps de s'enfuir et, faute de grenades au magnésium, nous devons nous contenter de faire basculer les deux pièces après en avoir enlevé les roues. Nous mettons également le feu à un dépôt d'essence et nous attaquons quelques voitures. Nous évitons des patrouilles allemandes, nous couchons dans la forêt à même le sol et c'est au bout de deux jours que nous retournons vers Masevaux qui est complètement libéré. Je reçois une palme à ma croix de guerre avec la citation suivante: «Jeune officier ayant servi avant son arrivée au Groupe dans les Forces françaises libres, engagé le 1^{er} juillet 1940 et s'étant particulièrement distingué à Bir Hacheim. S'est confirmé comme combattant et chef hors pair au cours des combats du 19 au 28 novembre. En particulier le 20 novembre à Essert. A, par une initiative personnelle, aidé efficacement à dégager le groupe encerclé et durement contre-attaqué par des troupes d'élites allemandes. Au cours d'un farouche corps à corps le 25 à Masevaux a été au premier rang d'un combat de nuit qui a mené à la possession de cette importante tête de pont sur la Doller. Encerclé dans la maison qu'il défendait, celle-ci détruite par les bazookas ennemis, a réussi à dégager son peloton à la grenade et à le ramener après 48 heures d'action sur les arrières de l'ennemi».

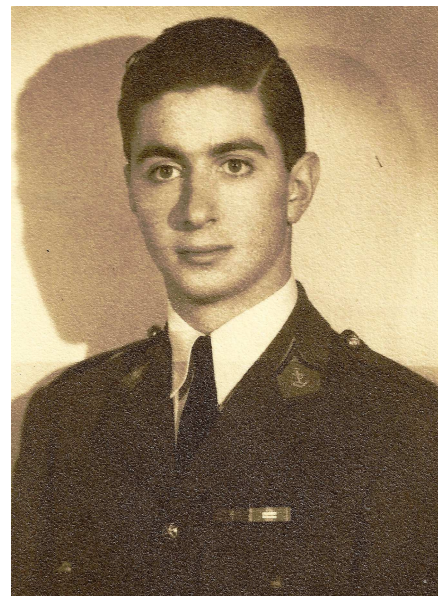
Début janvier 1945 enfin, le général Jean de Lattre de Tassigny me remet, sur le front des troupes, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

J'ai eu ce jour-là le sentiment d'avoir accompli ce que je m'étais juré de faire en juin 1940. Je crois aussi avoir été digne de mon oncle tué en septembre 1914 et de mon père fait aussi chevalier de la Légion d'honneur lors de la guerre de 14-18.

Mais si la guerre n'est pas finie, si l'ennemi occupe encore une partie du pays et si on nous annonce de nouveaux combats, dès fin janvier, pour prendre Colmar et libérer complètement l'Alsace, pour moi elle est finie car je suis maintenant affecté à l'état-major du groupe; cela doit me mettre à l'abri des dangers, ce qui, je l'avoue, me convient car j'éprouve depuis quelques temps le sentiment, irrationnel, je le concède, que ma chance se rétrécit à chaque usage comme une peau de chagrin... et que je l'ai dernièrement vraiment beaucoup sollicitée.

Après la libération de l'Alsace qui nous cause quelques pertes, le franchissement du Rhin et la traversée de l'Allemagne et de l'Autriche jusqu'à l'Arberg s'effectuent sans trop de casse comparés aux combats précédents et, enfin, j'ai l'immense orgueil de défiler le 14 juillet sur les Champs-Élysées à la tête du Premier Commando de France.

C'est donc ici que je termine ces récits en espérant qu'ils ont su transmettre une partie de ce que mes camarades et moi avons vécu pendant ces années où nos peines ont été enfin récompensées par le bonheur d'avoir pu contribuer à libérer la France.



LOULOU, Sergent FFI – 1er Bataillon du Morbihan

Par Magali Brissac

Loulou était le grand-père de Magali. Résistant, il est mort pour la France le 28 juin 1944 lors des combats pour la Libération de la Bretagne. Des aléas familiaux ont longtemps empêché Magali d'en savoir plus sur cet homme, jusqu'à ce qu'elle se lance dans des recherches difficiles pour elle et souvent solitaires. Elle a délibérément choisi de raconter la vie de son grand-père à la première personne, comme pour lui rendre vie. Plus qu'un récit de guerre, Magali nous livre ici une tranche de vie, de l'une de ces vies qui alimenta les champs de bataille de la seconde guerre mondiale, une vie semblable à celle de nombreux Français de l'époque et que nous, hommes et femmes du 21^e siècle, avons du mal à imaginer. Elle a bien voulu confier ses découvertes à Histomag'44, qu'elle en soit ici remerciée.

Daniel Laurent



Je m'appelle Louis Joseph François ROPERCH, je suis né à Lorient le 21 septembre 1918, Rue Carnot.

Mes Parents : Henriette Yvonne LE BIHAN et François ROPERCH, déseparés par le trop plein de misères auxquelles ils avaient du faire face avant et durant ces tristes périodes et lendemains de la Grande guerre de 1870 suivi de près en 1914 par la 1^{ère}

guerre Mondiale, m'ont abandonné à l'Assistance Publique de NANTES.

Ma bonne étoile se personnalisait en ma Grand-mère Maternelle : Marie Philomène ainsi que mon grand Père Marin pêcheur : Alain Louis LE BIHAN ; tous deux respectivement âgés de 66 et 70 ans, m'arrachèrent des griffes de l'Assistance Publique.

Bien qu'analphabètes, comme la plus part l'étaient à l'époque, tout deux m'inculquèrent ce qu'était la véritable lutte pour la liberté, la pugnacité, la persévérance, la non soumission aux coups du sort qui s'acharnent contre ceux, trop vulnérables, qui baissent les bras.

Ce sont eux qui inoculèrent dans mes veines, avant même qu'il ne soit créé, le chant des Partisans que KESSEL et ses amis rédigeaient à Londres, dans la clandestinité, pendant les heures les plus sombres, lorsque la gueule de l'Allemagne enragée crachait ses bombes meurtrières.

Ce sont eux qui m'ont les premiers, prodigué les soins dont je manquais cruellement, c'est ainsi que j'appris à respirer à pleins poumons, l'air sacro-saint du Morbihan, tant attachés à Saint Yves et croyant en la justice d'entre les hommes.

Ce sont eux encore qui s'insurgèrent, malgré leur âge

A Mon Fils Louis Victor, afin qu'il chemine léger, dans la clarté... Bien droit devant lui... et que s'il se retourne pour regarder ce Grand-père dont je lui ai tant parlé, il ne voit qu'un vaste ciel bleu azur qu'aucun nuage ne viendra plus jamais assombrir et au milieu duquel vole librement un majestueux oiseau marin.

A Pascal, Véronique et leurs enfants, notre Famille bretonne qui m'ont offert l'affection, le refuge, la compréhension et les « contacts » que je cherchais depuis tant d'années lorsque j'étais seule face à la petite croix plantée au détour du virage du « Purgatoire 7 trous » - lieu dit « La Forêt » Bieuzy Lanvaux, essayant d'extraire du granit froid et impénétrable une histoire que personne n'avait jusqu'alors voulu me conter, une histoire secrètement gardée que je portais vraisemblablement encryptée en moi, dès avant ma naissance.

A Eugène ...sans lequel je n'aurais jamais pu marcher sur les traces de mon Grand-père.

A « Pierrot », grand Résistant, personnage exemplaire. Dans son regard et grâce à ses récits, j'ai pu entrevoir le courage dont étaient emplis ces soldats de l'ombre...

A Madame LE CUIILLER... grande dame Résistante qui m'a apporté les paroles cruciales qui m'ont permis de découvrir que le doute n'avait pas sa place dans cette histoire et m'a fourni d'autres preuves indéniables de l'authenticité des faits et récits ci – après contés.

Au silence, ébranlé par mes questions incessantes, à cause duquel j'ai grandi avec un trou dans l'âme...

Au courage et à la souffrance de ma Grand-mère, de Maman, qui constituèrent pour moi dès l'enfance une invitation à ne jamais baisser les bras, un moteur d'excellence à travers tous mes actes... un hymne à la vie... à l'amour.

A mon Père dont je suis si fière, qui sans s'en douter, fut mon allié dans cette quête...

A mon Grand Frère, Olivier,

A Constant Raine le grand chêne, Grand-père magnifique qui a rempli ses fonctions avec talent et m'a offert l'image d'un « Loulou », qui s'il avait pu vieillir, lui aurait certainement et en de nombreux points ressemblé.

Retrouver son sillon au travers de ces bois... humer le même air, les mêmes odeurs que celles qu'il respirait dans ces forêts qui le dissimulaient, m'incliner sur la tombe de ceux avec qui il est parti... rompre à nouveau le calme de ces fougères, toucher les arbres centenaires, derniers témoins directs de ses ultimes instants, de son adieu à la vie ... son adieu dans la solitude à son épouse, à sa fille...

Le faire sortir de l'oubli, du silence dans lequel il était emmuré et lui dire combien nous l'aimons toujours et encore, qu'à jamais il reste bien vivant et à nos côtés.

Magali Brissac

« Il faut qu'il y ait un soleil. Il faut qu'il y ait une espérance. »

Charles de Gaulle, 24 juin 1940.

avancé, contre toute forme d'aviilissement de l'enfant que l'on délaisse, que l'on pose là, loin de l'amour qu'il réclame simplement, isolé et éloigné du regard des autres, dans une chambre bien souvent froide et insalubre.

Déjà très jeune je les observais, luttant contre l'administration pour que la patrie reconnaisse ce petit fils échoué qu'il venait de repêcher bien mal en point, les ailes un peu cassées Cette liberté d'être, de vivre, d'aimer et d'être aimé... je la garderai farouchement, personne ne me la reprendrait... J'étais pour la vie entière déterminé à prouver, à qui voudrait bien l'entendre, que je valais la peine que l'on m'éleve, que l'on m'instruise, que l'on croit en moi, en mes possibilités... Et ce en dépit des multiples infections (adénopathies, pneumopathies) dont je souffrais déjà, en raison des mauvais traitements et du désamour qui avaient « célébré » mes premières tentatives de m'accrocher à la vie...

De ce fait, mon destin était déjà scellé et irrémédiablement entrelacé avec celui de ceux que je verrai souffrir, à celui des humiliés, à celui des plus fragiles que l'on tentait de piétiner...

Tant que la vie me prêterait son souffle, ma mission était de ne jamais fermer les yeux face à la cruauté, ne jamais faire acte de soumission devant un quelconque bourreau, lui opposer mon regard et si sa conscience ne le forçait à baisser les yeux, je lui cracherai ma rage au visage.

Je saurai soutenir sans faillir n'importe quel bras de fer avec l'opresseur.

Ceux qui auraient du ou pu m'aimer en avait sans doute souffert leur part, quant à ceux que j'aimais envers et contre tout, vieillissant, ils devenaient vulnérables ; je ne supporterais pas qu'une deuxième fois l'on m'ampute de cet amour si durement gagné...

Cette France pour laquelle mon père François ROPERCH avait été jusqu'à perdre ses facultés, sa raison...

Il n'avait lui-même pas connu d'enfance, on la lui avait volée : Après avoir été, ainsi que ses frères et sœurs, abandonné (l'abandon d'enfant était endémique à notre famille) et plus tard jeté dans la prison pour enfants de Belle île, il y avait souffert plus que de raison.

Son unique espoir d'obtenir son salut, sa rédemption, de se « relever » malgré ce si lourd fardeau, fut sa lutte en 1914 pour que notre pays ne tombe pas à nouveau.

Lui n'avait pas eu ma chance, cette 2^{de} chance... L'alcool qui avait été tant salutaire aux poilus dans les tranchées, pour que l'horreur leur soit rendue plus familière, était devenue son amie... A son retour il était comme des milliers d'autres jeunes hommes : son propre fantôme, amputé de sa chair ... de sa raison ... à près de 80 pour cent, une petite pension pour palier à cette « déchéance » lui avait été octroyée par l'État... arborant fièrement sa Croix de Guerre : « la Patrie reconnaissante », petit éclat de lumière contre sa poitrine.

C'est à son retour que je vis le jour et c'est avec mon Grand Père : Alain Louis LE BIHAN que devant l'officier d'Etat Civil, il me reconnaissait.

Peu de temps après, ma mère, Henriette LE BIHAN, hantée par des fantômes dont elle seule connaissait les origines, en proie à un mal de vivre que mes Grands Parents n'avaient pas réussi à dompter, errait dans une maison de courtoisie.

Partie sans laisser d'adresse, elle devait rencontrer, lors du retour « au Pays » des troupes Américaines, un soldat à plus fière allure et moins abîmé que mon Père, Soldat Américain avec le quel elle trouva bon de fuir ses obligations maternelles en prenant le premier bateau qui devait l'emmener presque à tout jamais à La Nouvelle Orléans...

De mon vivant, je ne pu lui pardonner cet abandon au profit d'un amour éphémère.

Je porterai à vie, la trace indélébile de « l'abandon », étiqueté en tant qu' « enfant non désiré », un trou à l'âme béant, au profit de quelques mirages de réussite... de gloire... émergeant de sa soif d'amour inassouvie...

A cela s'ajoutait nécessairement la question inévitable : mon Père était il d'ailleurs celui qui m'avait été attribué par l'État-Civil?

Devenu adolescent, mon allure de « viking » trahissait ma filiation présumée, à cette question il ne reste que l'ombre permanente, diaphane et vénéneuse du doute.



Louis avec sa Grand-mère : Marie Philomène SALOMON épouse : LE BIHAN à LORIENT (1936)

En Septembre 1920, Tous deux, Père et Mère, furent déchus de leur droit Paternel par décision de Justice, ma Grand-mère devint à l'âge de 68 ans ma tutrice légale.

La sœur de ma Mère : Marie-Jeanne LE BIHAN, qui résidait Quai Des Indes à Lorient, les secondait dans leur tâche éducative.

Ma tante Marie-Jeanne était instruite et sophistiquée, elle était celle des deux sœurs qui avait « réussi ».

Jeune domestique, elle avait épousé à l'âge de 21 ans, un Artificier du premier Régiment d'Artillerie Coloniale : Isidore LESSARD, lequel s'était plus tard distingué par sa bravoure lors des événements d'Octobre 1911 puis lors de la grande Guerre...

Marie-Jeanne m'aimait et m'observait grandir avec des lueurs de fierté dans le regard.

Elle était d'une rare élégance et lorsqu'elle se promenait avec moi dans ses bras ou accroché à sa main si douce dans les rues de Lorient, elle s'enorgueillissait de la présence de ce petit neveu qui la faisait fondre mais lui rappelait sans doute les fantômes de ma mère contre lesquels elle avait du se battre également

Trois ans avant ma naissance, de leur union naissait ma cousine : Marie Louise, elle était ma Grande Sœur « adoptive », c'était une jeune femme blonde magnifique, très allurée et respirant la joie de vivre, elle m'entraînait avec elle dans de joyeux tourbillons, d'innombrables fous rires...nous étions vivants.



Son Grand Père : Louis LE BIHAN, qui l'a élevé, avec Marie Louise sa cousine .

J'éprouvais une reconnaissance infaillible envers cette France de liberté, de compassion... qui avait aidé mes grands parents à m'élever, ce pays qui commençait à se relever de longues et persistantes blessures..... cela m'avait été transmis par mon éducation, docile comme un enfant peut l'être devant ceux qui l'avaient aidé à se relever, ma dévotion envers elle était similaire à celle qu'éprouvaient les millions d'hommes qui lui donnèrent leur vie en 1914.

Je voulais vivre, aimer... et puis encore vivre, et être aimé....

Les miens serait fiers et peut être aussi ceux qui m'avaient conçu et abandonné, tout comme Pétain et son Gouvernement, qui à Vichy avait vilement laissé tomber la France en la livrant aux mains d'Hitler...

Dés le plus jeune âge, le sang bouillait dans mes veines, j'aimais l'océan, j'y prenais toute l'énergie dont j'avais besoin car je souffrais des résidus de quelques mauvais traitements connus lors de mon séjour à l'assistance publique.

De longs séjours à l'hôpital en alternance avec mes semaines d'écolier rythmaient les années qui se succédaient, je savourais l'air de ma Bretagne à pleins poumons, j'en connaissais déjà les moindres odeurs, murets, sentiers et planques secrètes que

tous les gamins aiment avoir dans un coin de forêt. Nous étions les chevaliers du Roi Arthur.

Était-ce par anticipation ? Je ne savais pas qu'un jour cette même forêt, son odeur enivrante et ses cimes s'élevant vers le ciel... formeraient mon linceul.

Je dessinais avec mes amis des projets d'avenir plus que prometteurs, cette liberté là personne ne viendrait nous l'arracher...

Construire notre pays le faire avancer vers l'équité, le bonheur, sortir notre terre de légendes et de batailles illustres, de la misère afin que nos parents, les mômes d'aujourd'hui... de demain, n'y souffrent plus jamais.

Nous tous, gamins bretons, avons vibré si fort dans cette communauté de valeurs qui étaient la nôtre... Nous y avons souffert mais le cœur battant, nous avons rêvé si ardemment aussi.

Ma secrète colère, je la transformais en force et créativité, après une scolarité tumultueuse, et un stage en tant qu'ajusteur tourneur dans un Atelier, j'entrais à l'école des Apprentis Mécaniciens de la Flotte à Lorient à l'âge de 16 ans en Octobre 1934;

« Amitié, Camaraderie, solidarité » telle était la devise de cette Institution Militaire.

Tant de voyages et périple m'attendaient, l'aviation pour la quelle je me passionnais, le Water-polo, discipline sportive dans la quelle je savais m'imposer.

A la suite d'une période probatoire de quelques mois, mon admission m'était confirmée, dès ma sortie je devais à l'armée un engagement de 5 ans et me destinai à devenir Mécanicien « volant » dans l'Aéronavale.

L'apprentissage y était de grande qualité mais effectué volontairement, dans des conditions parfois inhumaines, nous manquions de tout, notamment de chauffage et de nourriture, il fallait être déjà très endurant. Mais à la perspective de construire mon avenir, je m'y affairais avec fougue aux cotés de mes camarades.

En 1936, j'obtins mon Certificat et entrais à la Base Aéronavale de Rochefort pour y parfaire ma formation de Mécanicien « Volant ». Les Hydravions me fascinaient par-dessus tout, je m'envolais avec eux et les « soignais ». Les sensations de liberté lors des vols me submergeaient.

Le plus beau jour de ma vie fut celui de l'Ascension de 1937, je me trouvais affecté à la Base Aéronavale d'Hourtin en Gironde, lors d'une permission sur la plage je rencontrai la Femme de ma vie : Pierrette... Pierrette Lusseyran.

J'étais un homme comblé, les blessures du passé, l'enfant de un an abandonné, le vilain petit canard... toutes ces images devenaient lointaines, de plus en plus floues.

La rudesse de l'existence semblait m'avoir oublié : Je m'étais doucement glissé dans la peau d'un oiseau marin, entièrement libre de laisser dans son sillage les petits éclats aveuglants que laisse dériver parfois l'océan à la nuit tombante, à la lueur de la lune; Un sentiment intense d'apaisement me gagnait enfin.

Mes camarades et moi ne nous quittions plus, nous faisons partie d'une belle équipe de Water-polo et battions à plat de couture tous ceux des autres bases que nous affrontions.

Je ne voyais pas souvent Pierrette mais elle était à tout jamais présente dans mon cœur, son destin était par delà le temps scellé au mien.



Louis Roperch à gauche, sans doute entre 1938 et 1940 (probablement à la base d'Hourtin en 1938)

En 1938 je fus muté à nouveau sur la Base de Rochefort puis à Aspreto en Corse... des jours heureux... Le travail sur les escadrilles s'intensifiait, de nombreux essais sur de nouveaux appareils toujours plus performants, puis les camarades et nos folles escapades lors des permissions.

Pierrette me manquait tant, je lui envoyais autant de photos que je le pouvais pour que jamais elle ne se lasse de me regarder, pour que jamais ne lui prenne l'envie de m'oublier.

En 1939 la guerre éclata et en tant que jeune militaire je du vivre les tristes heures de notre défaite entre Rochefort et Aspreto, je pris part à quelques actes de guerre et assistais, désespéré et impuissant, à notre capitulation devant l'armée Allemande suivi du tristement célèbre pacte de Vichy (NDDL l'Armistice).

En 1941, lors de ma 5^{ème} et dernière année d'engagement, je me trouvais sur la Base de St Mandrier à Toulon, qui, peu de temps avant que la Flotte ne se sabote, tombait entre les mains de l'ennemi et ce fut sous commandement Italien que, pour la dernière fois de ma vie, je faisais acte de soumission.

(NDDL : La BAN Saint Mandrier ne fut occupée par l'ennemi que du 28 novembre 1942 au 1er septembre 1944. La base fut déclarée « à désarmer » le 11 aout 1940. En 1941, elle était toujours française mais la Commission Italienne d'Armistice y arrive le 8 aout pour vérifier ce désarmement, c'est de cela dont vous parlez. Il ne restait plus beaucoup de monde sur la base mais votre grand-père devait être de ceux qui s'occupaient des hydravions.

<http://www.netmarine.net/aero/bases/stmandrier/histoire/histoire03.htm>

Très rapidement nous nous sommes livrés, lors de permissions, à des actes de « désobéissance », transmissions de renseignements, utilisation de véhicules militaires sans autorisations règlementaires, nous nous rebellions autant que nous le pouvions, pour ces raisons je passais mon dernier mois d'engagement au « trou »...

Ma vie de « civil » commença par le second plus beau jour de ma vie : le 5 juin 1941, j'épousais Pierrette et m'installais avec elle près de sa famille en Gironde à Hourtin.



le 5 juin 1941, mariage de " Loulou " à Hourtin

Bien qu'éloigné des miens, de ma Bretagne que j'aimais tant, les forêts des Landes, l'odeur de résine, les petits ports de pêche du bassin d'Arcachon ne me dépaysèrent pas trop et puis quelques copains de la base épousèrent en même temps que moi des Hourtinaises.

J'aidais mes beaux Parents à la panification et prêtai main forte aux bûcherons dans la forêt.

Dès l'été 1941, nous commençons à nous livrer à des tracasseries quotidiennes que nous infligions aux allemands qui stationnaient en Gironde, de petits réseaux locaux dépendants de réseaux plus conséquents départementaux commençaient à s'organiser.

Ayant trouvé un emploi en tant que conducteur de Locomotives aux « Chemins de Fer économiques » de Lacanau, le petit groupe de résistants que j'avais intégré arrivait à leur en faire voir grâce à des sabotages de voies, vols de matériels...

Je ne supportais plus devoir rendre des compte à ces envahisseurs, plus le temps passait, plus le quotidien me paraissait insurmontable, douloureux, comme si les allemands m'avaient entaillé les jambes et les mains.

Être dans l'obligation d'acquiescer, de répondre à leurs requêtes, à leurs aboiements, devenaient pour moi une véritable torture, je sentais petit à petit ressurgir dans ma poitrine ce sentiment profond d'angoisse mêlé à la rage, que je croyais avoir enfouies tout au fond de mes entrailles à tout jamais.

J'étouffais, cherchais mon air mais n'arrivais plus à le trouver, les limites de notre liberté se rétrécissaient chaque jour un peu plus, l'atmosphère s'alourdissait, devenait menaçante au fur et à mesure que les jours, les semaines les mois passaient....

Je le savais désormais : je connaissais cette énergie et cette ferveur qui m'animaient, elles avaient un goût familial, pas de soumission... jamais ! Toute action de sabotage à la qu'elle nous nous livrions était ressentie comme une libération.

Pierrette quant à elle, n'appréciait pas du tout me voir rentrer les chemises en lambeaux et parfois même tâchées de sang, nous n'avions pas tout à fait la même « conception de la Patrie ».

Pierrette considérait celle-ci comme une rivale menaçante... Sans doute pressentait elle au plus profond de son âme, le funeste chemin sur le quel « la Patrie reconnaissante » m'avait déjà irréversiblement engagé.

Nous savions désormais qu'il était possible de freiner leur progression, de s'opposer à ce régime empli de haine.

Par les actualités cinématographiques et autres types de missives que les chefs de réseaux nous faisaient parvenir, nous savions que l'ennemi se livrait à un véritable pillage, il dépouillait la France des quelques bouffées d'oxygène qu'elle avait pu respirer depuis 1918.

Des rumeurs de plus en plus fréquentes, concernant des convois entiers aux destinations floues : Juifs, réfugiés politiques, enfants, femmes et vieillards, étaient entassés dans des wagons à bestiaux sous le regard chargé de mépris des « aboyeurs », on parlait de gigantesques camps de concentration, de l'orchestration par le parti Nazi, de l'extermination méthodique de ces pauvres gens...

Lentement la fureur fermentait dans nos veines, comment supporter cela plus longtemps, comment rester dans la passivité face aux collaborateurs zélés, qui dénonçaient leurs voisins, membres de leur famille, ceux qui avaient un jour attisé leur jalousie....

Le monde était en train de devenir l'Enfer que nos vieux, avec leurs visages d'oracle grimaçant à la lueur des feux de bois, nous annonçaient menaçant, lorsque nous étions gosses, ... terrifiés nous nous rassurions en pensant que cela ne pouvait pas être... que ces histoires ne pouvaient être qu'élucubrations de vieillards...

Le 3 septembre 1942 fut le dernier plus beau jour de ma vie : la naissance de ma petite fille : Françoise, chair de ma chair, dès son premier souffle, j'aimais ce petit bout de femme plus que tout, moi Père, je me hissais au rang des hommes, maître d'un royaume, je la montrais à tous, j'étais si fier.

En novembre 1942, faute d'argent et parce qu'aussi les alentours étaient de plus en plus peuplés d'Allemands, je choisis de m'engager chez les Marins Pompier de Lorient en tant qu'ancien de l'Aéronavale, je réintérais ainsi la Marine au sein de la 3^{ème} Compagnie des Marins Pompiers. J'étais Pompier de Port.

La voie était toute tracée et j'assurais de par ce réengagement de 3 ans, pérennité et avenir à ma femme et ma fille.

Mes Grands-parents, ma tante semblaient heureux et rassurés de me voir près d'eux, je savais que Pierrette et Françoise étaient en sécurité à Hourtin, la

Bretagne quant à elle était le lieu de toutes les exactions, tant de souffrance partout où mon regard se portait.



En mars ou avril 1943, avec sa fille Françoise à Hourtin

Lorsque je revins, la Bretagne était sous l'emprise totale de l'ennemi, la Gestapo avait rallié en ses rangs une masse de gens condescendants, la collaboration, les dénonciations, les bons Français, avaient désormais le droit de se distinguer, il était devenu possible de démontrer haut et fort son Patriotisme et au nom de la Nation, la délation à l'encontre de pauvre gens devenait totalement licite, le rêve de pouvoir envoyer son voisin au peloton d'exécution était désormais une réalité.

L'ennemi avait recruté dans ses rangs de cruels cosaques Ukrainiens, ceux-ci se distinguaient par le raffinement de leurs tortures, pillages incendiaires, ravages, exactions en tout genre.

(NDLR : Ces soldats étaient des « Ostruppen » et ils n'étaient pas tous Ukrainiens, d'ailleurs Cosaque et Ukrainien sont 2 nationalités différentes

Les bombardements incessants accablaient les villes et villages, nous laissant sans répit. L'ennemi s'engraissait sur le dos de la Population, occasionnant de graves carences auprès d'une population déjà fragile, tant de terreur....

J'avais renoué avec mes copains d'enfant, nous étions à nouveau réunis sous la bannière qui jadis nous avaient déjà soudé : « Amitié, Camaraderie, Solidarité », subjugués par De Gaulle qui depuis Londres incitait les « insoumis » à le rejoindre ou à mener depuis la France une lutte acharnée contre l'occupant.

Des regroupements plus ou moins politisés commençaient à s'organiser créant ainsi de petits

réseaux timides au départ puis se renforçant au gré des sabotages de plus en plus conséquents.

Je dissimulais et taisais cet engagement dans la clandestinité comme beaucoup d'autres sous mon uniforme, obéissant aux ordres de nos gradés qui pour certains « s'étaient rangés du côté de l'ennemi » et pour d'autres s'investissaient comme nous le faisons dans l'ombre.

Les « Réfractaires » (NDDL : Réfractaires au STO, Service du Travail Obligatoire) au départ pour l'Allemagne affluaient dans nos rangs, et du fait de la rareté des planques, de la fréquence des rafles, la difficulté pour eux d'assurer leur alimentation et la nécessité d'avoir de bonnes pièces d'identité, il devenait impératif de les cacher, assurer leur formation en tant que soldats de l'ombre.

Rien ne devait être révélé, divulgué auprès de nos familles, mères, épouses, enfants devaient être protégés en cas de rafles et interrogatoires... Nous fondre dans l'obscurité réconfortante de nos lieux de clandestinité.

Après que Lorient fut anéanti sous les bombes alliées, les miens trouvèrent refuge chez ma Tante Marie-Jeanne, Grande Rue à Ploërmel, quant à moi, je multipliais les actions en compagnie de mes frères d'armes, lorsque nous avions froid, nous nous dissimulions sous des lits de feuilles mouillées entassés dans nos trous creusés en pleine forêt...

il arrivait parfois que par épuisement, certain s'endormait à leur poste de guet et jamais ne se réveille, les Allemands les ayant fauché avant qu'ils ne puissent sortir de leur profond sommeil.

D'autres affaiblis par la faim, la fatigue, le froid étaient capturés et torturés jusqu'à la mort.

Une seconde précaution était de garder secrets les emplacements occupés par les groupes et d'en changer assez fréquemment, de façon à ce que jamais un petit détachement ennemi ne puisse venir droit sur l'emplacement d'un groupe mais soit toujours obligé de faire une recherche compliquée.

Nous nous protégeons les uns les autres, la remarquable solidarité qui régnait chez les maquisards permettait aux différents groupes, plus tard bataillons et réseaux d'être d'une efficacité redoutable, des hommes soudés au point que si l'un d'entre nous tombait, il transmettait par son sacrifice aux autres, une rage de vaincre incommensurable.

Invisibles, souffrant des conditions extrêmes dans lesquelles parfois nous nous retrouvions, nous réchauffions nos âmes en nous souvenant ensemble de nos jours heureux, du sourire de nos femmes, de leur regard intense et lourd d'angoisse à l'annonce de notre « départ » pour une destination inconnue.

Nous nous racontions les derniers mots de nos enfants, les dernières bêtises que nous les avons laissés faire tout en détournant le regard pour ne pas en fondre.

En juin 1944, j'officialisais mon combat depuis des années : Le 6 juin 1944 La Compagnie de Commandement du 1^{er} Bataillon de FFI du Morbihan fut formée, commandée par le Capitaine Henri Le

Frappier (« Gauthier »), toujours sous les ordres du Commandant HERVE.

Cette Compagnie de Commandement était composée d'éléments du National Maquis et de volontaires.

La caserne des marins pompiers de Lorient m'avait déclaré déjà depuis quelques mois « manquant à l'appel », j'étais désormais passible de la peine que l'on inflige aux déserteurs, aux comploteurs, aux « terroristes », terme qu'affectionnaient particulièrement les Allemands lorsqu'ils haranguaient les collaborateurs afin qu'ils effectuent leur devoir de dénonciation.

J'occupais le Poste de Chef de détachement / Chef de groupe de la « section transport », responsable d'une quinzaine d'hommes que j'allais devoir moi-même recruter.

Après l'attaque de Saint Marcel, les différents bataillons reconstitués étaient disséminés à travers le Morbihan.

Basé dans la région de Vannes le 1^{er} Bataillon conservait une cohésion satisfaisante, nous campions près de Lanvaux.

Le Commandant Départemental des FFI avait envoyé l'ordre de gêner les déplacements de l'ennemi et de lui rendre les routes de moins en moins sûres....

Dès lors furent orchestrées plusieurs attaques : sabotages, vols de camions et de motos, enlèvements de matériel de campement allemand, récupérations d'armes et munitions dissimulées ou parachutés dans plusieurs endroits, attentats contre les voies ferrées, enlèvement d'un dépôt d'effets appartenant à la Marine...

Inlassablement l'ennemi nous traquait, aidé activement par de consciencieux collaborateurs, des camarades tombaient, mais plus loin d'autres plus nombreux se relevaient.

Notre camp, au fur et à mesure des attaques ennemies, se déplaçait méthodiquement, aidé et ravitaillé durant toute la Guerre par de nombreuses familles de fermiers animés par le même courage et détermination, sans lesquels nous n'aurions jamais pu survivre à de telles conditions et qui bien souvent furent les victimes des pires exactions.

Le 22 juin le Camp déménagea pour Florange, le 23 Juin pour Lanvaux, le 27 juin 3 autres opérations d'attaques contre l'ennemi furent menées.

Le 28 juin 1944, à l'heure ou doucement le paysage, la vie se trouve enveloppée par un halo de sérénité, juste avant la tombée de la nuit, j'allais vivre mes dernières heures lors d'une opération de décrochage de notre bataillon par le sud du bois de Lanvaux.

Ma section avait pour mission de déjouer la tentative d'encerclement effectuée par de nombreuses troupes de soldats allemands et cosaques.

Notre section de Transport devait détourner leur attention du nord de notre camp, afin que le gros du bataillon puisse filer vers le prochain point de regroupement fixé.

Hélas, la Compagnie ne put être reconstituée comme prévu, les sections étant totalement dispersées.

Après une violente attaque, les éléments disponibles ont été rassemblés à Grands Champs où les ordres de dispersion ont été donnés.

La Compagnie sera définitivement rassemblée le 5 août 1944 avec Ordres de rejoindre Vannes.

Ils allaient comme nous le savons aujourd'hui couvrir de nombreux kilomètres avec les Alliés,

Mes frères ont accompli leur mission, ils ont marché toujours plus loin, ils ont libéré villes et villages, ne cédant pas un pouce de terrain à l'ennemi, ils ont lutté sans merci et nombre d'entre eux sont tombés comme moi.

« Les trois attaques organisées le 27 juin aux alentours (Locoal-Baud, Plumelin-Locminé, Lambel-Camors), oriente les recherches de l'ennemi. Le 28 juin, les sentinelles signalent des passages de camions et de motocyclettes aux abords du camp.

Vers 19h30, des Allemands s'infiltrèrent dans les bois, au lieu dit « Les 7 Trous », un homme de garde réussi à en capturer 2 qui sont interrogés par Lucien Penpenic, rédacteur à la Préfecture, qui parle leur langue. Ils expliquent qu'ils appartiennent à un gros détachement d'hommes amené de Lorient et de la côte, grossi de cosaques de Locminé. Près d'un millier s'apprête à l'assaut.

« Gauthier » décide de feindre un décrochement en direction de Grand champs pour déjouer la manœuvre d'encerclement en cours d'exécution. Il envoie ses 3 camions : 1 camion V8 ET 2 touristes, vers le sud puis, après avoir relâché les prisonniers (prisonniers assez nombreux puisque ayant été envoyés d'un peu partout par le Commandement départemental des FFI), il fait remonter le gros de la Compagnie vers le Nord, vers Plumelin, sans oppositions sérieuses.

La ruse a donc réussi et les camions ont rempli leur mission en attirant sur eux l'attention de l'ennemi ; Malheureusement alors qu'ils ont reçu l'ordre de descendre sur Pluvigner, ils filent à toute allure vers Grand- Champ. Près du Carrefour du Purgatoire, en Brandivy, des arbres abattus en travers de la route leur barrent le passage. Les hommes sautent du camion et tentent jusqu'à épuisement de leur munitions de se battre contre un ennemi supérieur en nombre »¹

C'est à l'issue de cette embuscade que mes frères et moi sommes tombés, animés jusqu'au dernier souffle par un ensemble de valeurs communes : l'œuvre de la libération, notre jeunesse, notre désir ardent de voir décamper au plus vite de la terre de nos ancêtres, ces assassins.

Ce qu'il est nécessaire de comprendre est que les dénonciations et autres actes de collaboration, occasionnèrent de nombreuses pertes dans nos rangs, déportations, tortures, exactions épouvantables contre la population civile...

Ceux qui aujourd'hui déclarent que la Résistance n'était pas organisée, que ses combattants ne faisaient que se livrer à des actes de vengeance haletants et anarchiques, se trompent, car nous étions bel et bien soumis à une hiérarchie militaire, et aux Ordres qui en émanaient.

« L'armée de l'ombre » était constituée d'hommes

aguerris aux responsabilités, au maniement des armes, rompus à l'orchestration de missions plus ou moins périlleuses, la plupart l'étaient, mais les plans que nous suivions étaient précis.

Chaque homme recevait un ordre clair, concis et devait s'y soumettre, y compris dans l'urgence : des plans de replis avaient été établis pour que les regroupements puisse être effectués en d'autres lieux fixés préalablement.

Notre Clandestinité n'a jamais toléré les actes hasardeux, ou isolés, des rapports Militaires précis relatent nos actions de guerre, de combats, toutes visaient à atteindre un objectif : la victoire par la coalition sur l'armée allemande, moi-même engagé depuis quelques années je refusais tout acte de bravoure irréfléchi, et je maîtrisais les ardeurs de mes hommes tout en neutralisant les électrons libres, toute mission était périlleuse certes, mais j'avais choisi en tant qu'adulte responsable père mari et patriote.

Nous devons neutraliser les délateurs, de la même manière que nous avons choisi depuis longtemps notre camp, ces hommes ou femmes qui dénonçaient ou avait choisi la collaboration active avaient fait leur choix également.

En temps de guerre, La collaboration à l'ennemi, la désertion, était passible de peine de mort, ceux qui dénonçaient nos positions à l'ennemi en couraient la même peine.

Il n'y a pas de plus beau combat, de plus belles missions que celles que nous avons offertes à ceux qui perpétueront ces valeurs communes qui font de nous des êtres d'émotions et d'amour, des êtres libres...

Pas plus que ceux que l'on a surnommé « les justes », nous ne nous réclamons comme « des héros », plongés dans ce contexte de violence et de cauchemars qu'était la guerre, nous nous sommes avant toute chose laissés guider par ce qui nous semblait être juste, par conviction...

Nos combats , nos cris de douleurs et de rage, mon dernier regard vers la cime des arbres filtrant les rayons de soleil qui allaient être mes derniers, émanaient directement de l'amour que nous portions à nos enfants , nos épouses, nos époux, nos Parents, nos petits enfants, ils étaient destinés à tous ceux qui nous succéderaient car dans leurs veines coulent notre sang, petit fragment nécessaire pour que jamais ne soit oubliées nos marches dans l'obscurité, le froid, l'angoisse, la peine pour que vos pas s'accomplissent sous la chaleur du soleil, dans la clarté...

Pour que jamais ne soient oubliées ces heures terrifiantes.

De votre aptitude à conserver dans votre cœur et votre mémoire l'histoire de nos vies, dépend votre avenir et votre liberté.

« LOULOU » 25 ANS.

Sergent FFI - 1^{ER} Bataillon du Morbihan.

« Je n'aurai donc pour me survivre
 Que ces mots, que ces lignes,
 Rappelant la forme vivante
 Que je fus un moment ;
 Evoquant les gestes sacrés
 Qui gardent pour un temps
 Cette prisonnière des signes :
 Ma présence latente..
 Hors de cette page- ô miroir
 Qui ne retient que l'essentiel-
 Doit renaître un autre moi-même
 Image au contour imprécis
 Comme un songe oublié

Perdu au fond de la mémoire,
 Autre moi-même destiné
 A des présences successives
 Je suis présent dès ce moment
 Où des yeux me font vivre
 Et durer en l'âme inconnue
 Qui m'évoque un instant
 Je deviens un néant visible.
 Peuplant les solitudes,
 Et me sens déjà parcouru
 De cent regards futurs ²

Notes :

[1] Roger Leroux, *Le Morbihan en Guerre 1939 – 1945*, Éditions Régionales de l'Ouest, 2000

[2] André Chennevière, journaliste de la clandestinité et FFI, cité par Pierre Seghers, *La Résistance et ses Poètes*, Seghers, 1974 (En 1939, André Chennevière est interprète auprès de l'armée britannique et, le 17 juin 1940, il est blessé à Rennes en aidant à l'évacuation de l'unité anglaise à laquelle il était attaché. De retour à Paris, il entre en contact avec la Résistance, vers laquelle le portaient toute son activité et son expérience antérieures. Il collabore à la presse clandestine, puis il entre dans les FFI.

Pourchassé par l'occupant, l'établissement de l'avenue Ledru-Rollin lui servait de couverture. Lors de l'insurrection parisienne, le 19 et le 20 août 1944, il établit, en plein combat, diverses liaisons et, débordant de joie, il va de barricades en barricades. Le soir du 20 août, devant la gare de l'est, il est arrêté et fouillé par un soldat allemand qui, trouvant son brassard de FFI, l'abat de deux balles

Sources :

Archives familiales

Roger Leroux, *Le Morbihan en Guerre 1939 – 1945*, Éditions Régionales de l'Ouest, 2000

Témoignage de Madame LE CUIILLER, résistante

Photos : Collection Magali Brissac.



Louis et sa fille Françoise - 1944



Témoignage d'une AFAT

Par Germaine Stéphan

Madame Germaine Stéphan est née en 1926 à Brest. Fille d'un officier de la Marine Nationale, elle effectua plusieurs années de service à titre militaire dans l'Armée de Terre, de mars 1945 à mai 1950. Ses camarades l'avaient surnommée «la carpe», car Mme Stéphan parlait peu. Voici son témoignage sur cette période.

Portant allégrement ses 84 printemps, Germaine ne se contente pas de vivre une retraite bien méritée. Elle a échangé sa machine à écrire des AFAT pour un clavier d'ordinateur et aide notre amie Nathalie pour les corrections de l'Histomag'44. Inutile de vous dire que nous sommes très fiers de la compter parmi les membres de notre équipe.

Daniel Laurent

Motivations

A 17 ans, je sortais de quatre ans d'occupation allemande, avec ses violences, sa haine. Ma famille a été très éprouvée : Mon frère aîné, membre du réseau du colonel Rémy, fut fusillé en 1941, à 20 ans, au Mont Valérien. Un second frère est mort des suites de sa déportation. Ma mère, ma soeur, furent molestées, emprisonnées, peu de temps heureusement, par ces «Messieurs de l'Occupation » comme disaient avec délectation les collaborateurs. Moi-même, j'ai aussi été battue à 17 ans, par un jeune SS, grand, blond, beau etc. On se regardait dans les yeux, et s'ils avaient été des pistolets, on serait tombés raide morts tous les deux.

Tous les jeunes, ou presque, étaient alors «communistes», non pas par adhésion au Parti, mais par esprit de vengeance et de rancœur envers les autorités d'avant-guerre et de la période de l'occupation. On aspirait à une nouvelle France, nettoyée de ses collaborateurs, délivrée de ces « politicards » qu'on avait eus avant la guerre. Tout ceci était vague dans notre esprit, car nous étions encore trop jeunes pour tout comprendre et juger. Les informations dont nous disposions étaient quasiment inexistantes. On ne savait pas que faire, mais on rêvait de quelque chose de nouveau, de propre, on idéalisait l'avenir ...

Un jour, une amie m'a entraînée à la Mairie, à une réunion sans me dire de quoi il s'agissait. Elle ne le savait sans doute pas elle-même! La salle était pleine, sur la scène des inconnus débitaient de grandes envolées auxquelles on ne comprenait pas grand-chose et qu'on écoutait distraitement. Mais dans l'ensemble, cela rejoignait assez notre point de vue.

A la fin de cette réunion, un des orateurs a incité les auditeurs à prendre la carte du «Parti». Horrifiées, mon amie et moi n'avons pas bougé, car nous venions seulement de prendre conscience de la situation! Pas question de s'en vanter auprès des parents !

Et puis, une dame, issue de la Résistance, a pris place à la petite table à son tour, et s'est adressée aux jeunes filles de l'assistance, nous expliquant qu'on pouvait s'engager dans l'Armée de Terre pour servir. Nous n'avons pas pris le temps de réfléchir, et nous nous sommes précipitées sur la scène pour être dans les premières sur la liste.

Curieux parcours, qui s'expliquent par la confusion qui régnait partout. Les gens avaient la sensation d'être livrés à eux-mêmes, et qu'il fallait faire quelque chose, quelque part.



Parcours militaire

Première affectation à Saint-Brieuc. Nous n'avions RIEN ! Pas d'uniforme, pas de matériel pour travailler. Nous avons récupéré des machines à écrire dans les Kommandantur, avec clavier allemand. La Joie ! Nous tapions sur le verso de cartes d'état-major laissées par les Américains et découpées avec soin, et récupérions la moindre enveloppe que nous décollions et retournions pour une nouvelle destination. Les papiers carbonés étaient en dentelle. Les rubans itou. Pas de chauffage, on tapait avec des gants, ce qui n'était pas triste.

Personnellement, je tapais quoi? Les Allemands fuyaient à travers la campagne, et volaient des vêtements civils sur les fils à linge ou dans les fermes. Rattrapés par un peu tout le monde, on les amenait dans une villa réquisitionnée pour interrogatoire et fouille, où, installée dans la salle de bains, ma machine sur une planche, je tapais comme une enragée des documents en allemand sur mon clavier allemand sans en comprendre un traître mot -avec leurs mots à «rallonge»!

La vengeance et la haine tenaient lieu de moteur. Il n'y avait pas d'heures de travail qui tiennent. On était loin, très loin des 35 heures !

Avec le recul du temps, je me dis que tout ça paraît incroyable, romancé, mais non, c'est la vérité, mais c'était dans une autre vie...

Plus tard, un état-major de Libération s'est mis en place dans une caserne, avec de vrais bureaux et des officiers

et sous-officiers issus de la Résistance, et quelques-uns de l'Armée d'avant-guerre. Je ne vous dis pas l'ambiance.

Là, il y a eu un grand chambardement. Des hommes courageux s'étaient, ou s'étaient vus, attribués des grades auxquels ils n'avaient pas droit, mais que la plupart avaient bien mérités. Pour régulariser la situation, ils sont allés à Saint Maixent parfaire leur instruction militaire. Ils n'en sont pas tous revenus avec un grade validé.



Germaine, à gauche en socquettes blanches

Notre place dans l'Armée

Nous ne nous considérons pas comme des soldats. Nous étions des AUXILIAIRES destinées à libérer des places occupées par des hommes, pour qu'ils puissent eux, combattre. Cela était valable justement pour nos affectations: Service de santé, transmissions, secrétaires d'état-major, conductrices. Celles qui étaient parachutistes (comme Geneviève de Galard) relevaient du service de santé.

Pas de place là pour des va-t-en guerre, ce n'était pas notre rôle. Nous n'étions pas armées. J'ai des camarades ambulancières qui se sont fait tuer lors de l'avance en Allemagne, par un jet de grenade dans leur ambulance, alors qu'elles distribuaient du ravitaillement. La grenade avait été lancée par des enfants. D'autres, au Viêt-nam, furent enterrées vivantes jusqu'au cou dans des nids de fourmis rouges.

En mai 1944, nous étions environ 20 000 A.F.A.T. (auxiliaires féminines de l'Armée de Terre). Après une sélection des plus sévères, nous nous sommes retrouvés à 5 000 environ, ce dont nous n'étions pas peu fières, car nous avons été choisies en fonction du travail fourni, de nos compétences, ce dont certaines manquaient, peut-être par défaut de scolarité et de facultés d'adaptation.

Nous avons la certitude que notre travail était important. Nous le faisons du mieux possible, ne rechignant pas sur les heures.

Il y a quelque temps, j'ai croisé des militaires en manœuvre : Sur un char, à l'avant, était assise une jeune femme en treillis, cheveux longs dans les blonds (les nôtres ne devant en aucun cas toucher le col, nous les coiffions souvent en chignon), très maquillée (nous, c'était interdit, à peine une touche de rouge à lèvres), cigarette au bec et roulant des mécaniques. Je me suis

dit que cette jeune femme donnait une bien piètre image de nous. C'était une vraie caricature de la femme militaire.

Je pense que la fonction de la femme militaire ou policière n'est pas de porter des armes, mais plutôt de fournir des services de protection des femmes, des enfants, de porter secours. Je souris de voir les films avec des femmes toutes « commissaires » se tenant à la tête d'un groupe masculin, brandissant un revolver en se tordant les mains et en hurlant. Le ridicule ne tue plus, heureusement.

Je ne suis pas du tout rétrograde, «vieux jeu», mais à chacun sa place. Il y a suffisamment à faire pour chaque catégorie pour ne pas empiéter sur le territoire de l'autre.

Enfin, c'est mon point de vue et il n'engage que moi.

Logement et conditions de vie

Au point de vue logement, nous avons toujours été entre personnels féminins. D'abord à l'Hôtel de la Croix-Rouge à Saint-Brieuc, réquisitionné. Puis à Rennes, à la Faculté de Lettres, où nous n'apprenions rien (il n'y avait de cours nulle part), mais où nous dormions dans une vaste salle transformée en dortoir genre pensionnat.

Pas d'hommes à l'horizon, l'encadrement étant assuré par des AFAT gradées (Madame Terré, et d'autres dont je ne me souviens plus du nom). La discipline y était très stricte et comme nous avions des journées bien remplies (nous faisons tous les trajets à pied), on ne pensait qu'à dormir après quelques bavardages avec nos voisines.

Plus tard, nous fûmes cantonnées au Camp léger de la route de Lorient. Formé de baraquements américains, très bien conçus, nous y avions comme hommes de peine pour l'entretien et l'allumage des feux dans les chambres le soir avant notre retour, des ... prisonniers allemands. Des jeunes au début, mais cela se passait très mal car ils sifflaient sur notre passage et on les aurait volontiers étranglés. Ils furent remplacés par des réservistes beaucoup plus âgés, des pères issus de la campagne, qui nous expliquaient laborieusement qu'ils avaient des filles de notre âge en disant «la guerre, pas bon...». A l'entrée, le poste de garde était exclusivement féminin. De l'autre côté de la rue, il y avait un stade où nous allions courir au petit matin avant d'aller au travail... à pied.

Entre temps, nous avons toutes fait, à tour de rôle par groupes, un stage de préparation militaire au Château de Monbouan, entre Rennes et Fougères. Des sous-officiers masculins issus de la Coloniale nous réveillaient à trois heures du matin pour aller courir dans la campagne, passer des barbelés et autres distractions du même genre. Ils hurlaient après nous car nous refusions énergiquement d'enlever nos bigoudis sur lesquels nous posions gracieusement notre calot, car nous devons aller travailler le matin. La fin du stage nous rapportait la fameuse catégorie de départ.

Equipement

Débuts en civil, donc. Puis nous avons reçu une tenue bleue : Veste bleu marine, jupe bleu «canard», chemisette bleu clair avec cravate noire, béret noir. Souliers noirs.



Arrivée du Général Leclerc au Dar-Husseini, en compagnie du Général Duval, Commandant Supérieur des Troupes de Tunisie (peu de temps avant "l'accident") en septembre 1947. Notez la vareuse déboutonnée du Général Duval. Il n'est pas débraillé mais c'est un cavalier, typique de l'arme...

Nous fûmes ensuite habillées en kaki : blouson de gros tissu, jupe itou, chemisette kaki, cravate kaki, calot, et ... croquenots ! en cuir relativement fin, heureusement que l'hiver nous portions avec des leggings (sorte de guêtres en toile kaki que l'on voit sur les GI dans les films de guerre).

Puis, miracle ! Le paquetage américain ! Le bonheur ! : Tailleur en gabardine kaki, calot très seyant, manteau d'hiver en gabardine kaki également, chemisette kaki, cravate noire, souliers bas et grande nouveauté pour nous : Des bas kaki, des culottes kaki en rayonne, avec combinaisons assorties (si, si), des soutiens-gorge kaki et, raffinement ultime, inconnu pour nous, des serviettes périodiques jetables (un paquet par mois)... non kaki.

Jamais, jamais de pantalon. On n'en avait même pas l'idée !

Grades

A cette époque, il n'y avait pas de grades, mais des «catégories assimilées à ...» que nous portions sur le côté gauche et qui consistaient en un écusson avec indication de l'arme (transmissions, santé, état-major ...) et des filets or ou rouges indiquant la fameuse catégorie.

Les rapports avec la hiérarchie étaient excellents, très respectueux de part et d'autre. Mais l'ambiance la plus parfaite que j'ai rencontrée est à la Marine : Une courtoisie rare.

Anecdotes

Un petit groupe d'entre nous avait été convié par la Marine, à visiter un navire de Guerre à Brest. Au cours de cette visite, le Pacha qui nous pilotait nous a dit qu'en ce qui concerne les radars, les femmes étaient supérieures aux hommes, à cause d'une certaine sensibilité (ou intuition) qui optimisait le service rendu.

Nous n'étions pas concernées, étant d'Etat-major, mais nous nous rengorgions, quand même, et nous avions le sentiment que nos diverses activités apportaient quelque

chose à l'effort de toute l'Armée.

En ce qui concerne les déportés, nous allions presque tous les soirs à la gare de Rennes. Les trains rapatriant les déportés passaient à partir de minuit (?). Avec l'aide des dames de la Croix-Rouge, nous leur donnions des gobelets de boisson, et leur parlions. Nous avons fait là la connaissance d'une jeune fille juive, Simone Lang, déportée, qui nous a montré son dos. Elle avait été allongée par les SS sur une plaque de tôle ondulée chauffée au rouge «pour s'amuser» paraît-il... Comme elle ne savait où aller, n'ayant plus de famille, nous l'avons ramenée avec nous au camp, et avons demandé son incorporation, ce qui a été accepté. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue par la suite.



Les chefs de Germaine: Capitaine de Frégate Vaillant, Colonel Noiret (Air), Colonel Dubois (Terre) et Colonel Durand, Tunis, 1947.

Conclusion

Tout au long de ma carrière militaire, j'ai toujours eu des postes très intéressants, travaillant à très haut niveau. Dans le civil également. Mon travail de militaire était essentiellement un travail de bureau: Sténo de conférences et de briefing, prises de courrier, transcriptions, études de photographies aériennes à l'aide de binoculaires, secrétaire «volante» à la demande. En Tunisie, j'ai eu le très grand privilège de travailler directement avec le général Leclerc, sous sa tente personnelle dans le désert. Je prenais en sténo la situation des troupes par téléphone et radio-transcription. C'était quelques jours avant son accident d'avion dans le sud-algérien. J'étais très impressionnée. A la Marine en Tunisie, j'ai eu quelques bons moments, lors de sténo de briefing quotidiens à un très haut niveau, au moment de la guerre et Suez. Mes carnets de sténo sont archivés comme pièces à conviction. A Berlin, je travaillais entre autres pour le SHAPE et les forces d'occupation. Un de mes meilleurs souvenirs, dont je tire une grande fierté, est d'avoir défilée, en tenue, avec mes camarades, avec les GI à Rennes, lors du défilé de la Victoire. A vrai dire, pas « avec les GI » mais « en même temps », c'est plus exact...

En dehors de la France, comme affectations, j'ai été à Tunis au C.S.T.T. (Commandement Supérieur des Troupes de Tunisie), puis à Bizerte au titre de la Marine Nationale,

et ensuite à Berlin, auprès du Gouvernement Militaire Français.

Mon mari ayant été frappé d'une attaque d'hémiplégie, j'ai été contrainte de rentrer avec lui en France. Fin de mes contacts avec les forces armées.

Je n'ai jamais eu connaissance d'une association quelconque nous concernant. Je ne pense pas que nous en avons besoin. Les relations amicales personnelles ont continué, sans pour cela jouer « aux vieux copains de régiment

Nous avons un travail à faire, nous l'avons fait du mieux que nous pouvions.

Il est assez difficile de comparer l'état d'esprit de l'Armée de l'époque avec celle d'aujourd'hui. D'abord, les jeunes n'avaient pas reçu la même

éducation, nous n'avions pas accès aux mêmes informations (télévision, médias, internet, etc.). Notre optique était celle d'une jeunesse qui sortait de quatre années de privations, de frustrations, de peur, d'envie de voir partir les troupes d'occupation, de désir aussi « d'exploser » au sortir de cette guerre.

Au début, j'ai trouvé insolite de voir une femme Ministre des Armées (Mme Alliot-Marie). Et puis, devant son oeuvre, je me suis dit : Pourquoi pas ? Elle peut en faire beaucoup dans ce rôle. Elle a une allure très digne, discrète, elle force le respect quand elle passe les troupes en revue, et l'on sent une grande déférence de la part des gradés.



Les cyclistes frontière Belges, ceux qui firent face les premiers

Par Henri Rogister

Les unités Cyclistes Frontière appelées communément "Garde Frontière" ont été constituées à Bourg-Léopold en mars 1934. Leur mission essentielle est la défense des frontières de l'Est dans les multiples abris (fortins) bétonnés édifiés dans les régions frontalières et de retarder la progression de l'ennemi par des destructions précises (routes, voies de chemin de fer, viaducs etc). Ces diverses unités sont casernées à Visé, Henri-Chapelle, Hombourg, Eupen, Malmedy, Liège et Verviers. Pour ce qui concerne le bataillon du Limbourg, Maeseik, Lanaeken et Kaulile. Les cyclistes frontière d'Arlon, Vielsalm et Bastogne seront intégrés aux Régiments des Chasseurs Ardennais.

La vie du temps de paix de ces gardiens d'une frontière qui avait déjà été violée en 1914 n'était pas réjouissante. Ils étaient soumis à de très longues prestations de gardes et patrouilles et à de durs et nombreux exercices qui se déroulaient aux emplacements qu'ils devaient défendre en temps de guerre.

Le recrutement de ces troupes d'élite se fit d'abord par le volontariat, puis les miliciens y furent incorporés et les effectifs devinrent sérieux. Différent des autres Corps de l'armée, par une discipline de fer qui y régnait, un esprit de Corps particulier entretenu notamment par le béret basque bleu de roi orné de la roue dont ils étaient coiffés et qui leur était propre.

En 1938, les différents compagnies à l'exception du Bataillon du Limbourg, formeront le Régiment Cyclistes Frontière. Le premier chef de Corps en sera le colonel BEM Jacques avec comme adjoint le major Tilot. Le siège de l'Etat Major étant à Verviers, c'est là, le 19 mai 1938, qu'eut lieu la grandiose remise du fanion au régiment par Sa Majesté le Roi Léopold III qui affirma à cette occasion sa confiance inébranlable en ces Unités d'Elites qui pourraient subir le premier choc si une attaque venait de l'Est.

La mobilisation



Placé sous le commandement du Lieutenant Général De Krahe, commandant le III^{ème} C.A., le Régiment Cycliste Frontière prenait position à la frontière de l'Est

qu'il ne devait plus quitter jusqu'à l'aube du 10 mai 1940. La mission de surveillance fonctionnera à 100%, le haut Commandement avait de très bons yeux, les gardes-frontière connaissaient leurs missions et étaient à même de les remplir jusqu'au sacrifice. Le régiment se dédoubla en mars 1940, le 2^{ème} Régiment Cycliste Frontière est placé sous les ordres du Colonel Tilot.

La Campagne de Belgique - Mai 1940

L'orage éclate le 10 mai 1940. A l'heure prévue, les destructions sautent, les obstructions se réalisent.

Le 10 mai 1940 au Couvent Vert^[1] – un poste d'alerte.

Composition de la garde du 9 au 10 mai 1940:

Chef de poste: Caporal Charles Devisser

Soldat Edgard Sougné

Soldat Victor Wathélet

Soldat René Penay.

Soldat Edmond Legros.

Ces hommes font parties du peloton Dubrucq, de la 5^{ème} compagnie du 1^{er} Régiment Cycliste Frontière, compagnie casernée à Malmedy.

Ce poste d'alerte, est un petit local en briques, construit sur le côté de la route allant de Sourbrodt à Kalterhererg et situé au lieu dit "Couvent Vert". Il fournissait une sentinelle simple avec pour mission la surveillance la route venant de Kalterherberg et la protection du poste émetteur. Ce poste était aussi doté d'un fusil mitrailleur.

Vers minuit, le Caporal Charles Devisser avait été averti que les congés avaient été rétablis. Le temps était doux, c'était une belle nuit de mai. Vers 2h00 du matin, le gendarme Albert Berg et trois soldats des forces supplétives sont toujours présents au poste fixe^[2] n°6 situé non loin de Leykaul, à environ 200 mètres de la frontière allemande. Les trois hommes sont, Deruisseau, Decerf et le troisième le nom n'a pas été retrouvé. C'est à cette heure que le gendarme Albert Berg décide de renvoyer vers l'arrière deux soldats supplétifs qui n'ont pas de vélo, Decerf et l'inconnu. Le troisième supplétif, Deruisseau, qui possède un vélo reste avec le gendarme Albert Berg. Vers 4 heures le vrombissement de moteurs d'avion se fait entendre. Peu après 4 heures du matin, Berg qui a compris la situation estime qu'il faut partir et prévenir les deux postes militaires 25 et 25 bis et veiller à ce que la démolition de la voie ferrée se déroule au mieux. Il détruit les derniers documents et enfourche son vélo et se dirige à toute vitesse vers les deux postes.

Le poste d'alerte n°25 lance par radio la nouvelle de l'attaque allemande, et se replie.

Victor Wathélet vient à peine de relever un camarade et de prendre sa faction, que tout à coup, dans l'aube

naissante, il entend siffler les balles provenant de mitraillettes, positionnées sur les hauteurs voisines du poste d'alerte. Nous savons maintenant qu'il est 4h35, heure H de l'offensive allemande, et moment auquel les commandos de la 3^{ème} compagnie du bataillon à utilisation spéciale n°800^[3], infiltrés en territoire belge depuis plusieurs heures, devaient passer à l'attaque.

Le Caporal Charles Devisser enclenche aussitôt le disque donnant l'alerte par radio à l'officier de garde qui se trouvait à Stavelot. Ensuite, les hommes du poste détruisent les appareils, et s'apprêtent pour effectuer leur mouvement de repli, à vélo.

Sur ces entrefaites, les cinq hommes du poste perçoivent une forte déflagration. C'était une autre équipe de "Garde Frontière" qui venait de faire sauter la ligne de chemin de fer près du poste d'alerte 25 bis, poste situé à plus ou moins un kilomètre du poste d'alerte 25. Peu après, un sapeur du génie qui se trouvait au poste 25 bis et qui avait fait sauter la voie ferrée se repliait vers eux et non vers le 25 bis, parce qu'il avait probablement estimé que le tir ennemi était moins dangereux dans cette direction. Ce malheureux était à pied.

Le Caporal Charles Devisser choisit ce moment pour faire quitter le corps de garde à ses hommes en passant par le grand bois de sapin vers le camp d'Elsenborn. Quittant le dernier son poste, le Caporal Charles Devisser est touché par des tirs ennemis provenant de la ligne de chemin de fer toute proche.

Etant incapable de marcher ou de rouler à vélo, il remet au soldat René Penay les documents qu'il n'a pas eu le temps de détruire et ordonne à ses camarades de se replier. Le soldat Edmond Legros charge le sapeur sur son vélo, et la petite troupe débute son repli.

Le Caporal Charles Devisser sera découvert par les Allemands et ces derniers transfèrent le caporal à l'hôpital de Butgenbach, d'où il sera transféré à Schleiden, en Allemagne dès le 12 mai 1940. Le Caporal Charles Devisser décèdera en captivité le 22 juin 1940.

La capture des soldats belges par les commandos spéciaux allemands

Un peu avant d'arriver au carrefour Stéfani (non loin du dépôt de munitions près de l'entrée du camp militaire d'Elsenborn), les rescapés du poste n°25, Wathelet, Legros, Penay et Sougné sont attaqués par un commando allemand armé de mitraillettes, qui les encerclent et les fait prisonniers. Nos quatre hommes sont conduits au "Café du bois", autrement dit la maison Hardy (située sur la route Elsenborn - Sourbrodt).

Cette maison est bien connue des militaires belges, parce que interdite à la troupe, vu la personnalité du propriétaire, ancien sous-officier de l'armée allemande de 14-18.

Un sous-officier allemand tenta d'obtenir des informations de ces quatre soldats belges mais comme

le dit Victor Wathelet dans son témoignage "*Nous avons répondu tout de travers*".



René Penay

Le gendarme Albert Berg, avec les rescapés du poste 25bis

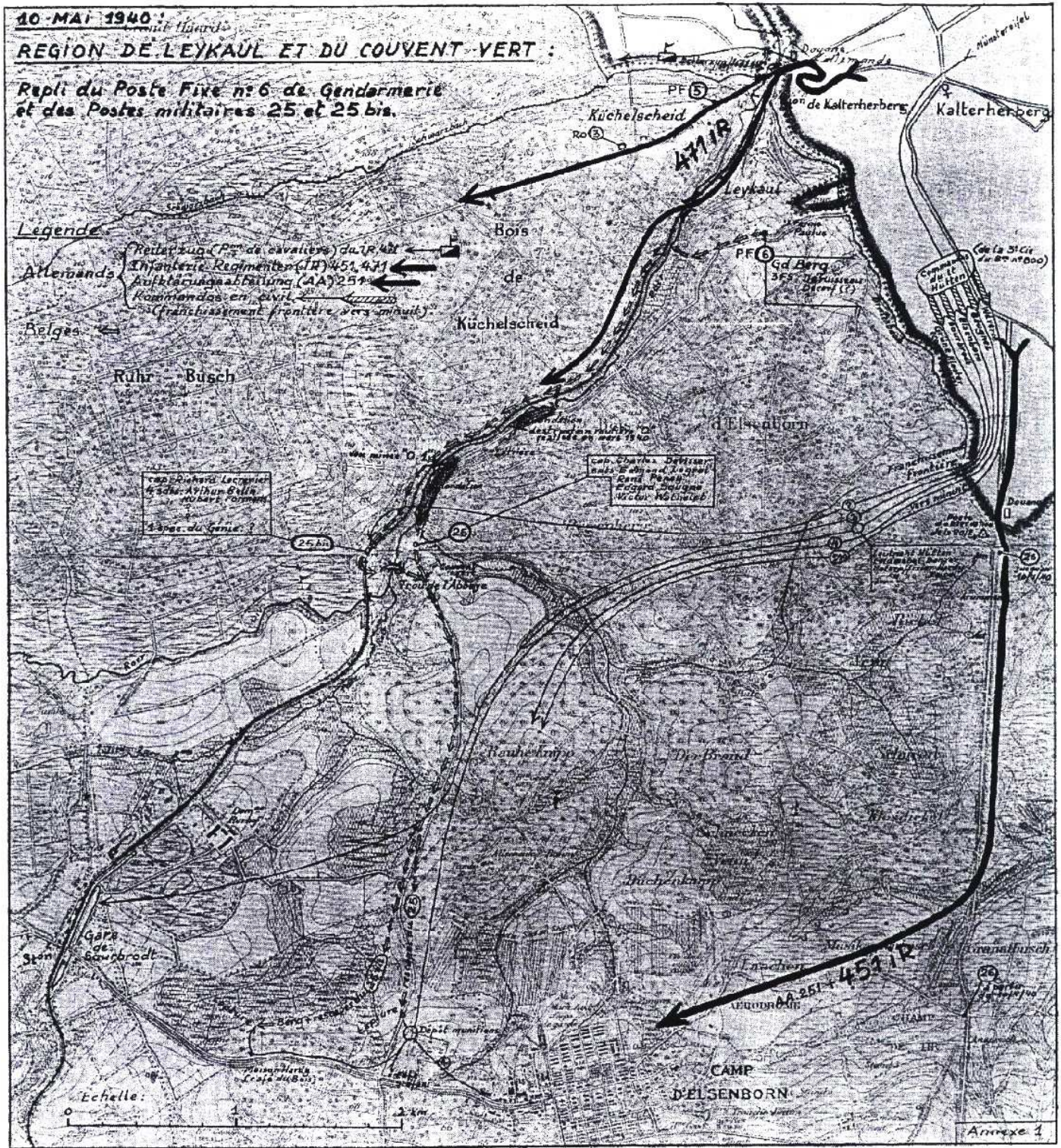
Les rescapés du poste 25bis sont: le Caporal Richard Lecrenier, les soldats Arthur Belin, Hubert Formans et deux autres soldats toujours inconnus à ce jour. Eux aussi ont abandonnés le poste 25bis après avoir accompli la mission et se replient sur Elsenborn, en suivant presque la même route que les rescapés du poste 25.

Arrivés à 300 mètres au nord du carrefour Stefani, Berg, Lecrenier, Formans et Belin voient soudain, à la lisière du bois tout proche, une trentaine d'individus suspects. A la jumelle, le gendarme Berg constate que certains de ces individus sont en Feldgrau, tandis que les autres portent, extérieurement du moins, des vêtements civils.

Les quatre Belges quittent aussitôt la route et, à travers la Fagne, se dirigent vers la gare de Sourbrodt... Mais dans une sapinière, au nord du "Café du Bois", un commando allemand est embusqué, et tire à la mitrailleuse tout en hurlant en français: "*Haut les mains, rendez-vous!*"

Le gendarme Albert Berg et les trois militaires sont fait prisonniers et, comme ceux du poste d'alerte n°25, conduits au "Café du Bois". Un sous-officier de la Wehrmacht, remarquant le gendarme Berg qu'il connaît de vue, l'accueille en ces termes: "*Du bist auch da Du scharzer Hund! Jetzt sind wir dran, wir sind befreit. Komm dann gebe ich euch zu essen, ihr frecht ja von Hunger*" (Tu es là aussi toi noir salaud. Maintenant nous voilà, nous sommes libérés. Viens je vais vous donner à manger, vous crevez de faim).

Deux heures plus tard, tous les prisonniers belges gardés au "Café du bois" sont embarqués en camion et conduits en Allemagne. Edgard Sougné se souvient: "D'abord à Hollerath, au-delà de la frontière allemande, puis on nous a ramenés à Saint-Vith où les habitants nous crachaient à la figure. Heureusement que nous étions protégés par les soldats allemands. De Saint-vith nous sommes partis à Soest en train, puis de Soest vers un camp de prisonniers, au Stalag 1A en Prusse Orientale... Ces hommes se doutaient bien peu que c'était une captivité de cinq ans qui commençait.



Privé de liberté pendant cinq ans et deux jours
 Récit d'un prisonnier de guerre 1940 - 1945, René Penay, ancien cycliste frontière de la Compagnie de Malmedy:

Peu avant le début de la guerre, je suis parti en détachement au camp d'Elsenborn pour assurer les gardes aux postes d'alertes.

Au cours de la nuit du 9 au 10 mai 1940, je suis de garde au poste d'alerte n°25, sur la route Elsenborn - Kalterherberg avec quatre autres soldats. Ce poste se trouve à environ un kilomètre de la frontière allemande. Entre 4 et 5 heures, le matin du 10, les

troupes allemandes envahissent la Belgique. Le chef de poste, le caporal Charles Devisser, donne l'alerte par radio, dès qu'il aperçoit les premiers soldats allemands. Il est blessé par les tirs de mitraillettes et décède peu après. Aussitôt l'alerte donnée, nous détruisons les appareils et nous nous replions à vélo, comme prévu, vers Elsenborn.

J'emporte avec moi les documents que m'a remis le caporal Devisser. En cours de route, nous sommes attaqués par un commando allemand qui nous encercle et nous sommes faits prisonniers.

Les Allemands nous conduisent au "Café du Bois" où nous attendons une heure ou deux.

Vers 7 heures du matin, nous sommes embarqués dans un camion pour une destination inconnue. Après un trajet estimé à un peu plus d'une heure, on nous débarque dans un camp de travail. Nous y séjournons deux jours sans presque manger ni boire.

De ce camp, nous sommes partis à pied vers Saint-Vith. Arrivés à la gare, on nous offre un peu de nourriture avant de nous pousser dans des wagons à bestiaux. Après avoir roulé quelques jours, nous arrivons à Soest. Là, on nous entasse dans une caserne de cavalerie. Nous n'avons presque rien à faire et presque rien à manger.

Une semaine plus tard, nous repartons à nouveau en train pour un autre voyage de quelques jours.



Notre destination est le Stalag 1 A, à Königsberg^[6], Capitale de la Prusse orientale. C'est un des plus grands camps existant. Nous y passons des jours affreux, désœuvrés, très mal nourris. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve et cela est le plus pénible.

Un matin, nouveau départ en wagons à bestiaux. Au bout d'une demi-journée, nous débarquons dans un petit village. Réunis par petits groupes et emmenés dans des charrettes tirées par des chevaux, nous

arrivons dans une ferme d'état d'environ 500 hectares.

Quinze prisonniers Belges y travaillent. Nous dormons sur des lits superposés, mangeons un peu plus, sommes vêtus de notre tenue militaire. Il faut se débrouiller pour la lessive et le raccommodage. Nos journées sont bien remplies par des travaux de ferme. Nous sommes gardés par un soldat allemand qui nous empêche d'oublier notre condition de prisonniers de guerre.

Pendant deux ans et demi, les journées passent avec leurs moments de cafard, de mal du pays, d'attente, de désespoir. Seuls moments d'espoir et de petites joies: l'arrivée d'une lettre ou d'un petit colis du pays.

Un jour, on nous annonce notre départ: nous allons être remplacés par des prisonniers russes. Nous repartons en charrette vers d'autres villages où nous sommes tous séparés les uns des autres. J'ai ainsi connu trois fermes différentes.

Dans la dernière de celles-ci, trois prisonniers de guerre peinent aux travaux. Mes mains sont couvertes de furoncles. Pour logement, nous occupons une place à côté des écuries. Un jour d'octobre 1944, durant le travail, nous entendons le bruit d'un canon. Je comprends que l'armée rouge avance. Quelques jours plus tard, on nous apprend que nous allons évacuer. On amasse tout ce que l'on peut emmener sur les charrettes. Je pars avec le fermier en conduisant son attelage tiré par deux chevaux. Pendant une journée complète, nous passons très prudemment sur des bras de mer gelée; nous traversons la Vistule, puis beaucoup plus loin, l'Oder.

En cours de route, le fermier me débarque dans le petit village de Demmin^[7], où je travaille dans une scierie, toujours sous la surveillance de soldats allemands. Un jour, un des gardiens nous prévient que les soldats russes arrivent. Il ouvre les portes du Kommando et nous pouvons partir... sans gardien!

Nous voyageons en petits groupes et arrivons dans une ferme abandonnée par les propriétaires. Nous trouvons des prisonniers belges qui attendent les soldats russes. Nous restons une journée dans cette



ferme. Les Russes arrivent... Nous sommes libres, livrés à nous-mêmes, car ils ne s'occupent ni de nous ravitailler, ni de nous aider.

Nous marchons pendant des jours, nous arrêtant le soir, ça et là, afin de trouver de la nourriture et de dormir. Nous devons maintenant traverser l'Elbe à Wittenberg. Des civils allemands nous transportent sur l'autre rive sur des petites barquettes.

Enfin, dans un champ d'aviation, les Américains nous accueillent pendant quelques jours avant de nous emmener à la gare. Cette fois, le chemin en sens inverse, sans gardien, nous ramène à Liège, en passant par la Hollande.

Après avoir parcouru plus de 2000 kilomètres à travers l'Allemagne, à pied, par voies ferrées, en charrette, je rentre au pays le 12 mai 1945.

René Penay, ancien P.G. du Stalag 1 A.

Sources:

VIGILO, Amicale des cyclistes Frontière: septembre 1980 et juin 1984

André Bikar, Lieutenant-Colonel de réserve. (Documents non datés)

Témoignage de René Penay recueilli par sa fille pour le 50ème anniversaire de la libération.



Insigne de béret des Gardes-frontière



Bicyclette réglementaire

Notes:

- 1] Lieu-dit situé sur la route Elsenborn - Kalterherberg (Allemagne)
- 2] Ce poste fixe est installé dans une roulotte réquisitionnée, appartenant à l'entrepreneur Bronlet de Sourbrodt.
- 3] Bataillon spécial portant le nom de "Bau-Lehr-Bataillon, zur besonderen Verwendung". Unité commandée par le Capitaine Rudolff, officier du génie et spécialiste du service d'espionnage et contre-espionnage allemand.
- [4] Ligne de chemin de fer Sourbrodt - Kalterherberg - Stolberg. (Allemagne)
- [5] André Bikar, Lieutenant-Colonel de réserve (documents non datés et sans titre)
- [6] Aujourd'hui, ville russe appelée Kaliningrad.
- [7] Ville située à plus ou moins 180 kilomètres au Nord de Berlin.



Stèle du souvenir située à l'endroit exact où se trouvait le poste d'alerte 25.
(A droite de la route allant du rond point du camp d'Elsenborn vers Kalterherbergh)



LES REGIMENTS FICELLES

Des héros dans la tourmente de 1940

Par Robert Mugnerot

Le cinéaste Robert Mugnerot a réalisé entre autres nombreux films, la série "Histoire de Comprendre", 80 épisodes commentés par Alexandre Adler et toujours diffusés sur la chaîne Histoire, une série sur la guerre de 1914-1918 avec Pierre Miquel (Le Chemin des Dames, Verdun, La Victoire de 1918), toujours avec Miquel : L'honneur des 80 (le 10 juillet 1940); "Les Brûlures de l'Histoire", présentées par Laure Adler et Patrick Rothman. Il a réalisé aussi des films pour "Un siècle d'écrivains" (Henry Miller, Pierre Mac Orlan), des films sur le Jazz (Bud Powel, Jerry Mulligan).

Il nous présente ici son documentaire «les régiments ficelles», d'après une idée originale de Jean-Pierre Richardot, en exclusivité pour l'Histomag'44. Qu'il en soit remercié.

Daniel Laurent



Monsieur Albert Valny, 90 ans

Lorsque la guerre éclate en 1939, 83000 étrangers réfugiés en France pour des raisons politiques ou religieuses se portent volontaires, alors que rien ne les y oblige, pour défendre les couleurs du pays qui les a accueillis. 20000 d'entre eux vont être engagés dans la Légion Etrangère et trois régiments sont même spécialement créés pour en accueillir la moitié, les 21^{ème}, 22^{ème} et 23^{ème} RMVE (Régiments de Marche de Volontaires Etrangers). C'est aux 10000 engagés volontaires pour la durée de la guerre dans ces trois derniers régiments que notre film est consacré. Ces hommes venaient de tous les horizons et appartenaient à 47 nationalités différentes. Environ 30% étaient des Juifs d'Europe centrale et 30% des Républicains Espagnols. Ils ont suivi leur instruction

militaire au camp du Barcarès qui avait été créé en février 1939 sur la côte méditerranéenne, près de Perpignan, pour accueillir les Républicains Espagnols fuyant les représailles des franquistes. Les débuts furent assez épiques. Ils durent remettre en état les baraques en planches envahies par le sable et infestées de vermine. Ils furent habillés et équipés de bric et de broc avec les rebuts de l'infanterie et bien souvent la ficelle remplaça la bretelle du vieux fusil Lebel de la guerre de 14, la jugulaire du casque ou le ceinturon, d'où le nom de régiments ficelles qui leur fut ironiquement attribué par Radio Stuttgart, bien informé, pour saluer leur arrivée au front en mai 1940.



Monsieur Paul Fihman, 95 ans

Après le début de l'offensive allemande du 10 mai 1940, ils furent envoyés en première ligne, le 21^{ème} RMVE sur le canal des Ardennes entre Le-Chesne et Les-Petites-Armoises, le 22^{ème} dans la boucle de la Somme au sud de Péronne, le 23^{ème} sur l'Aisne, au nord de Villers-Cotterêts.

En dépit d'un armement très inférieur, ces hommes réussissent à contenir l'armée allemande et à retarder leur seconde offensive sur Paris après la chute de Dunkerque



Monsieur Valère Sorokhine, 91 ans

Le 22^{ème} RMVE, après avoir eu les honneurs de l'ennemi, va même recevoir l'une des treize citations à l'ordre de l'Armée, décernées à toute l'Infanterie française (1,5 millions d'hommes) durant la bataille de France de mai-juin 1940.

Pendant tout le temps où ces hommes font le sacrifice de leur vie dans des combats inégaux contre le nazisme et le fascisme, à l'arrière, les responsables militaires et politiques au plus haut niveau s'entredéchirent sur la conduite à tenir: poursuivre le combat coûte que coûte ou mettre fin à la guerre. Durant trois semaines, les tenants de l'armistice manœuvrent sans relâche auprès du président du Conseil Paul Reynaud, pour lui faire admettre leur point de vue qu'il n'est pas loin de partager. Cependant il hésite. L'accord signé le 28 mars avec l'Angleterre ne l'autorise à demander un armistice que conjointement avec elle. Mais Churchill est décidé à se battre jusqu'au bout. Se croyant en minorité au sein de son propre gouvernement, Reynaud finit par démissionner en désignant Pétain comme successeur. Le vieux Maréchal, sitôt nommé, s'empresse de demander l'Armistice. Signé à Rethondes le 22 juin, ce dernier entre en vigueur le 25 juin, entérinant l'occupation de la moitié du pays et marquant le début de la collaboration avec l'ennemi.



Monument de Port Barcarès

Les volontaires étrangers qui n'ont pas été faits prisonniers et qui ont pu rentrer chez eux, après leur démobilisation, vont d'abord être félicités avant d'être bientôt livrés, pour une partie d'entre eux, aux nazis.



Ce film a été réalisé avec la participation de six anciens combattants des RMVE, qui témoignent de leur engagement, et de l'historien François Delpla, qui nous brosse l'arrière-plan politique de cette période.



Un Historien, une interview : Alain Chazette

Par Jean Cotrez



Alain Chazette (photo ci-dessus), par ailleurs membre de notre forum, est mondialement reconnu dans le petit monde de la bunker archéologie comme un des grands spécialistes du mur de l'Atlantique et des fortifications allemandes de la seconde guerre mondiale en général. Auteur prolifique sur le sujet, après avoir été publié pendant longtemps aux éditions Heimdal, il possède sa propre librairie (<http://www.histoire-fortifications.com/index.asp>), et publie maintenant ces ouvrages à compte d'auteur. Malgré un emploi du temps chargé, il a bien voulu répondre aux questions de l'Histomag.

HM: Comment vous est venue la passion des fortifications et que répondez-vous aux gens qui vous demandent pourquoi vous vous passionnez pour elles?

AC: L'intérêt de l'Histoire m'a été donné par mon père qui a participé à la 2^e GM. Il m'a aussi montré très jeune les champs de bataille de 14-18 pour que je me rende compte de ce qu'avait vécu mon grand-père! Une visite du château de Vincennes et de ses archives avec l'école et des colonies de vacances où je pouvais visiter des bunkers encore ouverts à tous vents dans les années 1970-80 y ont également contribué.

HM: Quel est le parcours qui vous a amené à devenir un spécialiste reconnu dans ce domaine très spécifique et finalement peu connu?

AC: La passion, l'intérêt pour l'histoire et une spécialisation dans un domaine assez vierge qu'est la bunker archéologie. Je n'aime pas faire ce que tout le monde fait ou étudie déjà. De plus mon cursus de géomètre m'a bien aidé.

HM: Quelle est votre réaction vis-à-vis de la destruction des derniers vestiges du mur de l'Atlantique? Ce dernier fait-il, d'après vous, partie du patrimoine national?

AC: Je suis atterré, mais je ne peux rien faire, car il faut avoir des pouvoirs politiques pour arrêter le carnage

HM: Peut-on imaginer que les communes possédant des vestiges du mur se fédèrent un jour, afin de

HM: Pourquoi les blockhaus sont beaucoup moins considérés que les autres fortifications médiévales ou contemporaines? Est-ce que cela vient du fait que c'est l'ennemi de l'époque qui les a construits? Ce manque de considération découle-t-il de plusieurs facteurs?

AC: Le 1^{er} c'est que les mentalités changent doucement mais il y a encore beaucoup de gens qui ont connu la guerre et qui considèrent simplement que c'est de la fortification «boche»! Donc il faut raser les stigmates de cette époque de l'occupation allemande. D'autre part pour considérer des vestiges il faut avoir un certain recul dans le temps. C'est un peu tôt pour beaucoup de personnes, même si certaines positions ont déjà été classées dans notre patrimoine au même titre qu'un château. Pour avoir un intérêt aux yeux des politiques il faut attendre 100 à 200 ans mais il sera déjà trop tard et il ne restera plus grand chose à voir sur le terrain. Si l'on regarde l'âge des passionnés de fortif allemande, ce sont souvent des personnes de 30 à 60 ans qui n'ont pas connu la guerre et qui ne font pas l'amalgame entre la fortification et l'idéologie Nazie. Aujourd'hui, il y a un regain d'intérêt des jeunes de 10 à 25 ans. Ce sont pour eux des ouvrages pleins de mystères, tapis dans l'ombre et aussi un terrain de jeux ou d'investigation. Cette nouvelle génération est encourageante c'est la future relève!!!!

HM: Dans les guerres contemporaines, les fortifications ont souvent été synonymes de défaite (ligne Maginot, AW, ligne Siegfried, ligne Gustav...) En vous consacrant aux fortifications, n'avez-vous pas l'impression de ne parler que des «perdants»?



AC: Non en fait je ne me pose pas la question comme cela. La fortification entre dans le patrimoine national comme un château, une église, une usine classée et ce n'est pas une question de perdant ou de gagnant! Si on prend n'importe quoi, un char tigre par exemple, tout est destructible dans la guerre, mais les fortifications ont un avantage certain c'est que pour les détruire totalement il faut mettre le paquet! Et c'est

pour cela que de Vauban à Todt on en retrouve encore partout de nos jours, alors que des Tigres!!!

HM: Faites-vous encore des découvertes?

AC: Oui cela m'arrive encore, mais de moins en moins sur le terrain, car les seules découvertes encore possibles sont réalisées dans des bunkers situés sur des terrains militaires encore gardiennés ou chez des propriétaires privés surveillant leur propre bunker possédant encore du matériel.



HM: Quels sont vos projets en cours ou à venir?

AC: Des livres techniques ou historiques et surtout un inventaire que je réalise depuis plus de 30 ans avec des amis sous forme de plans et de photos d'archives et actuelles, servant la mémoire patrimoniale de l'Atlantikwall.

HM: Les batteries lourdes étaient concentrées dans le Pas de Calais en vue de l'opération Seelöwe. Après l'abandon du projet, pourquoi Hitler n'a-t-il pas déplacé quelques-unes d'entre elles vers la Normandie dans un souci d'équilibre des forces défensives?

AC: Ce n'est pas si simple ! Hitler après avoir écrasé les Russes, se serait retourné vers l'Angleterre donc ses batteries auraient servies d'appui pour sa flotte d'invasion! D'autre part pourquoi déplacer des batteries lourdes dures à mettre en œuvre, surtout qu'Hitler pensait dur comme fer que le débarquement aurait lieu dans le Pas de Calais ; là où le trajet est le plus court pour envoyer hommes et matériels sur le continent.

HM: Quels sont les secteurs du mur les plus aboutis techniquement?

AC: Les grands ports de Guerre, surtout ceux qui ont eu une activité sous-marine avec la présence d'un U.Boote Bunker.

HM: Si vous deviez suggérer un secteur du mur à visiter en priorité, quel serait-il?

AC: Celui qui va être détruit rapidement dans les mois et les années à venir ! Bref il existe de nombreuses zones en danger dans toutes les régions.

HM: A travers les ventes de vos différents livres, sentez-vous un nouvel intérêt pour votre domaine de prédilection?

AC: Oui il y a un intérêt grandissant. On le sent sur les forums avec l'arrivée de nombreux jeunes de moins de 30 ans qui se passionnent pour la fortification.

Et du côté des ventes cela se vend même si les tirages n'arrivent pas aux tirages d'Harry Potter!!!

Bibliographie (non exhaustive) :

Album mémorial Atlantikwall – Heimdal 1995

Le mur de l'Atlantique en Normandie- Heimdal 2000

Les batteries côtières allemandes de Dunkerque au Crotoy – Heimdal 1990

Les batteries côtières en France- volumes 1 & 2 – Editions histoire & fortifications 2004

Tobrouk typologie - Editions histoire & fortifications

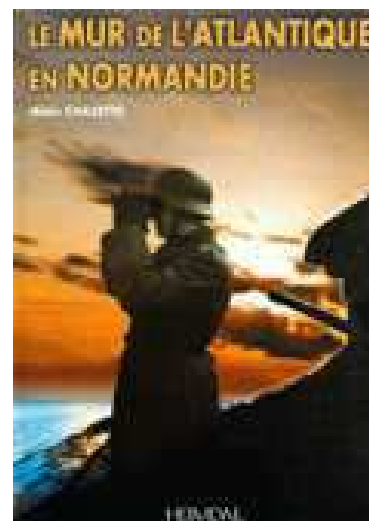
Fortifications sur l'île de Ré - Editions histoire & fortifications 2005

Armements et ouvrages de forteresse du mur de l'Atlantique volumes 1 & 2 - Editions histoire & fortifications 2006-2009

Les batteries du secteur Gris-Nez - Editions histoire & fortifications 2006

Atlantikwall : mythe ou réalité - Editions histoire & fortifications 2008

Etc...



Un prophète oublié : Touzet du Vigier

Par Vincent Dupont

Il y eut dans l'Histoire des hommes que la mémoire a oubliés comme celui que nous vous présentons: Jean Touzet du Vigier. Cet officier français a son importance dans l'étude de l'armée française sur la période qui s'étend de l'entre-deux guerres à la fin de la Seconde Guerre mondiale car, bien que resté dans l'oubli, il est un maillon de son histoire.. Et pourtant, le général Touzet du Vigier fait partie d'une génération d'officiers qui traversèrent les conflits et les crises nationales, trouvant leur place dans la vie politique et militaire de la France de l'époque contemporaine.

Les débuts de carrière et l'expérience de la première guerre mondiale

Jean Touzet du Vigier est né dans une famille de tradition militaire. Son père et ses ancêtres ont tous servi dans la cavalerie. À sa naissance, le 10 octobre 1888, son père est chef d'escadrons au 4^{ème} régiment de Dragons à Chambéry. Il a alors sous ses ordres un jeune sous-lieutenant du nom de Maxime Weygand et les bonnes relations qu'ils entretiennent aideront plus tard Jean du Vigier dans sa carrière. Il est élevé dans un univers familial croyant, marqué par les événements ayant frappé la société militaire de la fin du XIX^{ème} siècle tels que l'Affaire Dreyfus ou encore l'affaire des fiches qui décide d'ailleurs son père à quitter l'armée. Dans la plus pure tradition familiale, il se prépare à faire carrière dans la cavalerie en passant par l'escadron de Saint-Cyr. Pour cela il poursuit sa scolarité au lycée Janson de Sailly à Paris mais n'est accepté de justesse à l'École Spéciale Militaire qu'au bout de deux ans.

Tout d'abord déclaré inapte pour la cavalerie il fut affecté à l'infanterie. En octobre 1910, il rejoint donc le 33^{ème} RI à Arras puis un an plus tard la promotion «La Moskova» au sein du 1^{er} Bataillon de France. Il faut l'intervention du ministre de la guerre Millerand, ami de la famille, pour qu'une contre-visite l'autorise à rejoindre la cavalerie en cours d'année. Sorti de la spéciale 135^{ème} sur 249, il rejoint le 9^{ème} régiment de cuirassiers stationné à Noyon en 1912 après son passage à Saumur. Sa notation à l'issue de sa formation le peint comme un officier sérieux, intelligent, prometteur et ayant de réelles qualités militaires.

Quand la guerre éclate il est sous-lieutenant. Son unité fait mouvement au sein de la 3^{ème} division de cavalerie pour retarder l'avancée des troupes allemandes en Belgique. Commence alors une série de longues marches et contremarches épuisant la cavalerie française harcelée et harcelant les colonnes allemandes de Gembloux à Wavre avant de regagner la Picardie à la fin du mois d'août pour tenir les passages de la Somme. La 3^{ème} division de cavalerie est alors utilisée en couverture sur la gauche de la 6^{ème} armée pendant que cette dernière repousse les Allemands sur la Marne. Ceux-ci stoppés, la cavalerie aurait dû être en mesure de les poursuivre comme ses

missions le prévoient, mais, en cette année 1914, la cavalerie à cheval montre ses limites car son utilisation durant tout le mois d'août ainsi que les conditions climatiques l'ont affaiblie. Le 9^{ème} cuirassiers engage pourtant les Allemands à Senlis puis se porte dans la forêt de Compiègne. C'est alors que la VI^{ème} armée, afin de définir où en est la retraite allemande, décide d'envoyer plusieurs reconnaissances de cavalerie vers le nord et le nord-est. Le sous-lieutenant Touzet du Vigier reçoit le commandement de l'une d'elles. Il rédige un rapport à son retour, publié par la suite comme un des faits de cavalerie les plus brillants de la guerre. Ce «*Récit des cinq jours de reconnaissance*» permet d'observer une mission type de cavalerie sur le terrain, la reconnaissance, mais également des cavaliers au crépuscule de leur arme, la relation à leur monture et il constitue avant tout un témoignage de qualité sur le début de guerre de Jean Touzet du Vigier.

Ayant rassemblé sept de ses hommes, du Vigier va reconnaître les forces allemandes au sud de l'Oise, rechercher leurs lignes de retraite et éclairer sur les mouvements ennemis au nord de l'Oise. Le sous-lieutenant du Vigier recevra pour cette action une citation à l'ordre de l'armée:

«A fait une reconnaissance de plusieurs jours au milieu des lignes ennemies et a fait preuve à cette occasion de beaucoup d'entrain et d'endurance et de coup d'œil. N'a pas hésité à courir sus à des détachements ennemis supérieurs au sien pour prendre des chevaux destinés à remplacer les siens trop fatigués.»

Une fois son unité rejointe, du Vigier participe à la course à la mer. En effet, les unités de cavalerie déjà exténuées sont à nouveau mises à contribution à la fin du mois de septembre afin de tenir les positions dans le nord de la France. Le plus souvent, ces unités comme celle de du Vigier n'ont pas les moyens d'accomplir ce genre de mission et doivent se replier. Le 30 septembre, ils sont à Arras, deux jours plus tard à Lens puis Béthune et doivent faire face à l'artillerie allemande. Les unités de cavalerie sont dès lors utilisées pour creuser des tranchées avec les autres combattants et sont peu à peu appelées à les défendre à leurs côtés. Du Vigier portera un jugement au sujet des limites montrées par la cavalerie en ce début de guerre:

«Cette fatigue [...] n'était pas la conséquence de l'âpreté des combats, mais seulement celle de la longueur des interminables marches et contremarches, effectuées sans but précis, par les fortes chaleurs du mois d'août, dans le terrain difficile des Ardennes belges. Pour ne pas avoir été assez ménagée quand la chose était possible, la cavalerie s'est trouvée «usée» quand il devint urgent de la faire agir.»

Pour lui, la cavalerie est donc en premier victime de sa mauvaise utilisation et cela a des conséquences sur la valeur combative de ces unités dont on aura besoin par la suite, au début de l'année 1915. Mais la triste réalité pour un cavalier comme lui est visible: le combat à cheval, à l'arme blanche, est dorénavant devenu incompatible avec la guerre de tranchée. Dès lors la cavalerie est cantonnée à des missions de police à l'arrière des lignes, de service aux tranchées ou de colmatage des brèches faites par l'ennemi.

Jusqu'en janvier 1915, le 9^{ème} régiment de cuirassiers cantonne dans le Pas-de-Calais, restant en réserve à l'arrière mais effectuant tout de même le service aux tranchées, notamment ses sections de mitrailleuses, dont les fantassins ont le plus besoin. Cela contribue à donner une formation d'infanterie aux cavaliers, ce qui se révélera utile par la suite. Du Vigier, qui commande une section de mitrailleuses, est donc souvent au front. Au mois d'avril 1915, le 9^{ème} régiment de cuirassiers cantonne en Argonne et participe aux travaux de tranchées. L'offensive de Champagne n'aboutissant pas, le régiment est embarqué pour Amiens début mai puis est placé en réserve à l'ouest d'Arras en vue d'une offensive prochaine. Du Vigier et sa section de mitrailleuses sont à chaque fois requis pour servir aux tranchées tandis que le reste du régiment est cantonné à la surveillance de la côte et des voies ferrées. En février 1916, le régiment se déplace sur le front de la Somme et le service des tranchées reprend jusqu'en juin, les cuirassiers devenant cuirassiers à pied. Comme beaucoup de cavaliers à cette époque, du Vigier songe à passer à l'aviation mais sa demande n'obtient jamais de réponse.

Du Vigier participe ainsi à la bataille de la Somme soutenant les attaques du feu de ses mitrailleuses. De novembre 1916 à mars 1917, le régiment tient les tranchées du secteur de Tracy-le-Val et sa vie est rythmée de coups de main et de tentatives ennemies analogues.

En vue de l'exploitation de l'offensive Nivelles du Chemin des Dames, le corps de cavalerie à pied est placé début mars 1917 dans la région de Villers-Cotterêts puis cantonné en face de Craonne. Après l'échec de la première vague d'assaut, le régiment entre dans la composition d'une division provisoire sous les ordres du général Brécard, qui doit mener l'attaque du moulin de Laffaux. Du Vigier et le 1^{er} bataillon y montent en ligne dès le 29 pour reconnaître le terrain. Pendant plusieurs jours les défenses adverses sont reconnues par de courtes et fréquentes attaques que du Vigier et ses hommes appuient de leurs mitrailleuses afin de déterminer si les défenses allemandes ont bel et bien été entamées par les précédentes attaques. Le 5 et 6 mai, l'attaque commence. Les combats sont violents et du Vigier est blessé le 7 à la hanche droite en appuyant l'assaut du feu de ses mitrailleuses, ses hommes et lui sont mis à contribution le 8 et le 9 pour défendre les positions durement conquises, ce qui lui vaut une nouvelle citation. Au cours de cette attaque, du Vigier a pu constater de ses propres yeux ce que représentaient les chars d'assaut sur le champ de bataille avec la présence du groupe d'artillerie spéciale Robinet, ce qui

aura sans doute un impact sur sa perception du concept blindé par la suite.

Hospitalisé suite à sa blessure au moulin de Laffaux, du Vigier ne peut rejoindre son unité que le 10 septembre, alors qu'elle tient le front à la lisière de la forêt de Saint-Gobain. En février 1918 du Vigier est appelé à occuper les fonctions d'adjoint au colonel commandant le régiment. La toute nouvelle 1^{ère} DCP est placée dans la région de Senlis pour prendre du repos en vue de servir de réserve pour contrer les offensives allemandes de printemps. Du 23 au 28 mars, la division est donc fort logiquement appelée à participer à la défense de la ligne de front au nord de Noyon, dans la région de Chauny.

Le 5 avril 1918, Jean du Vigier est élevé au grade de capitaine à titre temporaire et prend le commandement de la 1^{ère} compagnie du 9^{ème} cuirassiers. Le régiment est alors en charge d'un secteur de tranchées en face de Lassigny où va se jouer la bataille du Matz. Jean du Vigier et ses hommes participent activement aux combats, fournissant, malgré les pertes, un appui décisif dans la défensive avec les mitrailleuses notamment, allant même jusqu'à être encerclés un temps. Au cours de ces combats il est de nouveau blessé le 9 juin 1918 et à nouveau cité, obtenant la croix de chevalier de la Légion d'Honneur:

«Officier de haute valeur et d'un courage remarquable. Tenant une position importante, l'a défendue avec la plus grande énergie: menacé sur son flanc, a arrêté la progression de l'ennemi, l'a contre-attaqué avec vigueur et a empêché son bataillon d'être débordé. A été blessé grièvement au cours de l'action. 1 blessure antérieure. 3 citations.»

De nouveau hospitalisé, il ne rejoint son régiment en Argonne que le 15 novembre 1918. En février 1919, le 9^{ème} régiment de cuirassiers redevient un régiment de cavalerie où du Vigier prend le commandement du 4^{ème} escadron. N'étant plus à même de supporter à nouveau la vie de caserne, il obtient sa mutation pour le 2^{ème} régiment de chasseurs d'Afrique mais il n'y passera que quelques mois.

En septembre, il obtient sa mutation pour Saumur. Le retour à la «Maison-mère», aux chevaux, provoque chez lui un profond engouement. Pendant près d'un an, de septembre 1919 à décembre 1920, va naître une vocation car c'est à Saumur, en 1920, qu'est né «le Professeur». Cependant, ses réflexions sur la Cavalerie n'ont sans doute pas débuté durant ce passage à Saumur, trop près de la guerre et des anciennes théories que lui-même enseigne et ne remet pas en cause. L'axe est pourtant remis sur la mobilité: des groupes de reconnaissance sont testés avec des explorations en motocyclettes. Mais les cours présentent encore clairement une vision sur le modèle de la guerre de position. L'accent est encore mis sur la présence d'une ligne de résistance que le feu doit couvrir et que les cavaliers doivent défendre, à pied. À Saumur, du Vigier est de plus reconnu comme un grand cavalier, sa reconnaissance de 1914 étant connue des cercles d'officiers.

De la Pologne à Saumur: le long parcours du «professeur»

Du Vigier quitte cependant Saumur pour des contrées plus froides. En effet le général Niessel, qui constitue son personnel pour la mission militaire française en Pologne, le demande pour son cabinet, et du Vigier arrive ainsi à Varsovie en décembre 1920. Au cours de l'année, les Polonais ont du faire face à l'offensive bolchevique et le temps est venu de poursuivre l'œuvre commencée par le général Henrys en 1919: instruire l'armée polonaise et bâtir l'économie de guerre de ce nouvel état. Du Vigier travaille donc à l'état-major tout en donnant des cours à l'école de cavalerie de Grudziadz. Or, par une des surprises les plus improbables que seule recèle l'Histoire, deux futurs apôtres de la motorisation de l'armée se côtoient au sein du cabinet du général Niessel: Jean Touzet du Vigier et Charles de Gaulle. Du Vigier et De Gaulle ne passent qu'environ six mois ensemble, mais travaillent dans le même bureau, De Gaulle étant chef du cabinet. On ne peut résister à la tentation de penser qu'ils échangent leurs idées sur l'avenir de l'armée, de la motorisation, des chars, quand on connaît le destin et l'engagement de ces deux officiers par la suite. On peut même se demander si du Vigier, fort de son expérience de la guerre dans sa totalité – contrairement à Charles De Gaulle, prisonnier en 1916 – lui, qui a vu de ses propres yeux la Cavalerie démontée, la disparition de la mobilité sur le champ de bataille puis l'arrivée des chars, quand il est à Laffaux en 1917, n'a pas, en confiant ses premières réflexions sur la motorisation à de Gaulle, éclairé le chemin que ce dernier allait parcourir? Toujours est-il qu'une relation s'approchant de la camaraderie les lie certainement, De Gaulle assistant au mariage de Touzet du Vigier en 1923. Ce dernier quitte la mission en avril 1922, peu de temps après le départ du général Niessel exigé par les Polonais. Nous n'avons qu'une notation pour cette période concernant du Vigier et signée par Niessel:

«Employé à mon cabinet depuis la fin de 1920. D'une éducation et d'une tenue parfaites, intelligent, distingué, comprenant et rédigeant bien, ayant une belle instruction générale et militaire et de très brillants services de guerre. Toujours plein d'entrain et de bonne humeur, le capitaine du Vigier remplit toutes les conditions qu'on peut exiger d'un candidat à l'ESG. Il réussira aussi bien dans l'État-major qu'il a réussi dans la troupe et comme instructeur à Saumur.[...] Réussira partout. [...] A beaucoup de jugement et de tact. Education parfaite, très apprécié dans le monde [...] Comprend vite et rédige bien.»

Du Vigier laisse donc bonne impression, sa bonne humeur constante et ses qualités étant remarquées. Revenu à Paris, du Vigier traverse les années vingt dans l'anonymat. Sur les conseils du général Niessel, il prépare l'École de Guerre, tout comme de Gaulle, à son retour de Varsovie. Il passe pour cela un an au 18^{ème} régiment de chasseurs de Haguenau de 1922 à 1923 mais tout comme son ancien, ce passage à l'École de Guerre n'est pas des plus glorieux pour sa carrière. L'enseignement y est alors dispensé avec une méthode pédagogique inadaptée et les connaissances à apprendre d'un autre temps. Du Vigier finit donc

dans le troisième tiers, en queue de promotion, avec l'appréciation suivante du général Dufieux, en octobre 1925:

«Inégal, peut-être un peu superficiel. Bagage technique pas très complet. Idées encore insuffisamment classées.»



Du Vigier enseignant à Saumur (Leclerc dans le second rang a droite)

Après cette expérience malheureuse, il doit intégrer un état-major comme stagiaire et parmi les choix restants au tableau, il choisit l'état-major du 1^{er} corps d'armée. Entre temps Jean Touzet du Vigier s'est marié en décembre 1923 avec Françoise Magon de la Giclais, qui le suit avec leurs deux enfants lorsqu'il prend son poste à Lille en 1925. Nous ne savons que peu de choses sur cette période où du Vigier travaille au 2^{ème} bureau de l'état-major du 1^{er} corps d'armée, remplissant les fonctions d'aide de camp à l'occasion. À l'issue de son stage, il reste dans l'état-major jusqu'en mars 1928, date à laquelle il rejoint le 1^{er} bureau de l'état-major du Gouvernement Militaire de Paris. Son affectation l'amène à travailler sur les questions de mobilisation et notamment sur la mobilisation des chevaux dans une société où ils disparaissent peu à peu. Ceci nourrit une réflexion de sa part sur la nécessité de la mécanisation de l'armée et de nouveaux règlements d'emploi de la cavalerie. Et pourtant, alors qu'il faut abandonner le cheval, c'est ce dernier, d'une certaine manière qui fait sortir du Vigier de l'impasse dans laquelle sa carrière se trouve. En effet, des faits d'armes de cavalerie, dont sa reconnaissance de 1914, sont alors publiés dans la revue des Deux-Mondes, sous le format d'un feuilleton. Le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris ayant lu l'article, veut connaître la suite de la bouche même de cet officier qui servait dans son état-major et le pousse au tableau d'avancement. Affecté à l'état-major de la région de Paris en mai 1929, du Vigier y reçoit également un soutien: on lui confie la préparation tactique des officiers à l'École de Guerre. Il est ensuite autorisé à participer devant le général Weygand aux manœuvres de septembre 1930 au titre de l'arbitrage. Ce dernier le remarque, tout comme le général Brécard, alors Inspecteur de l'Arme et membre du CSG. Après un nouvel entretien avec le général Weygand, ce dernier lui confie la direction du cours de

cavalerie de Saumur, qu'il rejoint en août 1931. Dès lors, son travail, tout comme sa carrière, prennent de l'importance. L'amorce de la motorisation est allumée.



De g. à d. : Vernejoul, Le Couteux de Caumont, (inconnu, inconnu) et Du Vigier à Saumur

Arrivé une nouvelle fois à Saumur, les cours que du Vigier y professe sont tournés vers l'avenir de la cavalerie durant toute la période où il enseigne à Saumur. C'est là qu'il influence plusieurs générations d'officiers. Ses cours sont parfois contestés, attaqués par sa hiérarchie immédiate, refusant le progrès tant technique que tactique de leur arme. Il y acquiert néanmoins sa réputation de «professeur» pour ne pas dire prophète. Weygand le choisit car il possède les épaules pour mener à bien l'enseignement de la cavalerie. Ainsi, à travers ses cours, on remarque cet aspect novateur, mais non contestataire. Ils mettent en avant la force tactique de la cavalerie qui, se motorisant, revoit ses missions sous une attitude offensive, ce qui est très positif pour elle. Du Vigier s'applique dans ses cours à présenter sous divers exemples et cas de manœuvres les missions qui peuvent se présenter à ses élèves. Il s'attache aussi à définir le rôle, le comportement que doit avoir chaque officier, qui doit être présent auprès de ses hommes pour renforcer leur moral mais également pour discerner au mieux la situation en première ligne et adopter la tactique en conséquence. Ainsi, dans son cours de cavalerie sur les automitrailleuses de combat, il présente le matériel, ses caractéristiques et les missions que celui-ci est apte à remplir, ses avantages et ses inconvénients. Ensuite, il poursuit sur les formations à adopter, insérant la lutte directe contre les engins blindés ennemis dans sa présentation, prônant le contournement de l'objectif, l'encercllement et les contre-attaques locales pour réduire les points forts ennemis, ce qui est jusqu'alors inimaginable dans une guerre conçue par les théoriciens français comme une guerre défensive.

Les manœuvres auxquelles il participe par la suite s'attachent à opposer les formations mécanisées nouvelles aux divisions hybrides, montrant ainsi la supériorité des premières sur les secondes. Son enseignement à Saumur est avant tout tourné vers la préparation des officiers à diriger des formations motorisées. Il aborde aussi les principes de base comme l'efficacité des transmissions. Malgré le caractère novateur de ses cours, il est très bien noté par ses supérieurs qui reconnaissent son mérite et dès Noël 1932, il est promu chef d'escadron.

Du Vigier poursuit ses cours à Saumur et s'attache à développer des théories tactiques qui sont expérimentées durant des exercices exposant les notions de manœuvre et de sûreté, de progression par bonds, qui seront utilisées en Belgique en 1940. L'utilisation des systèmes de feu, en coordination avec le déploiement de forces sur de grands fronts est également mise en avant. Rien n'est laissé au hasard par celui qui est maintes fois durant ces années le chef d'état-major des divisions d'essai.

En 1932 et 1933, il est chef d'état-major de brigade motorisée puis d'une brigade de chars. En 1934 il dirige l'état-major d'un groupement mécanique. Durant ces manœuvres, les bases des DLM, sur le plan de l'organisation, se mettent en place, notamment par l'observation de l'évolution des Dragons Portés qui formeront un élément important de la DLM par la suite. En général ce sont les unités constitutives des futures DLM qui sont expérimentées, ainsi que les Groupes de Reconnaissance de Division d'Infanterie et de Corps d'Armée (GRDI et GRCA) dont du Vigier est un des principaux penseur et tacticien.

Ces manœuvres contribuent également à asseoir sa notoriété auprès du haut-commandement, si l'on en croit sa notation comme celle du général Mordacq en 1933 :

«Ayant apprécié les belles qualités du commandant du Vigier aux exercices combinés de 1932, je l'ai demandé de nouveau comme CEM pour les expériences de motorisation, de 1933. L'éloge de cet officier magnifiquement doué n'est plus à faire. Il s'est imposé à tous ses collaborateurs par sa claire intelligence, son activité, son endurance physique et une rayonnante bonne humeur. Cet officier d'élite sera toujours au-dessus de ses fonctions. Je souhaite qu'une carrière brillante et rapide permette à la Cavalerie d'utiliser de bonne heure et longtemps la valeur de M. du Vigier dans l'exercice de commandements élevés»

Les témoignages concordent pour affirmer que du Vigier professe à ses élèves ce vent nouveau, probablement en insérant dans ses propos la validité des Grandes Unités mécanisées qui ne sont alors pourtant qu'au stade de l'expérimentation. Ces témoignages sont ceux de ses élèves, et pas n'importe lesquels car une autre particularité de l'enseignement de du Vigier est qu'il va profondément marquer une certaine génération d'officiers, qui exerceront des commandements entre 1940 et 1945. On retrouve ainsi, à la rentrée de septembre 1933, parmi ses élèves du cours des lieutenants d'instruction, des noms comme de Hauteclocque, de Pouilly, Noiret, de Beaufort – qui sera sous ses ordres en 1940 – qui virent en lui un «cavalier de légende» et le prirent en exemple. Le chef d'escadrons du Vigier impressionne beaucoup ses élèves, il leur enseigne les missions de la cavalerie moderne ainsi que les matériels à utiliser pour chacune de ces missions, mais également d'après les récits, et nous l'avons déjà vu, le combat en groupements tactiques interarmes, avec l'importance que doit y avoir chaque arme, tout comme du Vigier l'appliquera durant toute la guerre suivante.

Certains des ses cours nous sont parvenus et l'on peut constater qu'ils se penchent réellement sur les

difficultés de la Cavalerie ainsi que sur l'évolution tactique de son emploi. Enfin, l'on ne peut que constater la clairvoyance du «professeur» à travers cette note laissée durant son passage à Saumur, ses théories ressemblant fortement à celles exposées par Charles de Gaulle et Heinz Guderian par la suite: « [...]La Cavalerie motorisée est composée de formations blindées et de formations portées. Les unes et les autres ont des propriétés complémentaires. Une action offensive de Cavalerie ne peut avoir de puissance que par une concentration brusque de tous les moyens sur le même axe d'effort. L'habileté du chef consiste donc à combiner l'action de ses différentes unités et à utiliser chacune suivant ses aptitudes propres. Dans le cadre d'une DLM, la Brigade de Combat fournira les éléments chargés de la rupture du dispositif ennemi et de l'exploitation immédiate. La Brigade portée recevra des missions de couverture de l'attaque et d'occupation du terrain conquis. L'artillerie, le génie et l'aviation agiront en totalité au profit de l'attaque. Le général de division cherchera, avant tout, par la concentration du maximum de ses moyens dans le minimum de temps, à donner à une attaque la violence et la cohésion qui doivent en assurer la puissance.»

De l'exercice à la pratique: un théoricien de la cavalerie

En septembre 1934, Jean Touzet du Vigier rejoint sa nouvelle affectation: un groupe d'escadrons du 18^{ème} Régiment de Dragons de Reims, qui allait faire partie de la 1^{ère} Division Légère Mécanique naissante. Du Vigier se retrouve donc à la tête d'une unité entièrement composée de chars de cavalerie. Cet exemple est alors unique en France et c'est ce qui fait sa particularité. Il est à la tête de deux escadrons, un de chars moyens et un autre de chars légers. Cette composition ne varie presque pas dans l'organisation des régiments de combat de Cavalerie en 1940, comme celui que du Vigier mène en Belgique, le 2^{ème} Cuirassiers.

La division légère motorisée de Reims, «mécanique» comme on l'appelait depuis les expérimentations, n'est reconnue comme telle qu'en 1935, pour avoir à sa tête le général Flavigny, «l'apôtre de la mécanisation de son arme». La reconnaissance des BLM-DLM ne peut se faire également qu'en admettant sa force sur le plan tactique et c'est ainsi qu'en 1935, alors que du Vigier est toujours au 18^{ème} Dragons, une notice provisoire est rédigée sur «l'emploi des unités motorisées et mécaniques de la Cavalerie». Cette notice fait avancer les choses, car elle se démarque pour une fois de la définition commune cheval-moteur qui règne alors sur le règlement de la Cavalerie. Elle définit l'emploi offensif des blindés de Cavalerie, traçant ainsi la voie à la place que ceux-ci tiendront dans le règlement de la Cavalerie de 1937. Les difficultés de mise en place des Divisions Légères Mécaniques ne sont pas que d'ordre doctrinal mais également d'ordre technique. En effet, la cavalerie, admettant le développement nécessaire de ce qui est alors appelé les automitrailleuses de cavalerie, a des difficultés à choisir les modèles d'automitrailleuses ayant les qualités requises pour remplir ses missions. Mais nous ne nous étendrons pas plus sur les caractéristiques de chaque véhicule, ce que la plupart

de nos lecteurs maîtrisent. Il est à signaler cependant que les essais du Somua S35 sont faits à Reims par le 18^{ème} Dragons, du Vigier participant aux côtés du général Flavigny à la validation de ce qui devient alors LE char de cavalerie français, produit en série et en dotation dans les DLM en 1940, aux côtés des H35-39, testés eux aussi devant lui. L'arrivée du Somua à Reims est d'ailleurs rapportée par le futur lieutenant-colonel Baillou:

«Nous vîmes donc un beau jour arriver au quartier une imposante machine peinte en noir [...]. La "bête" vira avec une étonnante facilité devant le bureau du colonel Evain avant de s'immobiliser, aussitôt entourée de curieux. [...] Nous avions devant nous le char dit "de Cavalerie" que nous attendions et qui devait par la suite se révéler le meilleur engin de combat de sa génération»

C'est le groupe d'escadrons commandé par du Vigier qui se charge de ces expérimentations, il préconise que d'emblée le S35 soit testé à Sissonne, et non des maquettes en bois «qui faussent les données tactiques et qui s'avèrent trop onéreuses». On lui est reconnaissant par la suite de cette clarté de vue. Du Vigier développe des liens avec le général Flavigny au 18^{ème} Dragons (tout comme il l'a fait à Saumur puis plus tard au Centre d'Études Tactiques Interarmes, en étant de toutes les manœuvres et de toutes les expérimentations). Ce rapprochement conduit d'ailleurs à la présence de du Vigier dans la commission de rédaction du règlement de la Cavalerie.

Directeur de la Cavalerie de 1931 à 1936, c'est Flavigny qui pèse de tout son poids en faveur de la motorisation, montrant les avantages des unités motorisées au camp de Mailly en 1932, à Reims en 1933, du Vigier en maître d'œuvre sur le terrain. La 1^{ère} DLM, à laquelle du Vigier appartient maintenant, poursuit son entraînement par des manœuvres montrant sans cesse les avantages d'une telle unité, de l'Aube aux Ardennes en 1935 ou encore en infiltrant la ligne Maginot de la frontière à Sierck jusque Thionville en 1936. Mais à Reims, pour comprendre le fonctionnement tactique de ces unités et en faire admettre l'importance, il faut enseigner cette «nouvelle parole», la professer, tant dans la Cavalerie que dans les autres armes, appelées tôt ou tard à participer aux côtés des chars à des opérations interarmes. Du Vigier se porte volontaire pour donner des conférences, ce qu'il fait d'ailleurs durant tout son temps à Reims.

«Désigné pour entretenir cet auditoire de la profonde transformation en cours de la Cavalerie et des conséquences qu'elle entraînerait dans la forme même de la guerre», ses conférences portent sur des sujets précis comme sur des sujets d'information générale. Bref, le «professeur» démontre encore sa valeur en exposant ses idées et ses connaissances, comme dans le domaine du binôme char-avion par exemple. Reims étant le siège d'une importante base aérienne il y trouve un auditoire attentif dont certaines connaissances, anciens cavaliers qui ont préféré changer de monture plutôt que d'être fantassin. Toutes les nouveautés en matière militaire circulent abondamment et du Vigier les adapte en cours. La question des transmissions est au centre de ses problématiques, car à la base de la coopération entre

les blindés et l'aviation, et on retrouve ce thème dans les cours que du Vigier prépare sur la coopération entre l'aviation et la DLM: « *la nécessité pour l'avion de communiquer avec des éléments constamment en mouvement, la nécessité de la rapidité de la transmission des renseignements, étant donné l'urgence de leur exploitation* » sont des facteurs primordiaux. Pour mettre en pratique, des missions d'accompagnement sont faites également, à Mourmelon, en liaison avec l'aviation, pour définir les difficultés que rencontre encore un tel binôme. Pour finir sur cette partie « enseignement » de du Vigier au 18^{ème} Dragons, l'on peut citer l'ordre général n°37 du 15 octobre 1935 émanant de la place de Reims qui le remercie de ses services:

«[...] Témoignage de satisfaction à l'ordre de la Division: au chef d'escadrons Touzet du Vigier du 18^{ème} Dragons pour le motif suivant: «*Désigné pour diriger les cours de Garnison de la Place de Reims, s'est donné à sa tâche avec infiniment d'intelligence et de dévouement. Grâce à son ascendant sur ses officiers professeurs et à ses conseils éclairés, a obtenu d'excellents résultats*».

En septembre 1936, du Vigier quitte le 18^{ème} Dragons, y ayant œuvré pour l'instruction des hommes de la garnison à ouvrir les yeux sur le processus de mécanisation qui se passe alors au sein de la Cavalerie. Il a aidé à déterminer, également, les modèles de chars dont la Cavalerie disposerait pour ses missions. Son travail se poursuit ailleurs, mais sa conviction est que les unités de cavalerie doivent être prêtes, la perspective d'une guerre étant proche.

En octobre 1936, le chef d'escadrons Touzet du Vigier est affecté à l'état-major particulier du Centre d'Études Tactiques Interarmes. C'est avec le général Daillé à partir de 1937 que le travail de du Vigier prend de l'ampleur, les portes de l'enseignement militaire supérieur s'ouvrant à lui. Le rôle de ce centre est d'une importance non négligeable car il participe, à haut niveau, en collaboration avec les centres d'études militaires et le Conseil supérieur de la guerre, à l'élaboration de la doctrine d'emploi de l'armée française, toutes armes confondues, et en particulier des règlements d'emploi des grandes unités. La première des occupations de du Vigier comme chef de la section cavalerie est donc de dispenser des cours et des conférences pour les écoles et les centres d'études, afin de diffuser plus amplement, de faire connaître l'évolution de la cavalerie en collaboration avec les autres armes. L'autre partie de l'année est réservée aux manœuvres et exercices au Valdahon notamment. On comprend dès lors pourquoi il réussit si bien sa percée vers le Rhin en 1944, connaissant parfaitement le terrain sur lequel il évolue. Du Vigier veut en effet montrer concrètement ce qu'il expose dans ses cours, et outre les manœuvres, il présente au camp de Satory tout proche, dans le cadre de ses cours, différents modèles d'automitrailleuses, de chars et de véhicules venant des autres armes à ses auditeurs. À l'issue de sa première année, du Vigier a réussi à conquérir son supérieur, le général Daillé, comme tous ses précédents supérieurs: «[...] *Le Commandant du Vigier s'est imposé à tous par ses brillantes qualités de conférencier, d'instructeur sur le terrain et les sentiments élevés qui*

l'animent. Esprit clair, méthodique, apte à saisir rapidement les ensembles, doué d'un tact et d'une distinction portés à un rare degré, il s'affirme comme un des plus remarquables officiers supérieurs qu'il m'a été donné de rencontrer. Est l'honneur de son arme. Il doit être inscrit au tableau pour Lt-colonel et mérite d'être l'objet d'un choix hors-[tour]. Candidat d'une valeur exceptionnelle.»

Durant l'été 1937, du Vigier reçoit une lettre lui indiquant que l'on recherche «un capitaine ou un commandant breveté de Cavalerie pour être détaché comme instructeur de Cavalerie de la Mission Militaire Française au Brésil.» Voilà qui aurait pu beaucoup changer le cours de sa carrière car à l'image d'un Diego Brosset il aurait peut-être choisi la voie de la France Libre en 1940... Mais du Vigier choisit de rester à Versailles où il enchaîne ses cours et ses exercices durant deux ans.

Les exercices du CHEM occupent une place importante dans l'année pour du Vigier, qui se charge, tout comme pour son cours d'instruction tactique des Commandants du CETI, des conférences et des manœuvres pratiques. Il est à signaler aussi que du Vigier participe en 1937 à la rédaction du règlement de cavalerie aux côtés des figures de la cavalerie de l'époque: Flavigny, Altmayer, De La Font, Langlois, De la Laurencie. La rédaction d'un nouveau règlement est l'achèvement d'une réflexion qui dure depuis déjà quelques années sur les moyens de concilier les missions d'une arme coupée en deux par le progrès, entre DLC et DLM.

Du Vigier et la campagne de France: la cavalerie à l'épreuve du feu

Le 1^{er} septembre 1939, alors qu'il se prépare à partir pour les traditionnelles manœuvres, la France déclare la guerre à l'Allemagne. Du Vigier rejoint sa nouvelle affectation: chef du 3^{ème} bureau du Corps de Cavalerie, lui qui a dirigé un cours au CETI pour les officiers de 3^{ème} bureau d'Armée, est le mieux placé pour ce poste, où il prépare de nouveau le déroulement de manœuvres qui sont bien réelles cependant... Pour sa dernière année, le général Daillé termine ses éloges pour son chef de la section cavalerie en mettant en avant la «largueur de vue» de du Vigier, la «justesse de ses décisions», affirmant qu'il a acquis une fois de plus:

«*une autorité accrue et reconnue par tous ses auditeurs. [...] son sens profond des possibilités de la Cavalerie moderne, son jugement équilibré [...] constituent un ensemble de qualités qui rendent cet officier supérieur digne d'accéder aux plus hauts emplois dans son arme.*»

Dès l'hiver 1939-1940, comme prévu dans les plans de mise sur pied de nouvelles divisions, la 3^{ème} DLM est créée. Il faut donc rassembler des spécialistes des divisions légères mécaniques pour en commander les unités. Des officiers de l'École de Cavalerie sont désignés, des officiers puisés dans les DLM déjà existantes également, ou bien ayant fait la promotion de la Cavalerie mécanisée dans les années 1930, comme Touzet du Vigier. Ce dernier est donc muté au Centre d'Organisation Mécanique de la Cavalerie de Fontevault afin de prendre la tête du 2^{ème} régiment de cuirassiers nouvellement créé. L'unité se forme, reçoit

son matériel et l'instruction marche à plein rendement malgré de grosses difficultés de terrain et de température.



S35 endommagé à Merdorp (bataille d'Hannut)

Le 28 février, la formation est terminée, commence alors la période d'instruction au combat qui fait du 2^{ème} Cuirassiers et de toute la 3^{ème} DLM une exception dans l'armée française en 1940, puisqu'ils s'entraînent activement jusqu'à l'entrée en Belgique. Cette instruction poussée et intense annule pour ainsi dire l'effet «drôle de guerre» qui touche la majeure partie des troupes en 1939-1940 et qui a déjà commencé à les atteindre dans l'hiver 1939-1940, comme nous l'avons vu précédemment. Du 2 mars, date à laquelle arrivent les unités, jusqu'au 7 avril, le 2^{ème} Cuirassiers s'entraîne donc au camp de Sissonne sous la direction très présente de son chef, et aux côtés de l'autre régiment de combat de la division, le 1^{er} Cuirassiers. On constate que l'instruction avance rapidement et dans de bonnes conditions, ceci aura une importance considérable quand leur commandant les emmènera au combat en Belgique, notamment en matière d'endurance. À Sissonne, du Vigier peut mettre en place les tactiques qu'il a élaborées ces dernières années. Bien qu'il n'ait pas eu de commandement depuis 1934, ses qualités d'instructeur et de commandant s'accordent avec des conditions d'exercice idéales pour faire du 2^{ème} Cuirassiers une unité de grande valeur. Pendant tout le mois de mars, le régiment s'entraîne et participe aux manœuvres en collaboration avec les autres régiments dont le 76^{ème} RA, ce qui instaure une expérience en la matière qui est prouvée à Hannut et Thisnes.

Le 10 mai 1940, le 2^{ème} régiment de Cuirassiers cantonne près de Valenciennes, devant la frontière franco-belge. Et c'est ici que dans la matinée du 10, l'offensive allemande est annoncée et ce dans la plus grande surprise. Les cuirassiers sont enthousiastes et un sentiment de confiance en leur matériel et le moral du régiment se fait sentir dans les témoignages, qui concordent sur l'accueil que les Belges leur réservent mais ils n'en oublient pas leur mission: prendre de vitesse les Allemands surtout pour les éléments de découverte du Corps de Cavalerie qui auront à aller jusqu'au Canal Albert pour hélas n'en constater que la perte et le repli de l'armée belge. Pendant ce temps, le 2^{ème} Cuirassiers force vers ses positions; les officiers

permissionnaires se dépêchent de rattraper leurs unités. Dans la nuit du 10 au 11 puis durant toute la journée du 11, le régiment est survolé par des avions de reconnaissance puis subit des bombardements. Les escadrons Somua puis Hotchkiss finissent par s'installer à Thisnes et Crehen. La division répartit ses forces en secteurs, Touzet du Vigier ayant la charge depuis Merdorp de la défense de Thisnes et Crehen et d'assurer la liaison avec la 2^{ème} DLM sur la droite. Il dispose de trois escadrons de dragons portés qui doivent tenir ces deux villages mais qui n'arrivent que le 11 dans la soirée. Les chars Hotchkiss du régiment sont placés en soutien des dragons de Crehen à Thisnes. Ses seules réserves aptes à mener une contre-attaque sont les deux escadrons Somua du 2^{ème} Cuirassiers postés aux abords de Merdorp et Jandrenouille. La défense des villages est planifiée, les pelotons se mettant à couvert, embusqués et prêts à tirer. L'annonce de l'arrivée des Allemands circule, des officiers venant informer de la débâcle belge et de l'avancée rapide des panzers. Un flot continu de fuyards désarmés de l'armée belge fournit un compte-rendu détaillé de la situation, les informant encore de l'irrésistible avance des chars allemands et de la présence de chars lourds. Ces renseignements sont immédiatement transmis au commandement mais de l'avis de tous y compris de du Vigier, les Allemands ne peuvent pas déjà avoir de chars lourds en dotation dans leurs divisions et la confiance n'est pas ébranlée.

Le 12 mai, dès le lever du jour, les équipages du 2^{ème} Cuirassiers, après la fatigue d'une longue étape et d'une nuit de guet dans l'obscurité, reçoivent le choc des panzers. Touzet du Vigier, proche de la ligne de feu, s'aperçoit donc avec surprise que des Pz IV sont présents dans les rangs des blindés allemands. Bien qu'au courant de leur existence, il ne pensait pas, et nous venons de le voir, que ce type de char lourd était déjà dans des unités opérationnelles. Cela lui inflige «une grave émotion» si l'on en croit le témoignage qu'en rapporte son fils. Vers 11h, les dragons évacuent Crehen, point d'impact de la 4^{ème} Panzerdivision qui s'infiltré déjà dans les rues. Mais déjà du Vigier ordonne aux batteries du 76^{ème} RA de faire un tir d'arrêt qui bloque l'avancée allemande et permet aux éléments français de se replier. Mettant en application ses cours de l'entre-deux guerres, il montre ainsi ses capacités à coordonner un combat interarmes notamment en protégeant ses chars par des tirs d'arrêts au bon moment ou en appuyant les contre-attaques des Somua par des tirs de concentration, même l'artillerie de la 2^{ème} DLM est mise à contribution. Ces tirs sont à chaque fois déclenchés très rapidement, les liaisons téléphoniques fonctionnant très bien. La rapidité d'exécution des ordres est en effet la clé de la défense organisée par le commandant du 2^{ème} Cuirassiers. Touzet du Vigier décide de lancer le capitaine de Beaufort et deux pelotons de Somua dans la bataille, afin de contre-attaquer les Allemands à Crehen qui semble vide et de réoccuper le village. Les Somua tombent sur une concentration de panzers supérieurs en nombre mais reprennent Thisnes après des heures de combats qui ne se terminent qu'à la tombée de la nuit.

Le lendemain matin après une contre-offensive lancée par les Somua de la 2^{ème} DLM, les chars allemands

arrivent en plusieurs vagues suivies par l'infanterie. En deux heures, la défense du 2^{ème} Cuirassiers est submergée par ces attaques qu'appuient des vagues incessantes de bombardiers légers et des salves d'artillerie. Les Somua tiennent bon comme la veille, quant aux Hotchkiss ils démontrent une fois de plus leur inaptitude au combat antichar. À 13h30 est lancée une contre-attaque de Somua du 1^{er} Cuirassiers du nord (Jauche) vers le sud (Jandrenouille). Immédiatement, du Vigier envoie De Beaufort et les Somua qu'il lui reste pour fermer ce mouvement du sud vers le nord. Ces deux formations en défilement de tir répandent selon les mots de Baillou: «le désordre et la mort». Pendant ce temps, la 3^{ème} Pz Div. essaye de franchir la petite Gette mais ses chars s'embourbent. Partout sur la ligne de front de la 3^{ème} DLM, malgré les pertes, le front tient par des contre-attaques très offensives.



Hotchkiss entrant dans Thisnes

Le 13 à 16h, la 3^{ème} DLM décroche, suivie de la 2^{ème} DLM. Les chars survivants du 2^{ème} Cuirassiers se replient vers l'est, en direction de Folx-les-Caves puis Orbaix. À la fin de la journée, toutes les formations sont éprouvées, le 2^{ème} Cuirassiers et le 11^{ème} RDP d'avoir reçu le choc, le 1^{er} Cuirassiers d'avoir couvert le décrochage. Tous ont subi de lourdes pertes. Les mauvaises surprises ne font que commencer lorsque la 3^{ème} DLM passe le barrage Cointet: «*Les portières du barrage antichar ne sont pas fermées, leur fermeture exigerait plusieurs heures de jour et un outillage spécial; le Génie déclare n'avoir pas la possibilité d'y procéder dans la nuit.*»

Le 14 mai, les DLM du Corps de Cavalerie repartent en direction de Gembloux, l'artillerie et les chars menant des combats retardateurs. À 15h, les positions de l'infanterie française de la 1^{ère} Armée sont franchies. Les pertes sont lourdes, le Corps de Cavalerie a laissé 105 engins blindés sur le terrain contre 164 pour le XVI^{ème} Pz Korps. Cependant la ligne d'infanterie n'a guère le temps de s'installer efficacement, les divisions d'infanterie non motorisées devant avancer de nuit.

Malheureusement les observations de la veille se concrétisent et le 16^{ème} Pz Korps brise les défenses de la 1^{ère} Armée le 15. Et selon la vieille théorie de l'infanterie toujours ancrée en 1940 dans l'armée française depuis l'invention des chars d'assaut, les blindés sont mis à la disposition des divisions d'infanterie afin de les aider dans les contre-attaques nécessaires à la défense de la ligne de front. Un outil

de qualité, bien qu'amointri par les combats mais qui n'a pas démerité, est dépecé au lieu d'être réorganisé plus en arrière et reconstitué. Les hommes du 2^{ème} Cuirassiers sont appelés pour contre-attaquer dans la brèche à Wagnelee. C'est à cet endroit qu'a lieu le dernier affrontement avec les Allemands dans la courte campagne de Belgique avant de se replier vers Dunkerque. Du Vigier reçoit donc dans la nuit l'ordre de tenir un point d'appui avec son régiment en avant de l'usine de Wagnelee, sur la jonction des 2^{ème} DINA et 15^{ème} DIM qui se rejoignent sur la voie ferrée, zone d'affrontement jusque Gembloux.

«L'ennemi attaque à la jonction des deux DI. Les chars Somua flanqués des H, détruisent rapidement les chars légers et moyens, et contiennent l'avance des chars lourds. Un véritable carrousel est engagé. Du haut des tours de l'usine où le PC est installé, le colonel suit avec passion le déroulement de la lutte»

Pendant trois heures, le combat fait rage et les chars français contiennent ceux des Allemands. Après les combats de Wagnelee, le 2^{ème} Cuirassiers n'existe presque plus. La retraite vers le nord de la France est dès lors vue comme la seule solution. Les quelques chars restants du 2^{ème} Cuirassiers reçoivent l'ordre de se constituer en groupement de marche. Un officier raconte:

«Le colonel du Vigier revient de chercher les ordres. Il a l'air abattu, triste. Que se passe-t-il? Réunion de tous les officiers. Ceci n'est pas ordinaire, et c'est avec une certaine appréhension que chacun se dirige vers le PC. Le décor est sinistre, une grande table, une bougie pour tout éclairage. Le colonel reste un moment silencieux, le visage ravagé, puis d'une voix éteinte, comme étranglée par un sanglot qu'il ne veut pas laisser éclater devant ses officiers, il annonce que le 2^{ème} Cuirassiers, après six jours de combats acharnés, ne peut plus mettre en ligne que trois pelotons. Il sera donc formé pour la brigade un groupement de marche. [...] Tous les officiers partagent la tristesse de leur chef»

Jusqu'au 19 mai, du Vigier prend lui-même en main les trains de combat, s'efforçant de les faire avancer vers Mons. Le 21 mai, le groupement dont du Vigier a pris la tête est renforcé de quelques éléments de découverte et de Dragons portés pour empêcher tout débordement d'Arras. Deux bataillons de chars arrivent en renfort pour couvrir le flanc ouest de l'attaque britannique débouchant d'Arras sur Cambrai et destinée à rompre l'isolement du 1^{er} Groupe d'Armées. Comme on le sait, la contre-attaque des chars n'eut jamais lieu et le 1^{er} Groupe d'Armées fut encerclé.

Vient alors le 26 mai: le général Billotte est victime d'un accident mortel, accident qui ruine tous les espoirs des forces alliées bloquées dans le nord de la France. Cette date est également le déclenchement d'un tour de «chaises musicales» pour le commandement des troupes françaises, car le général Blanchard, commandant la 1^{ère} Armée, est appelé à remplacer le général Billotte à la tête du Groupe d'Armées. Lui succédant à la tête de la 1^{ère} Armée, le général Prioux laisse le Corps de Cavalerie aux mains du général Langlois qui laisse la 3^{ème} DLM entre celles du général de La Font qui confie quant à lui la 5^{ème} BLM

à Touzet du Vigier. La chaîne de commandement n'est pas rompue mais cela détruit les efforts de coopération que Billotte avait entamé avec les Britanniques.

Du Vigier est donc placé à la tête de la brigade mais n'en reste pas moins attaché à ses hommes et c'est lui-même qui vient leur annoncer l'évacuation prochaine par Dunkerque le 27 mai :

« Dans la soirée le lieutenant-colonel du Vigier arrive pour donner des précisions sur la situation. Comme chacun sait, elle est tragique, l'ordre est donné de constituer un détachement comprenant: les officiers, les équipages de chars, et les spécialistes en vue d'un embarquement probable à Dunkerque. Les capitaines désignent sur l'heure les éléments indispensables pour la reconstitution de leur unité et c'est avec joie que le travail est fait »



A bord du Cerons qui évacue les restes de la 5ème BLM de Dunkerque

Après cet épisode difficile pour chaque soldat qui s'achemine vers Dunkerque, les détachements peuvent embarquer. Arrivés en Normandie, les éléments déjà sur place se rassemblent à Conches le 2 juin où la 3^{ème} DLM, sans moyens, sans véhicules, se retrouve dans les faits sous les ordres de du Vigier. Il devient urgent de trouver une solution pour pouvoir renvoyer au combat cette unité, du Vigier se rend donc au grand état-major accompagné de son adjoint Demetz, *« pour dire que le 1^{er} et 2^{ème} Cuirassiers, s'ils n'ont plus de matériel ont encore des équipages en nombre suffisant pour reformer une Brigade de combat. »* Il rédige d'ailleurs une note le 2 juin, actualisée de son expérience, pour la constitution de *« grandes unités légères provisoires »*, il y analyse les *« procédés d'attaque allemands »* et les *« mesures propres à y faire face »*. Hélas la désillusion l'attend car devant le choc de l'offensive allemande, toutes les formations sont à reconstituer. En réalité, du Vigier apprend de la direction de la cavalerie qu'il reste à peine de quoi équiper deux escadrons. Les deux régiments de combat de la DLM forment donc chacun un escadron qui part s'équiper en Somua. Certains cadres partent et les hommes espèrent qu'on va leur donner des armes pour aller se battre sur la Somme ou sur la Seine, leur inactivité devenant pesante.

La Seine franchie par les troupes allemandes, à la vue des réfugiés affluant déjà, cette inactivité devient

incomprise et intenable. Du Vigier conduit alors les éléments n'ayant pu être réarmés dans la nouvelle 3^{ème} DLM aux effectifs réduits, et commence une marche qu'il ne terminera qu'en Dordogne. Pour éviter la capture, sa brigade rassemblant également tous les trains de combat, fait de longues étapes à pied. Le 13 juin, après de longues marches aux côtés des réfugiés, du Vigier retrouve un camarade du 4^{ème} bureau qui lui promet une rame de chemin de fer. Sa troupe peut embarquer pour Saumur dans l'après-midi. Tandis que les éléments désarmés qui restent de la 3^{ème} DLM s'acheminent vers la région de Saumur, le lieutenant-colonel du Vigier devance ses hommes et se rend à la 9^{ème} Région de Tours où il apprend que les Allemands marchent sur la Loire et qu'il incombe à cette même région d'en assurer la défense avec les moyens dont elle dispose, dont les unités descendant de Paris. Le commandement envisage alors d'évacuer encore plus loin la 5^{ème} BLM mais: *« Le Lieutenant-colonel du Vigier revendique comme une faveur de participer à la défense de la Loire, qui se présente comme très légère »*. Avec deux capitaines, il se met donc en quête de matériel et d'armements. Le 16 juin, du Vigier prend possession d'armes et de véhicules destinés à des bataillons de chasseurs de DCR au camp du Ruchard. Racontant lui-même l'épisode plus tard: *« je donne ma signature, en décharge, sur une feuille de mon carnet multicopies, au commandant du camp ébahi! J'ai les moyens non seulement de me battre, mais aussi de manœuvrer »* et l'on sait combien cette donnée est importante à ses yeux.

Les moyens dont il dispose désormais augmentent la capacité de combat de sa brigade: un PC, 3 escadrons de 3 pelotons portés issus du 1^{er} Cuirassiers, idem pour le 2^{ème} Cuirassiers, 3 patrouilles sur voitures légères de réquisition et motos pour le 12^{ème} Cuirassiers ainsi que des renforcements disparates: un demi-escadron porté du 11^{ème} RDP, une compagnie d'EOR (Élèves Officiers de Réserve) de Saint-Maixent, une section d'EOR de l'École d'artillerie de Poitiers avec deux 75 mm, un détachement de groupe franc motorisé, deux groupes de tirailleurs provenant des Dépôts, 2 chars FT non armés et un groupe d'automitrailleuses White sans tourelles récupérées des stocks espagnols. Cet ensemble pour le moins hétéroclite a cependant un moral fort et est déterminé à reprendre la lutte. Du Vigier va s'appliquer à en faire une unité forte. Des découvertes sont envoyées au nord de la Loire ainsi que vers Blois, pour prendre le contact avec l'ennemi mais également avec la 2^{ème} DLM, qui doit défendre Tours. Sa BLM doit tenir quarante kilomètres de fleuve de Tours à Candès-Saint-Martin, assurant la liaison à l'ouest également, avec les « cadets » défenseurs de Saumur. Ayant réuni ses officiers, du Vigier prépare son plan de bataille, répartissant ses unités et s'assurant de la tenue des ponts afin de les faire sauter. Ils observent tous alors: *« la maîtrise toute courtoise et la clairvoyance souriante de ce chef à qui est confiée une si lourde tâche »*. Des éléments sont gardés en réserve dans la région d'Azay-le-Rideau. *« Le 18 au soir, les ponts sautent devant les premiers éléments allemands, sauf à Port-Boulet où la destruction, en l'absence de spécialistes du Génie, a été mal préparée. C'est là que, le 19 et le 20, vont avoir lieu des combats acharnés [...] »*. Mais la Loire comme dernière ligne de

défense est bel et bien perdue. Ordre est donné de décrocher dans la nuit, la menace allemande commençant à se sentir sur les flancs. L'opération se passe sans accrocs et le 21, le contact avec l'ennemi est perdu. Dans la soirée, la pluie les aidant une fois de plus à chasser l'aviation allemande, le groupement longe la Vienne en direction du sud. Du Vigier et ses hommes décrochent jusque Châtellerauld puis Poitiers le 22. Ses éléments se regroupent autour de la Rochefoucauld le 24 où on leur annonce que l'armistice est signé. Du Vigier poursuit néanmoins son repli et dans la nuit du 24 au 25, le cessez-le-feu parvient au groupement.

Pour conclure, le comportement de du Vigier ainsi que l'œuvre qu'il a accomplie ces dernières années sont personnellement reconnus dans la défaite par le général Langlois:

«S'est imposé dans tous les postes qu'il a occupés [...] par sa brillante intelligence, son travail, son esprit organisateur et réalisateur. [...] au commandement du 2^{ème} Régiment de Cuirassiers (3^{ème} Division Légère Mécanique) de nouvelle formation, il a su, grâce à son ascendant sur la troupe, soigneusement en faire une unité d'élite qui a montré toute sa qualité qui d'emblée, été employée dans les durs combats des 11, 12, 13 mai en Belgique. Privé de son matériel après Dunkerque, il a transformé ses équipages de chars en combattants à pied. Il a insufflé à tous des esprits de devoir. Son esprit combatif a continué la lutte sur la Loire et au Sud jusqu'à l'Armistice. La bravoure du Lieutenant et du Capitaine du Vigier de 1914-1918 s'est retrouvée chez le Lt-Col du Vigier en 1940.»

Cependant en ces jours troubles pour la France, une question peut venir à l'esprit de certains lecteurs, comme celle que le général de Gaulle devait poser à du Vigier en février 1943: *«Pourquoi, du Vigier, ne m'avez-vous pas rejoint en 1940? Nous nous connaissions, et c'est d'officiers comme vous dont j'avais besoin?»*. Ce à quoi du Vigier a répondu en substance qu'il pensait avoir bien servi la France là où il était. Le fait est qu'il n'a alors guère le temps de penser à rejoindre Londres car en juin 1940 il s'attache à sauver ce qui peut encore l'être de sa brigade. Isolé au beau milieu de la France, il n'a aucun moyen de s'échapper. Du Vigier fait donc le choix de suivre globalement la ligne politique du général Weygand: l'armistice remet l'État en ordre et permet à la France par ce répit de se refaire des forces en Afrique du Nord, de se tenir prête à reprendre la lutte le moment venu, quand les USA entreront en guerre par exemple. Précisons bien que cette analyse est celle de du Vigier et il faut aussi prendre en compte son orientation politique plutôt favorable au maréchalisme sur le plan militaire puisque toujours respectueux de la discipline et du commandement et c'est donc pour ces raisons qu'il choisit de rester, de suivre son protecteur Weygand, n'ayant pas la force d'aller à l'encontre de la discipline. Il reste donc dans l'armée du «nouveau régime». Ce choix de rester est cependant représentatif de la réflexion du corps des officiers français car il s'impose également à l'immense majorité des officiers d'état-major et des officiers de troupe se trouvant en France métropolitaine ou dans l'Empire, tous ne faisant que suivre le cours des événements et restant simplement en place là où ils

sont dans l'attente d'ordres providentiels mais hypothétiques.

En tant que chef de corps, du Vigier n'assiste pas à la dissolution de ses unités mais elles témoignèrent leur respect et leur reconnaissance à celui qui fut leur chef pendant cette campagne et qui leur évita la captivité, les cuirassiers lui faisant une haie d'honneur le matin de son départ.

Du Vigier rejoint Royat où le demande le général Langlois, nouvel inspecteur de la cavalerie, tandis que toutes les unités ne pouvant être conservées commencent leur désarmement et la démobilisation des hommes. Une tâche lourde l'attend: participer à la réorganisation de la cavalerie, dissoudre de nombreux régiments. Dans son optique de travailler à rendre l'armée de l'armistice la plus forte possible pour la reprise des combats, il favorise et dirige le développement de la résistance dans l'armée, lors de son passage à la tête du 3^{ème} bureau notamment. Muté en Algérie en 1942, il combat brièvement les Américains en novembre de la même année puis les Allemands à la tête de la BLM. Il continue de diriger cette dernière devenue la 1^{ère} DB dans la libération de la France avant de devenir gouverneur militaire de Strasbourg et commandant de la 10^{ème} région militaire jusque novembre 1945, date à laquelle il exerce les fonctions de major-général de l'Armée de Terre puis d'adjoint du général de Lattre jusqu'à sa retraite en octobre 1947.

Toute sa vie le général Touzet du Vigier a marqué son engagement pour le développement de l'arme blindée française et en cet anniversaire de la campagne de France il peut avoir sa place parmi les grands noms qui y ont participé.

Sources:

*SHD, Archives de l'Armée de Terre
Archives privées famille du Vigier
Vincent Dupont, Mémoire de maîtrise*



Touzet du Vigier, gouverneur de Strasbourg - 1945

Focus chronologique : La politique soviétique à l'est de l'Europe à l'ombre du pacte germano-soviétique, de Septembre 1939 à Août 1940

Par François-Xavier Euzet

Chers lecteurs, Vous avez remarqué dans les numéros 64 et 65 la disparition des éphémérides de notre ami François-Xavier et certains d'entre vous nous ont même contactés pour réclamer le retour de cette rubrique. Celle de ce numéro 66, publiée en retard donc, va les satisfaire. Cependant, François-Xavier, déjà fort occupé à mettre à jour son blog <http://la-guerre-au-jour-le-jour.over-blog.com/> ne peut plus assurer la suite. Mais nous avons une solution: si un lecteur veut prendre la relève, avec l'autorisation de François-Xavier de se servir de ses sources et, si besoin, de bénéficier de ses conseils, merci de contacter la rédaction.

Daniel Laurent

17 Septembre 1939: Le gouvernement soviétique promet de reconnaître la Slovaquie comme un État indépendant.

Déclarant que le gouvernement Polonais a cessé d'exister, l'Union Soviétique donne l'ordre à ses troupes d'occuper la partie orientale de la Pologne, réservée à l'URSS par les clauses secrètes du pacte germano-soviétique. La raison invoquée officiellement est la protection des populations Ukrainiennes et Biélorusses de Pologne. Les allemands commencent à évacuer Brest-Litovsk et les régions devant faire partie de la zone soviétique de Pologne.

22 Septembre 1939: 217 000 polonais combattant les soviétiques à Lvov se rendent. Le NKVD commence à séparer les officiers et à les déporter.

24 Septembre 1939: L'armée rouge entre dans les champs pétrolifères de Galicie

28 Septembre 1939: L'Union Soviétique et l'Estonie signent un traité d'assistance mutuelle de 10 ans. Les Soviétiques obtiennent le droit d'occuper les principales bases militaires (terrestres et aériennes) du pays.

L'Union Soviétique et l'Allemagne concluent un traité de régulation des frontières et d'amitié pour régler la partition de la Pologne. L'Union Soviétique obtient toute liberté d'action sur la Lituanie, qui était précédemment placée dans la sphère d'influence allemande. En contrepartie la ligne de démarcation germano-russe est déplacée vers l'est, donnant la région comprise entre la Vistule et le Bug occidental à l'Allemagne.

La zone allemande contient les parties les plus riches de la Pologne avec 22 millions d'habitants et la quasi-totalité des industries. Elle annexe une partie de sa zone et forme pour les territoires restant un

gouvernement général sous son protectorat. Les Soviétiques annexent 200 000km², principalement de terres agricoles, et 13 millions d'habitants.

29 Septembre 1939: Le reste du gouvernement polonais à Varsovie Capitule officiellement.

4 Octobre 1939: Signature d'un protocole additionnel au traité du 28 septembre, approuvant la modification du tracé de la ligne de démarcation germano-russe en Pologne. Nikita Khrouchtchev, secrétaire du parti communiste d'Ukraine, annonce la "communisation" de l'est de la Pologne.



Dessin satyrique de David Low paru dans le Evening Standard le 22 Décembre 1939

«L'échange des parcelles de Noël»

Copyrights Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication, Carte de la part de l'Europe de Staline/Hitler - Communistes de l'ouest - Nazis de l'est

5 Octobre 1939: L'Union Soviétique invite la Finlande à tenir des négociations sur les frontières entre les 2 pays*.

L'Union Soviétique signe avec la Lettonie un traité d'assistance mutuelle de 10 ans, analogue à celui signé avec l'Estonie le 28 Septembre. Le traité donne les bases militaires de Libau et Windau à l'Union Soviétique.

6 Octobre 1939: Les 17000 derniers combattants polonais du général Kleeberg se rendent après 2 jours de combats contre les soviétiques et 5 contre les Allemands à Koch. La campagne de Pologne est officiellement achevée. 694 000 prisonniers Polonais ont été fait par les Allemands et 217 000 par les soviétiques.

8 Octobre 1939: Signature à Riga par des représentants allemands et lettons d'un accord pour le

rapatriement à l'intérieur du Reich des Germanophones de Lettonie, qui sont estimés à environ 50 000 personnes.

Le gouvernement finlandais accepte la proposition de négociation de l'Union Soviétique, et envoie une délégation à Moscou pour discuter du différent à propos des frontières. La Finlande réaffirme cependant sa neutralité*.

10 Octobre 1939: L'Union Soviétique signe avec la Lituanie un traité d'assistance mutuelle de 15 ans, analogue à ceux qu'elle a déjà signés avec la Lettonie et l'Estonie. La ville de Vilnius et son territoire, annexés par la Pologne en 1922, sont restitués à la Lituanie. En Estonie le gouvernement démissionne. M. Uluots est nommé premier ministre et M. Piip devient ministre des Affaires étrangères.

12 Octobre 1939: Début des négociations entre la Finlande et l'Union Soviétique sur la question des frontières. Celles-ci portent sur la rectification des frontières près de Leningrad, dans l'isthme de Carélie et dans la région de Petsamo.

14 Octobre 1939: Le premier groupe de germanophones quitte la Lettonie pour l'Allemagne par la mer.

15 Octobre 1939: Signature d'un traité entre l'Allemagne et l'Estonie pour le transfert vers l'Allemagne des Estoniens d'origine allemande.

18 Octobre 1939: L'Union Soviétique et l'Allemagne s'échangent plus de 300000 prisonniers polonais.

19 Octobre 1939: Le gouvernement polonais en exil émet une protestation contre la Lituanie sur la cession de la région de Vilnius à celle-ci par l'Union Soviétique

22 Octobre 1939: La marine soviétique occupe les ports des pays baltes. Le croiseur *Kirov* est à Riga.

Des «élections» ont lieu en Pologne occupée par les Soviétiques, maintenant appelée Biélorussie de l'ouest et Ukraine de l'ouest, pour désigner les membres de l'assemblée populaire. Toutes les propriétés sont confisquées, y compris les comptes bancaires, et le Rouble remplace le zloty. De nombreux polonais sont licenciés et mis en prison pendant que le NKVD fait des listes pour les déportations. Les usines, hôpitaux et écoles sont démantelés et envoyés en Union Soviétique, l'éducation et la langue polonaise sont interdites, les bibliothèques sont fermées et les livres brûlés, les églises sont détruites et les prêtres sont arrêtés, le port d'une croix est interdit. Posséder une machine à écrire est maintenant un crime.

24 Octobre 1939: Signature à Moscou d'un accord commercial germano-soviétique pour que l'Union Soviétique fournisse un million de tonnes de grain et de fourrage à l'Allemagne.

29 Octobre 1939: Début de l'occupation par l'armée rouge des bases en Lettonie

1er Novembre 1939: La partie de la Pologne orientale formant l'Ukraine de l'ouest est formellement intégrée dans la république soviétique d'Ukraine.

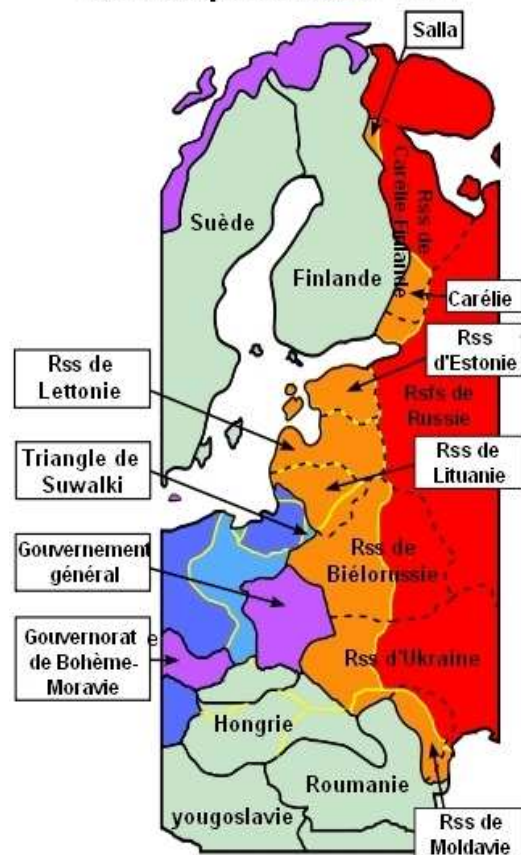
2 Novembre 1939: La partie de la Pologne orientale formant la Biélorussie de l'ouest est formellement intégrée dans la république soviétique de Biélorussie.

3 Novembre 1939: Signature d'un accord germano-soviétique sur l'émigration de la population allemande d'Ukraine vers la région de Warta en Pologne.

26 Novembre 1939: L'Union Soviétique émet une protestation contre la Finlande à la suite d'un «tir d'artillerie inattendu venant du territoire Finlandais» provoquant 4 morts coté soviétique près du village de Mainilia*.

29 Novembre 1939: Tous les résidents dans les territoires polonais occupés par les soviétiques ont pour obligation de prendre la nationalité soviétique.

Modifications de territoire à l'est de l'Europe en 1939 - 1940



30 Novembre 1939: L'union soviétique envahit la Finlande, déclenchant la guerre d'Hiver*.

16 Décembre 1939: Le «rapatriement» des 51 000 personnes d'origines germaniques (ou allemands de la Baltique) et de Lettonie jusqu'aux anciens territoires polonais incorporés à l'Allemagne, touche à sa fin.

24 Décembre 1939: Les autorités soviétiques et allemandes permettent le rétablissement des liaisons ferroviaires entre la Pologne occidentale et la Pologne orientale.

5 Janvier 1940: Signature d'un traité de commerce entre la Bulgarie et l'Union Soviétique.

12 Février 1940: Signature d'un traité de commerce germano-soviétique pour augmenter les livraisons soviétiques de produits bruts (grain, pétrole,

minerais,...) à l'Allemagne, permettant à celle-ci de contourner le blocus mis en place par les britanniques. L'Allemagne fournit en échange des produits finis, y compris des armes.

13 Mars 1940: La Finlande et l'Union Soviétique signent un traité de paix à Moscou dans les premières heures de la journée, suite à la réception de l'accord du gouvernement d'Helsinki par la délégation finlandaise*.

14 Mars 1940: La Suède et la Norvège envisagent une alliance défensive avec la Finlande.

20 Mars 1940: L'union soviétique s'oppose à l'alliance de la Norvège, de la Suède et de la Finlande, suggérée le 14.

22 Mars 1940: Les soviétiques commencent l'occupation du port et de la péninsule de Hangö, loués pour 30 ans suite à la guerre d'hiver*.

31 Mars 1940: Création de la république de Carélie Finlande sur les territoires pris aux finlandais à la suite de la guerre d'hiver*.

2 Avril 1940: La Lituanie notifie à la Société des Nations qu'elle n'a pas l'intention de rendre la région de Vilnius à la Pologne.

12 juin 1940: L'Union Soviétique accuse la Lituanie de faire une alliance militaire contre elle. Elle considère que l'alliance militaire entre l'Estonie et la Lettonie n'a pas été liquidée comme elle aurait dû l'être et qu'elle a même été élargie à la Lituanie. Elle pose un ultimatum à la Lituanie, demandant la révision des frontières et l'établissement d'un nouveau gouvernement.

13 juin 1940: Le ministre soviétique des affaires étrangères, M. Molotov, signale à l'ambassadeur d'Allemagne que l'Union Soviétique réclamera dans les prochains jours la Bessarabie et la Bucovine à la Roumanie.

15 juin 1940: L'armée rouge entre en Lituanie, après l'acceptation par celle-ci de l'ultimatum soviétique

16 juin 1940: L'Union Soviétique exige de la Lettonie et de l'Estonie la formation d'un gouvernement prêt à assurer l'application du pacte d'assistance. Un gouvernement pro-soviétique est mis en place en Lituanie

17 juin 1940: L'Union Soviétique annonce que l'Estonie et la Lettonie acceptent de laisser passer les troupes soviétiques sur leur territoire et la formation de nouveaux gouvernements.

18 juin 1940: La Bulgarie demande la Dobroudja à la Roumanie, et un accès à la mer Égée à la Grèce.

20 juin 1940: Des gouvernements pro-soviétiques sont mis en place en Lettonie et en Estonie.

26 juin 1940: L'union soviétique présente un ultimatum à la Roumanie, exigeant la cession de la Bessarabie du Nord et de la Bucovine à l'Union

Soviétique. Cette zone avait été rattachée en 1918 à la Roumanie sur une décision de son parlement local. Le gouvernement allemand intervient à contrecœur pour convaincre les Roumains de céder aux exigences soviétiques.

28 juin 1940: La Roumanie transfère sa souveraineté sur la Bessarabie et la Bucovine du nord à l'Union Soviétique.



Dessin satyrique de Leslie Illingworth paru dans le Daily Mail le 29 juin 1940
Copyrights Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication

12 juillet 1940: Otto Kuusinen, ancien chef du gouvernement fantoche finlandais pendant la guerre d'hiver, est nommé président de la république socialiste soviétique de Carélie-Finlande. Celle-ci est composée principalement des territoires acquis suite à la victoire contre la Finlande.

14 juillet 1940: Début des élections en Lettonie. Une seule liste est présentée. C'est une liste communiste.

15 juillet 1940: Les élections ayant lieu en Estonie, en Lituanie et en Lettonie sont annoncées comme un désir unanime de la part de ces pays de se joindre l'Union Soviétique.

21 juillet 1940: L'Estonie, la Lituanie et la Lettonie annoncent leur entrée dans l'Union Soviétique suite aux élections qui ont consacré la mise en place de gouvernements pro-soviétiques. Ces élections étaient à liste unique alors que pour certains pays comme la Lettonie c'est une pratique anticonstitutionnelle.

24 juillet 1940: Début de la nationalisation de l'économie des pays baltes.

25 Août 1940: Les trois républiques baltes ratifient leur incorporation dans l'Union Soviétique.

**Pour plus de détails sur l'affaire de Finlande et la guerre d'hiver, voir les Histomag'44 no. 62 & 63*

L'Amicale de la 1^{ère} Division Française Libre, plus que jamais présente à son devoir de mémoire

Par André QUELEN

André QUELEN, Compagnon de la Libération, est né le 10 avril 1921 à Pleyben (Finistère). Âgé de 19 ans, le 18 juin 1940, il réussit à embarquer pour Ouessant d'où il rejoint l'Angleterre sur un charbonnier. Engagé aux Forces Françaises Libres le 1^{er} juillet 1940, après avoir choisi le peloton d'élève aspirant de Camberley, il rejoint l'Afrique en juin 1941. Comme chef de section, il prend part à toutes les campagnes de la 1^{ère} Division Française Libre (1^{ère} D.F.L.) avec son unité: El Alamein, la Tunisie, l'Italie où il devient officier de renseignements du BM 5. Il est grièvement blessé lors de l'offensive d'Alsace en janvier 1945. André Quélen est membre du Conseil de l'Ordre de la Libération et Président de l'Amicale de la 1^{ère} Division française Libre.

Histomag'44 est honoré de bénéficier de sa présentation de l'Amicale.

Daniel Laurent

L'Amicale la 1^{ère} D.F.L., créée en juillet 1951 à l'instigation du Général Garbay, dernier Commandant de la Division, a tenu son 31^{ème} Congrès à Fréjus les 27 et 28 mai derniers.

Différentes manifestations organisées par les autorités de la Ville de Fréjus et de Saint-Raphaël ont marqué ces deux journées parmi lesquelles l'émouvante remise du drapeau du B.I.M.P. au Musée des Troupes de Marine de Fréjus, ainsi que les allocutions et les dépôts de gerbes au Monument de l'Armée noire de Fréjus, au Monument de l'Armée d'Afrique et au cimetière de Boulouris.

Nos adhérents ont également pu découvrir le 27 juin, durant le Congrès, la présentation de deux initiatives portées par l'Amicale, et labellisées dans le cadre des actions commémoratives et culturelles liées au 70^{ème} Anniversaire de l'Appel du 18 juin: un ouvrage retraçant l'épopée de la 1^{ère} Division Française Libre, et le site Internet dont s'est doté l'Amicale en janvier dernier.

L'ouvrage «L'Épopée de la 1^{ère} Division Française Libre, par ceux qui en étaient»* a pour fil rouge le vécu du Général Saint Hillier et les témoignages d'Anciens de la 1^{ère} D.F.L. – étudiés par un comité de rédaction composé de membres du Bureau de l'Amicale de la 1^{ère} D.F.L. Richement illustré, au moyen d'un travail cartographique de grande qualité, il présente également un album central d'une trentaine de pages «Les croisés à la Croix de Lorraine» qui rassemble les centaines de photographies – pour la plupart inédites – adressées par les Anciens de la Division en vue de cette parution.

Cet ouvrage, comme l'ouverture du site Internet www.1df1.jimdo.com, entendent ainsi rappeler la place et le rôle majeurs qu'a tenu la 1^{ère} Division Française Libre en réponse à l'Appel du 18 juin 1940.

C'est ce que soulignait la profession de foi instaurant la création de l'Amicale en 1951: «N'avait-elle pas été la première formée des divisions du redressement national, celle qui (comme dit l'une de ses citations à l'Ordre de l'Armée, gagnée sur les bords du Rhin) s'était audacieusement engagée sur le chemin de la libération dans le lointain désert de Bir-Hakeim?» Tout en regrettant par ailleurs que «cette 1^{ère} D.F.L., dont les hauts faits d'armes, et la part qu'elle a prise

aux combats en Libye, en Tunisie, en Italie, en France même, [soient] généralement peu connus du grand public».

Le «peu de goût pour la publicité et les démonstrations spectaculaires, qui fut toujours la marque de cette grande unité» que soulignaient alors nos Anciens, a sans nul doute participé au paradoxe de ce double héritage que nous constatons encore en 2010, fait tout à la fois de gloire et de discrétion.



Allocution d'André Quélen lors du Congrès de Fréjus

À mesure que disparaissent les témoins directs de son action, le risque que ce patrimoine historique et humain inestimable ne tombe injustement dans l'oubli ou ne se disperse au gré des ventes de collections, a pressé l'Amicale d'intervenir et de jouer un rôle actif en faveur de sa transmission

En permettant tout d'abord aux familles des Anciens et aux sympathisants de l'Amicale d'adhérer et de prendre part à ses activités: le Congrès de 2005 a ainsi engagé notre Amicale dans une voie nouvelle, celle du passage de mémoire entre générations.

BIENVENUE sur le site de l'Amicale des Anciens de la 1ère DFL !

L'Appel du 18 Juin
70^{ème} Anniversaire

Sur ce site labellisé dans le cadre des Commémorations du 70^{ème} Anniversaire de l'Appel, retrouvez :

- Nos **Ressources** et les commémorations officielles autour de l'Appel du 18 juin
- Toute l'Actualité** autour du 70^{ème} anniversaire dans notre revue de presse WEB

Ce site a été créé en cette année 2010 afin de contribuer au passage de la mémoire de l'action de la 1ère D.F.L., la faire connaître au plus grand nombre, et permettre de relier les Anciens, leurs familles et sympathisants.

Nous vous invitons à explorer nos rubriques de connaissance sur le parcours de la 1ère D.F.L., ses unités et ses hommes pendant toute la durée de la guerre 39-45, mais également à partager vos souvenirs, photographies et documents, ainsi que vos informations et vos actions.

Ensemble nous allons continuer d'enrichir ce site tout au long de l'année 2010, afin de commémorer les 70 ans de l'Appel du 18 Juin ** à laquelle la 1ère DFL a répondu et répond encore "PRESENT !"...

** archive sonore du discours

Une page d'histoire
La 1ère D.F.L.

Amicale des Anciens de la 1ère Division Française Libre

ACTUALITES

- APPEL du 18 juin 1940 - 70^{ème} anniversaire
- Revue de presse A. du 18 JUIN
- QUI SOMMES NOUS ? L'Amicale se présente...
- VOS PREMIERS PAS EN TERRE DFL
- ENTREZ DANS L'HISTOIRE avec le Gal Saint Hillier
- LES HOMMES DE LA DFL

Page d'accueil du site de la 1ère D.F.L.
www.1dfl.jimdo.com

Il restait encore à affirmer la visibilité de la 1^{ère} D.F.L. sur Internet afin de toucher largement le grand public et les jeunes générations, au moyen d'un mode de communication devenu incontournable aujourd'hui.

Au-delà des manifestations commémoratives de l'Appel du 18 juin à travers une revue de presse dédiée, la vocation pérenne de notre site est de transmettre l'histoire de la Division à travers un parcours de découverte fondé sur l'«*Odyssée de la 1^{ère} D.F.L. et ses unités dans la Guerre 1939-1945*» - une somme de connaissances établie et enrichie au cours du temps par les Anciens des différentes unités qui composèrent la division. La retranscription de l'annuaire de tous les Anciens est également en cours qui - à l'instar de la liste de Monsieur Henri Ecochard établie pour les Français Libres - rend hommage aux hommes de la D.F.L., et ouvre la voie à de multiples valorisations futures.

Mais il s'agit également à travers ce site, de resserrer les liens entre les adhérents de l'Amicale, entre les Anciens comme avec leurs familles, en les sensibilisant à la transmission de la mémoire de la division: un «Musée virtuel» permet ainsi de recueillir les documents qu'ils détiennent (officiels ou personnels, chants et poèmes, photos, livres...) et objets emblématiques (tenues, médailles, fanions...), formant ainsi un patrimoine collectif.

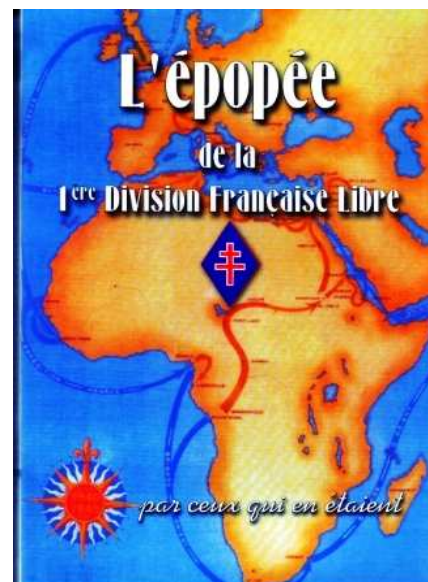
Cette transmission de la mémoire s'enrichit par ailleurs des pages personnelles des Anciens, «*1 de la D.F.L.*», qui témoignent de manière vivante de leur vécu, à travers des témoignages, récits ou souvenirs, qu'ils soient actuels ou retrouvés au fil des publications antérieures.

Après quatre mois d'existence, ce site grand public connaît un intérêt et une affluence significatives (plus de 2 000 visites depuis sa création), témoignant de son utilité et nous encourageant à poursuivre et développer l'initiative autour de futurs projets. Notons qu'une messagerie électronique permet d'échanger avec le bureau de l'Amicale sur des sujets divers.

Ainsi se perpétue dans une forme de communication renouvelée et adaptée au monde actuel l'objet initial que formalisaient les statuts de l'Amicale à son origine: «*maintenir un lien étroit entre anciens compagnons d'armes, perpétuer le souvenir des campagnes et des faits d'armes de la 1^{ère} D.F.L. et honorer la mémoire de ses morts*», et, selon l'esprit si caractéristique de la 1^{ère} D.F.L., «*recréer l'atmosphère de camaraderie, d'union, de solidarité, de loyauté, de*

désintéressement qui fut celle de la 1^{ère} D.F.L. et que soit mieux connu le passé de gloire édifié en commun, au prix de tant de pertes, de tant de peine et pour qu'en tout cas ils ne soient jamais oubliés».

André QUELEN
Président de l'Amicale de la 1^{ère} D.F.L.
Commandeur de la Légion d'honneur
Compagnon de la Libération



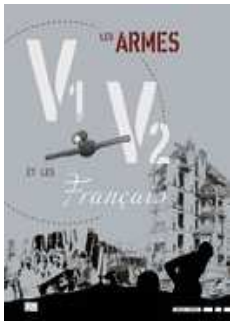
*. «*L'Épopée de la 1^{ère} Division Française Libre par ceux qui en étaient*», est en vente au Club de la France Libre, 59 rue Vergniaud, 75013 Paris. Il peut être commandé à partir du site de l'Amicale (15 euros + 4 euros de frais d'envoi).

Le coin lecteur

Par Philippe Massé

La revue de presse de cet HistoMag n°66 va nous entrainer tantôt dans les airs, tantôt sur les mers. En ce soixante dixième anniversaire de l'invasion de la France un certain nombre de livres sont publiés sur ce thème. J'ai volontairement oublié François Delpla dans cette rubrique mais vous avez pu lire l'interview qu'il m'a consacrée à l'occasion de la sortie de son livre sur Mers el Kebir. Mon coup de cœur ira ce mois-ci à Maud Jarry pour son ouvrage dédié aux V1 et aux V2 ce livre est particulièrement réussi et va devenir à mon avis un ouvrage de référence sur ce thème. Actualité oblige je concluerai la rubrique par deux livres dédiés à la rafle du Vel d'Hiv.

V1 V2 et les Français - Maud Jarry - Marine Editions



Peu de livres traitent de ce sujet mais la mise au point d'armes de destructions massives que furent les V1 et les V2 et qui ont failli mettre en péril l'effort de guerre anglais. De pla presque ille du cotentin aux côtes belge de nombreux sites de lancement ont été construits certains vestiges étant d'ailleurs toujours visibles actuellement. Le livre de Maud

Jarry est un magnifique ouvrage de recherche sur ce sujet, ce livre concentre l'essentiel de sa thèse qu'elle a soutenue et qu'elle a obtenue en 2008 avec les félicitations du jury présidé par Jean Yves Azéma. C'est dire la qualité du travail.

Ce livre est promis à devenir une des références des années à venir pour les spécialistes de de l'histoire des armes de destruction massive. Dans cet ouvrage l'auteur aborde toutes les thématiques, de la conception des fusées, de l'implantation en France des sites, de la participation des français volontaires ou involontaires au développement de ces armes, des bombardements des sites, de l'action des FAFL l'action de la résistance, le BCRA tout est passé en revue de manière détaillée. L'iconographie est particulièrement bien réussie et me permet d'aborder l'un des chapitres du livre sur le camp de concentration de Dora et sur le tribu payé par les déportés à la construction des fusées les dessins de l'amicale de Dora Ellrich couplés au texte de l'historienne sont l'un des moments forts de ce livre, les conditions de détention y sont décrites.

Prix: 32.5€

Les chalutiers s'en vont en guerre Tome 2 - Gérard Garier - Marine Editions

Après les chalutiers achetés à l'étranger (tome I) Gérard Garier rappelle à la mémoire les grands navires de pêche français, qui réquisitionnés en 1939, furent armés en patrouilleurs auxiliaires et

combattirent sur tous les fronts l'ennemi du moment pour la défense de la France. Ils ont vaillamment labouré la mer dans les années de guerre comme dans les années de paix.

Gérard Garier vit dans le Var. Il est l'auteur de L'Odyssée technique et humaine du sous-marin en France en cinq volumes (Marines Éditions) qui lui valut le prix de l'Académie de marine en 2004.

Le premier tome des Chalutiers s'en vont en guerre est paru chez Marines Éditions en septembre 2009. (commentaires éditeur)

Mon témoignage devant le monde - Jean Karski - Robert Laffont



Publié pour la première fois en France en 1948 et introuvable aujourd'hui, est l'œuvre magistrale d'un des grands témoins du siècle, Jan Karski (1914-2000). Ce résistant polonais fut le premier à témoigner de l'extermination des Juifs dans les territoires polonais occupés par les nazis.

Mobilisé en septembre 1939, le catholique Karski est fait prisonnier par les Soviétiques, puis remis aux mains des Allemands. En novembre 1939, il réussit à s'évader, arrive à Varsovie et rejoint la Résistance. Dès 1940, il passe en France, pour porter des microfilms au gouvernement polonais en exil à Angers. À son deuxième passage, il se fait arrêter en Slovaquie et torturer par la Gestapo. Il essaie de se suicider mais finit par s'évader de l'hôpital militaire où il est détenu. Puis il se remet au service de la Résistance, structurée en un véritable État secret, avec son gouvernement, son parlement et son armée.

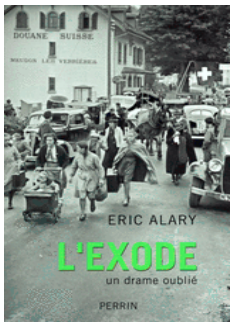
À l'été 1942, il pénètre clandestinement dans le ghetto de Varsovie puis dans le camp de concentration d'Izbica Lubelska en se faisant passer pour un garde ukrainien. C'est habité de ces effroyables visions que le messager Jan Karski quitte définitivement Varsovie en octobre 1942, traverse l'Europe en guerre, porteur d'un message trop lourd pour un homme seul : le peuple juif est en train de disparaître, exterminé par les nazis.

À Londres et Washington, Karski plaide auprès d'Eden et de Roosevelt en faveur d'une action destinée à arrêter la Shoah. Mais devant son récit, la plupart de ses interlocuteurs ont une réaction comparable à celle de Felix Frankfurter, juge de la Cour suprême des États-Unis, lui-même juif : « Jeune homme, je ne vous dis pas que vous êtes un menteur, mais je ne vous crois pas. ».

(commentaires éditeur)

Prix: 22€

L'Exode Un drame oublié - Eric ALARY - Editions Perrin



Le premier ouvrage exhaustif sur l'Exode de 1940 et son retour, basé sur une documentation d'une richesse inédite et illustré de centaines de parcours humains.

L'exode de mai-juin 1940 est la traduction civile de la défaite militaire, la face la plus visible de la débâcle. Car si les combats, les intrigues politiques et, plus tard, les appels de Pétain et de De

Gaulle ne touchent qu'une minorité, le sort des huit millions de Français fuyant l'avancée allemande prend à partie la France entière. Pourtant, cette catastrophe humaine, politique, économique et sociale d'une ampleur sans précédent est demeurée dans l'ombre.

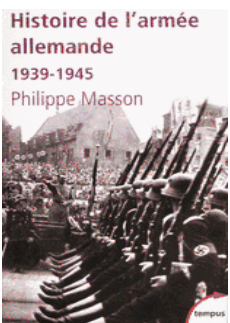
Premier ouvrage exhaustif sur le sujet, L'Exode comble donc un vide de taille sur l'évènement emblématique de la débâcle. Durant plusieurs années, l'auteur a consulté des centaines de sources inédites, faisant la part belle aux milliers de témoins - célèbres ou anonymes - de ce gigantesque traumatisme collectif. En dépassant le cadre des quelques mois qui courent de la mobilisation générale en septembre 1939 jusqu'à l'armistice de juin 1940, il dévoile aussi l'histoire de ceux qui ne sont jamais revenus.

Découvrir l'exode permet de mieux comprendre non seulement la France d'aujourd'hui, tant cet évènement a marqué la mémoire collective, mais aussi le monde à l'aune des grands drames humanitaires, dont il a été le premier chapitre et l'un des plus dramatiques.

Eric Alary, agrégé, docteur en histoire, professeur de khâgne à Tours, chargé de conférences à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris et chercheur associé au Centre d'histoire de Sciences Po Paris, est l'auteur, entre autres, des Français au quotidien (1939-1949), de la Ligne de démarcation, et des Résistants. L'histoire de ceux qui refusèrent. (commentaires éditeur)

Prix: 22€

Histoire de l'armée allemande 1939-1945 Philippe Masson - Editions Perrin (réédition)



Instrument des crimes commis pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée allemande a incarné un modèle de puissance, analogue à ce que fut l'armée napoléonienne au XIX^e siècle. De 1939 à 1942, elle remporte des victoires spectaculaires qui assoient la domination du Reich - pour le malheur de l'Europe - avant d'opposer une résistance acharnée à une coalition qui dispose d'une écrasante supériorité en effectifs et en matériel.

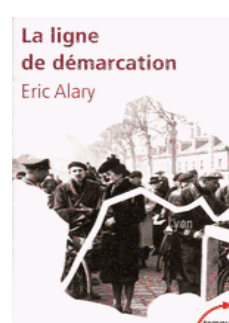
Philippe Masson expose magistralement ce qui s'est passé sur tous les fronts: stratégie, tactique, évolution des moyens, renseignement... Il évoque naturellement

le rôle central du Führer, qui suit les mouvements de chaque division et marginalise ses généraux jusqu'à précipiter la chute du " Reich de mille ans ".

Agrégé d'histoire, docteur ès lettres, Philippe Masson fut chef de la section historique du Service historique de la marine française. Professeur d'histoire et de stratégie à l'Ecole supérieure de guerre navale, il a notamment publié chez Perrin : Histoire de l'armée française (1999), La Puissance maritime et navale (2002) et Hitler, chef de guerre (2005). (commentaires éditeur)

Prix: 11€

La Ligne de démarcation - Eric ALARY - Editions Perrin



Pour les 70 ans de la ligne de démarcation, voici réactualisé le livre de référence

La ligne de démarcation, imposée en juin 1940 par les Allemands sur près de 1 200 kilomètres, a constitué l'un des signes les plus insupportables de l'Occupation pour les Français, littéralement renvoyés dos à dos dans leur propre pays. Tour à tour assouplie ou durcie,

elle devint également un élément de chantage politique envers le régime de Vichy.

A l'aide de sources multiples, françaises et étrangères, et d'une cartographie renouvelée, l'auteur éclaire toutes les implications de la ligne de démarcation dans les domaines politique, économique et social. Au fil des pages s'enchaînent des centaines de récits mettant en scène aussi bien les passeurs clandestins qui ont risqué leur vie que les résistants et les Juifs traqués, ou les gens ordinaires dont les familles séparées s'efforçaient de survivre.

Eric Alary, docteur en histoire, professeur de classes préparatoires au lycée Descartes de Tours et enseignant chercheur à l'Institut d'études politiques de Paris, a notamment publié Les Français au quotidien (1939-1949) et L'Exode, un drame oublié. (commentaires éditeur)

Collaboration et épuration en Bretagne - Editions Astoure



Des femmes accusées d'avoir couché avec des Allemands sont violées, tondues, assassinées. Des hommes accusés d'avoir dénoncé leur voisin à la Gestapo sont exécutés au coin d'un bois, sans procès. Des grenades sont lancées sur les vitrines de commerçants suspectés d'avoir privilégié les troupes d'occupation.

Des fermes agricoles dont on reproche aux propriétaires d'avoir fait du marché noir, sont pillées et

rançonnées.

Des hommes ou des femmes condamnés trop légèrement par les *Cours de Justice* chargées de juger les faits de collaboration sont traqués, leurs noms sont placardés sur les murs et leurs avocats sont menacés de mort.

(commentaires éditeur)

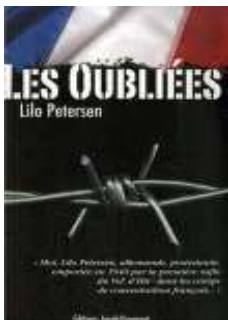
Prix: 10€

Une histoire des forces spéciales - Jean dominique Merchet - Editions Jacob Duvernet

Dominique Merchet, journaliste et monde et webmaster du forum «secret défense» nous propose un livre sur les forces spéciales. De Duguesclin jusqu'à Entebbe il nous propose un historique très détaillé. La partie historique, dédiée à la seconde guerre mondiale, est très riche. L'analyse faite par un journaliste de la naissance des forces spéciale est particulièrement intéressante, L'auteur nous parle du non engouement des américains et des allemands pour ce type d'unités de combat. L'histoire du commando Kieffer est passionnante, l'auteur se réfère à la biographie écrite par René Estienne conservateur du service historique de la défense à Lorient.

Prix: 20€

Les oubliées - Lilo Petersen - Editions Jacob Duvernois



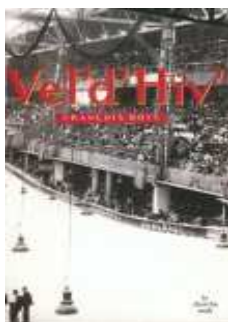
Le 15 mai 1940, deux ans avant la célèbre Rafle du Vel' d'Hiv', 5.000 femmes allemandes de toutes confessions ont été piégées au Vélodrome d'Hiver et transférées dans le plus grand camp de concentration français, à Gurs, aux pieds des Pyrénées. L'une de ces femmes, Lilo Petersen, aujourd'hui âgée de 85 ans, nous livre un témoignage sur cet épisode 'oublié

de l'histoire française.

(commentaires éditeur)

Prix: 19€

Vel d'Hiv - de François Bott - Editions du Cherche-midi.



Pour Raymond et Simon, deux écoliers devenus des amis inséparables, le paradis, le jardin des rêves, la cathédrale des chimères, le palace de l'enfance, c'était le «Vel' d'Hiv'», le vélodrome d'Hiver, à l'angle du boulevard de Grenelle et de la rue Nélaton, dans le quinzième arrondissement. Simon, fils d'un médecin juif, et Raymond, fils du concierge du vélodrome, en connaissaient tous les recoins, tous les secrets, toutes les légendes et toutes

les mythologies. Car, dans les insouciantes années 1930, le Vel' d'Hiv' était le temple du cyclisme sur piste et de la boxe. Les Six-Jours et de grandes rencontres pugilistiques s'y déroulaient, sans oublier les meetings du Front populaire. A l'extérieur de la piste en bois, il y avait les gradins populaires et, à l'intérieur, le restaurant à la mode, où se retrouvaient les people. D'un côté, le Tout-Paname et, de l'autre, le Tout-Paris, dans lequel des demi-mondaines jetaient aux coureurs des bouquets de violettes. Le Vel' d'Hiv' prouvait que Paris était une fête. «Que fais-tu ce soir ?» demandait-on. Réponse : «Je vais à Grenelle» Puis, les 16 et 17 juillet 1942, ce fut la grande rafle. Complice des nazis, la police française arrêta des milliers de Juifs, qui furent rassemblés au Vélodrome d'Hiver. Le rendez-vous de toutes les festivités devint le lieu de la tragédie. L'enfer après le paradis. Raymond aperçut une dernière fois Simon et son père, avant qu'ils ne disparaissent dans la foule, pour être emmenés vers le Grand Nulle Part.

(Commentaires éditeur)

Prix 15€



Le cimetière allemand de Ploudaniel-Lesneven

Par Philippe Massé

Le cimetière allemand de Ploudaniel Lesneven est le cimetière allemand qui se situe le plus à l'ouest de la France. Il se trouve à 26 kilomètres au nord-est de Brest et à 1,5 kilomètre au sud de la commune de Lesneven.



Entrée du cimetière

À la fin des combats pour la libération de la forteresse de Brest, le service des sépultures de l'armée américaine va instaurer un cimetière dans cette partie nord-ouest de la Bretagne.

En effet, si la ville de Brest va connaître en grande partie sa destruction lors de sa libération, celle-ci va connaître de nombreux bombardements anglais puis américains. La principale cible va être l'arsenal de Brest, les pertes vont être particulièrement lourdes entre 1940 et 1942, puisque mouillent dans ce port les cuirassés «Scharnhorst» et «Gneiseneau» ainsi que les croiseurs lourds «Prinz Eugen» et «Admiral Hipper».

Ce cimetière va donc être le lieu de sépulture des corps de 5831 soldats allemands tombés au cours des combats autour de la forteresse de Brest, ou décédés à la suite des différents bombardement subis par la ville ou en provenance des départements du Finistère et des Côtes d'Armor. Le plus jeune est âgé de 17 ans et le plus âgé de 61 ans.



Vue d'ensemble

En 1953, à la suite de l'accord franco-allemand sur les sépultures militaires il est convenu de deux choses, d'une part de donner à ce cimetière un caractère définitif et d'ajouter d'autres tombes.

En janvier 1961, le Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge est chargé de structurer et de transférer les corps des soldats. À l'occasion de ce transfert, il va être découvert un certain nombre de tombes jusqu'alors inconnues et de nombreuses identifications de soldats morts au combat vont être réalisées. Parallèlement les aides versées par le Volksbund vont permettre de développer ce lieu de sépultures.

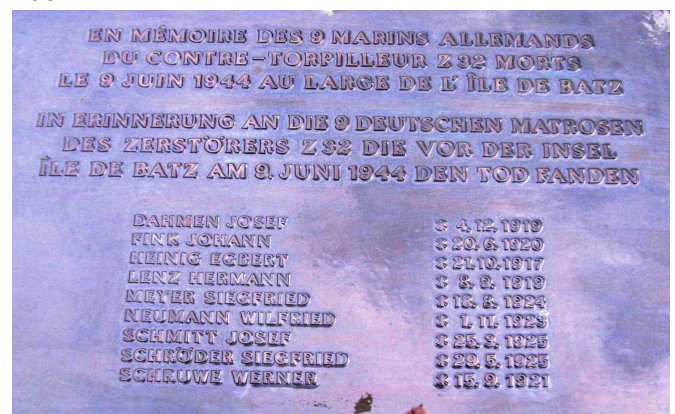
Ce cimetière va être inauguré le 7 septembre 1968. Le cimetière est parrainé par le Volksbund de Brème (association populaire allemande chargée de l'entretien des sépultures militaires).

Actuellement, les croix blanches du départ ont disparu pour faire place à des plaques nominatives en granit.

L'implantation du cimetière

Sur les côtés le cimetière militaire est bordé par des remparts de terre. Devant le rempart, à gauche du bâtiment d'entrée se trouve le parking, dans le bâtiment d'entrée est affichée la liste des noms.

Sitôt après le bâtiment d'entrée on arrive devant une plaque commémorant la mort de 9 marins du contre-torpilleur Z32 décédés le 9 juin 1944 devant l'île de Batz.



Un plan permet de s'orienter dans le cimetière qui est divisé en 14 blocs différents. Deux chemins parallèles nous conduisent du hall d'entrée vers le monument aux morts.

Les soldats allemands sont enterrés généralement par groupe de quatre, au fil des ans et des découvertes des plaquettes nominatives viennent identifier des soldats enterrés à l'origine comme soldat inconnu. Des tombes nous rappellent aussi que les Allemands ne furent pas les seuls à occuper la région Brestoïse, et que des Osttruppen ou (hiwis) ont aussi donné leur vie pour un idéal de collaboration militaire.



Le monument aux morts

Le monument aux morts est constitué d'un mur circulaire d'un diamètre de 23 mètres, reposant sur douze poteaux en béton armé.

Tombe des camarade



Tombe des camarades - Détail des inscriptions



Le monument aux morts - vue extérieure

Au centre du cercle, se trouve la 'tombe des camarades' qui réunit 224 soldats morts dans les combats. Cette tombe est recouverte de grandes plaques de bronze agencées autour du bloc de granit. Trois plaques indiquent le nom des combattants dans la mesure où il est connu. A l'origine trois croix entouraient le mur circulaire, deux ont été démontées.

Le cimetière allemand de Ploudaniel -Lesneven se veut avant tout maintenant un lieu de mémoire en faveur de la paix, des échanges avec de jeunes allemands du Volksbund chaque année pour l'entretien de ce cimetière et pour perpétuer la mémoire des soldats allemands tombés au combat. Néanmoins certains indices m'ont montré que nous sommes loin des circuits de la Normandie et des vertes pelouses des cimetières militaires et que cet endroit de sépulture mériterait un peu plus d'entretien que ce que j'ai pu constater lors de ma visite.



Monument aux morts - Vue intérieure au centre la tombe des camarades

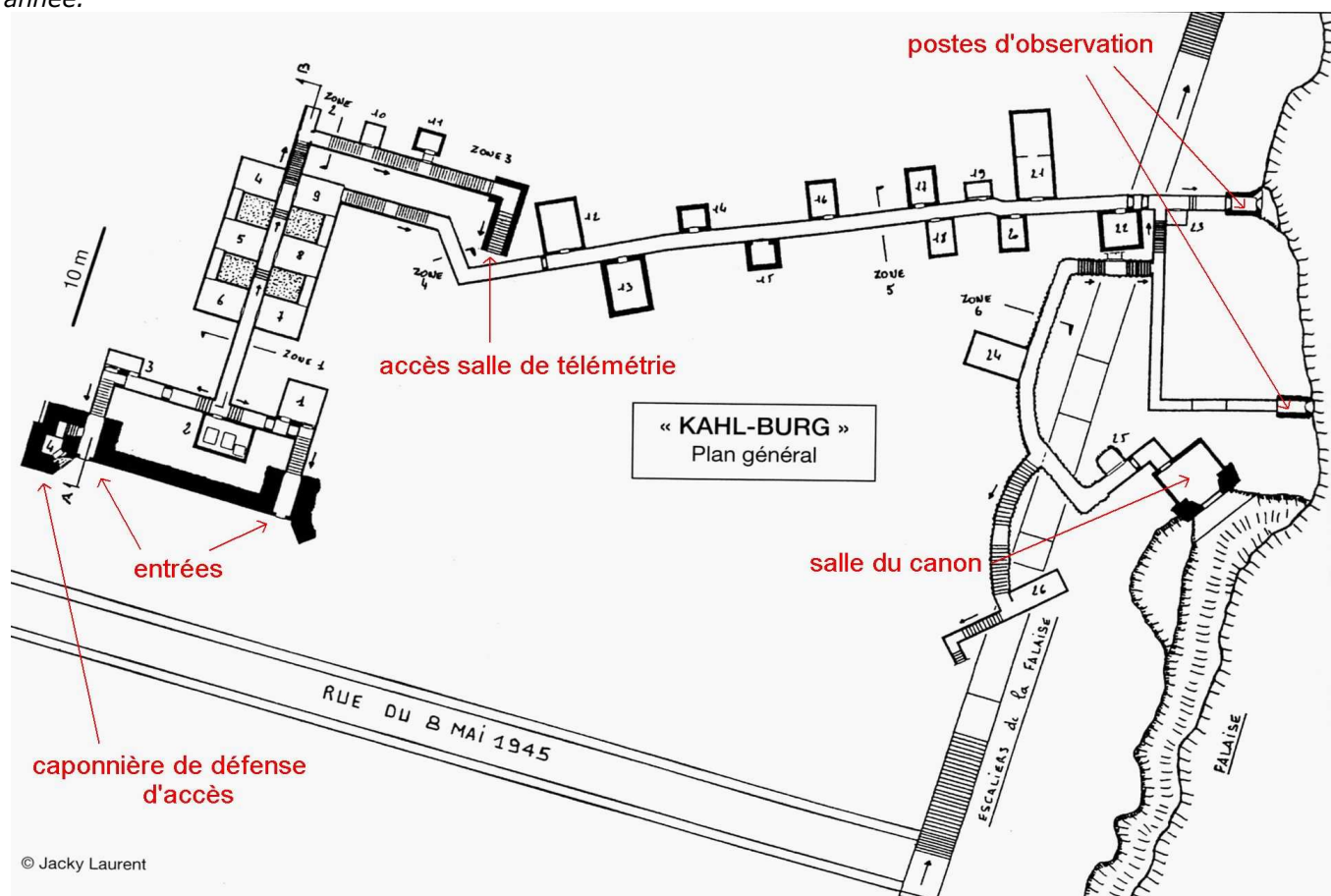


Mûr du souvenir

BTP : LE KAHL-BURG

Par Jean Cotrez

Lors des dernières journées du patrimoine 2009, je me trouvais sur la région du Tréport. La presse locale ayant donné un programme précis des visites exceptionnelles proposées à l'occasion de ces journées, je me suis présenté à la visite des souterrains du Kahl-Burg, creusés directement dans les falaises de craie du Tréport. Ces galeries sont normalement fermées au public. Depuis quelques années, l'association des anciens élèves du Tréport, aidés par quelques passionnés ont entrepris de déblayer l'ensemble, de le nettoyer, de le sécuriser, de l'équiper, bref de le remettre en valeur, avec le secret espoir, un jour, d'en faire un musée, ouvert au public toute l'année.



Plan global du Kahl-Burg (dessiné par Jacky Laurent)

L'ensemble des galeries est accessible pendant ces visites, sauf celle qui descend vers la casemate du canon car celle-ci est « brute de taille », non équipée de marches et de rampes pour la sécurité du public. Grâce à Mr Rodolphe Bric, bénévole de l'association, cheville ouvrière de cette dernière et parfait connaisseur des lieux, j'ai pu obtenir le privilège d'une visite privée de la chambre du canon. Vous allez donc avoir, grâce à Rodolphe, des photos actuelles de la casemate du canon. Merci à lui.

Pourquoi le Kahl-Burg

A la suite de l'opération Jubilee et de la tentative de débarquement à Dieppe (distant de 30 km du Tréport) en août 1942, les Allemands décident de renforcer les défenses de lieux du type Mers les Bains/le Tréport, qui pourraient en raison de leurs caractéristiques géographiques, faire aussi l'objet

d'une tentative de débarquement. Pour rappel ces 2 villages offrent une plage de galets de près d'un kilomètre, un port en eau profonde, une gare ferroviaire et enfin des axes routiers qui s'enfoncent droits vers l'intérieur des terres.

La côte de Picardie maritime est assez fortement défendue. Certes moins que dans la baie de Wissant ou de celles du Nord Pas de Calais, mais ses longues plages ainsi que ses nombreuses valleuses sont considérées comme potentiellement dangereuses par l'occupant.

Dans la région se trouvent donc plusieurs régiments d'artillerie (voir histomag'44 n° 44 d'avril 2007 pour les détails). Il est décidé de mettre les PC ainsi que les états majors des régiments d'artillerie (1252, 1148 et IR 863) à l'abri de bombardements éventuels. D'autant que le coin reçoit souvent la visite de la RAF à cause de l'installation de rampes

de lancement de V1 dans la forêt d'Eu, distante de 4 ou 5 km de la côte.

Quoi de mieux que cette falaise de 110 mètres de hauteur?

Présentation générale du Kahl-Burg

Données brutes : 270 mètres de galeries, 4 niveaux, 25 mètres de dénivelé, 32 pièces (chambrées, bureaux, salle transmission, toilettes, citernes d'eaux, locaux technique, local de combat), 225 marches. Début de la construction fin 1942. A l'été 1944 il n'est pas pas totalement achevé, du moins au niveau de l'habillage intérieur. Le creusement de la falaise est effectué par des prisonniers russes, des prisonnières ukrainiennes et par des requis locaux par l'organisation Todt. Les prisonniers et prisonnières étaient «logés» à Eu, distante d'environ 5 km. Après leur journée de travail harassante, ils devaient regagner leurs quartiers à pieds. Nombreuses furent les victimes et d'ailleurs la municipalité d'Eu a érigé dans le cimetière municipal , il y a quelques années, un mémorial à la mémoire de ces prisonniers.

Les galeries et salles étaient creusées dans la craie et les gravats étaient évacués à la main. Ensuite le tout était habillé de briques provenant de 3 briqueteries locales ainsi que de l'hôtel Trianon qui trônait sur le haut de la falaise du Tréport. Craignant que ce grand bâtiment seul au sommet d'une falaise ne fasse un trop beau point de repère pour l'aviation alliée, les Allemands détruisent l'édifice, mais récupèrent les briques pour en tapisser les galeries du Kahl-Burg.

Etude détaillée de l'ouvrage

a) accès et locaux techniques

L'ouvrage possède 2 entrées donnant sur des escaliers qui s'enfoncent dans la falaise. Ces escaliers sont surveillés par 2 locaux (1 et 3) dotés d'un créneau de tir qui en interdisent l'accès. L'entrée de gauche possède une caponnière extérieure (mais accès par l'intérieur de l'ouvrage) qui protège la façade (4).



Caponnière de défense d'accès de l'entrée gauche

Une fois dans l'ouvrage, les couloirs des 2 entrées se rejoignent dans une allée centrale qui dessert 6 pièces principales qui servaient de cantonnement aux hommes. A la jonction des entrées et de cette allée centrale se trouve un local technique qui abrite les

groupes électrogènes alimentant l'ouvrage en énergie électrique (2).



Local technique

b) Casernements

Les 6 pièces de casernement (4 à 9) sont reliées entre elles par un tunnel latéral de 80cm x 80cm permettant en cas d'obturation de l'allée centrale, suite à un effondrement du plafond de craie, de pouvoir évacuer les pièces vers les sorties. Ce tunnel doit aussi avoir un rôle dans la circulation d'air d'une pièce à l'autre, augmentant ainsi la ventilation de ces dernières.



Chambrée avec tunnel de communication

Du fond de l'allée centrale part un escalier vers le haut de l'ouvrage et son poste de direction de tir. Cet escalier comporte 3 locaux dont un identifié comme étant des toilettes (10). Le repère 11 quant à lui est une citerne d'eau d'une capacité de 5 m3.

c) Poste de direction de tir

Un dernier coude à 90° vers la droite et l'on parvient au poste de direction de tir, (Leitstand SK) qui est aussi le point culminant du Kahl-Burg. Celui-ci servait en particulier à l'état major du 1. /HKAAR 1252. Ce poste est un blockhaus de 8m50 de côté avec des murs de 2 mètres d'épaisseur. Son accès est protégé par une porte blindée. Il est scindé en 2 parties. La plus grande est la salle de repli et de calcul. Elle possède une issue de secours du type de

celles équipant les blockhaus type R630 par exemple. (Voir description rubrique BTP Histomag n° 57 dans l'article sur Merville). De plus elle est équipée d'un ventilateur anti-gaz (encore en état de fonctionnement de nos jours!)



Ventilateur anti gaz (filtres manquants)

Encore une porte et on débouche dans le poste de visée proprement dit. Ici pas de télémètre mais un pivot central sur lequel devaient être posées des binoculaires. De chaque côté une épaisse rainure dans le béton dans laquelle coulissait l'antenne rétractable du poste de transmission radio.



Poste «télémétrie»

d) Partie opérationnelle

Revenons dans la pièce repère (9) et prenons cet autre escalier qui débouche dans une longue galerie de 54 mètres, fermée aux 2 extrémités par 2 portes

blindées et bordée de chaque côté de diverses salles de taille variable. Certaines étaient des chambres d'officier, une autre servait de central téléphonique, salle d'état major, etc...

Au bout de ce couloir, après avoir franchi 2 portes blindées, en continuant droit devant, vous tombez sur un poste d'observation, lui-même protégé par une porte blindée (type 434P01).

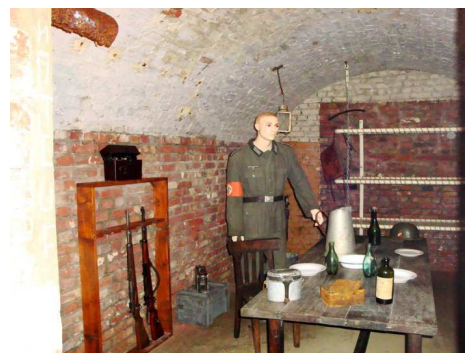
Si vous prenez à droite après les portes blindées après quelques marches, vous laissez sur votre droite une descente brute de craie (accès canon) pour vous engager dans un couloir très étroit qui après un coude à 90° à gauche vous emmène vers un second poste d'observation similaire au premier (sans porte blindée) qui lui aussi débouche dans la falaise et dont la vue donne directement sur la plage du Tréport et l'entrée du port. A noter qu'à l'origine les 2 Po étaient en fait des trous dans la falaise qui servaient à évacuer les gravats.



Galerie d'accès à la salle du canon (interdite au public)



Vue extérieure d'un Po



Chambre pour la troupe



Chambre d'officier

Revenons en arrière et empruntons cette descente en craie. Elle nous emmène dans une galerie non terminée, c'est-à-dire, pas de mur en brique, pas de plafond, pas de marches vers la seule salle de combat de l'ouvrage, la casemate avec le canon de 75mm d'origine belge (FK 235(b)).

Avant d'arriver là on rencontre une première salle assez vaste (24), qui pense t-on servait de magasin à munitions pour le canon. Encore quelques pas et l'on tombe sur une bifurcation avec un escalier qui nous emmène vers la surface. A l'origine, il débouchait dans une maison particulière qui servait de logement aux officiers.

De retour sur nos pas on arrive enfin dans le local de combat après être passé devant une petite salle qui devait être le magasin de munitions de proximité (25) et avoir franchi une porte blindée type 434 P01

Le canon est donc toujours en place avec au sol une rainure en arc de cercle permettant de le faire pivoter afin de changer son azimut. A gauche de celui-ci une goulotte descendant à la verticale à travers la falaise permettait d'évacuer les douilles après le tir.

Au plafond subsiste la tuyauterie qui permettait d'assurer la ventilation du bloc et d'évacuer les gaz dus au tir. La sortie de ces gaz apparaît sur la dernière photo. C'est le trou sombre au dessus de l'embrasure de tir.



Vue extérieure de la casemate canon

Remerciements à Rodolphe Bric
Plan du Kahl-burg de Jacky Laurent – revue Fortifications et patrimoine no. 4, octobre 1997
Photos de l'auteur



Salle de combat

Le courrier des lecteurs

Par Daniel Laurent

L'*Histomag'44* no. 65 ayant été cité dans l'une des pages du blog *Secret Défense* du quotidien *Libération*, <http://secretdefense.blogs.liberation.fr/defense/2010/05/winston-is-back.html>, un lecteur a contacté la rédaction, souhaitant poser des questions à Julien Fargettas au sujet de son article "Les massacres des soldats noirs de 1940 : Plaidoyer pour une nouvelle approche de «40»"

Merci à l'auteur d'avoir engagé le dialogue.
Daniel Laurent

Michel Le Guilly

- Sur l'article sur "les massacres des soldats noirs", il aurait été bon, je crois, de citer nommément les unités allemandes et leurs chefs responsables de ces crimes de guerre; après tout certains sont peut-être encore vivants aujourd'hui. Sinon, une évaluation "grossière" donne un chiffre de 3 000 à 4 000 victimes (source: "quelque part" dans mes lectures)

- Une remarque: je n'ai pas compris en lisant "Examen de conscience" que Kageneck a participé à la bataille de mai-juin 40; je cite: "Jeune cavalier en "occupation" en France, après l'armistice de juin 40, je fus puni..."

Julien Fargettas:

Concernant les unités, certes il eut été possible de citer certaines des unités impliquées.

Néanmoins, l'identification de ces unités est plus complexe qu'il n'y paraît. Voilà pourquoi :

- Aucune d'entre elles n'enregistre dans ses journaux de marche de quelconques exactions à l'encontre des soldats noirs ou autres, reconnaissant ainsi implicitement l'illégalité de ces actes.

- Sur le champ de bataille, qui plus est sur un front comme celui de 1940, les unités sont souvent très imbriquées, voire mélangées. Dans un tel contexte, il est souvent très difficile de les identifier.

- Les témoignages des militaires français ne permettent pas d'identifier les unités incriminées. Aucun des témoignages (rapports, comptes-rendus, témoignages oraux) que j'ai ainsi pu avoir en main (plusieurs dizaines) ne se préoccupent pas de savoir qui fusille les tirailleurs.

Plutôt que de faire des erreurs, j'ai ainsi préféré ne pas désigner telle ou telle unité même s'il est aujourd'hui possible de désigner par certains recoupements les grandes unités dont les soldats ont pu exécuter des tirailleurs.

Aujourd'hui, me paraît plus important le fait de constater que des unités de la Wehrmacht comme de la Waffen-S.S. sont impliquées dans ces exactions et que ces dernières ne furent pas perpétrées par un nombre très restreint d'unités mais bel et bien par plusieurs d'entre elles. Cela démontre une brutalisation/nazification importante de la Wehrmacht

bien avant le déclenchement de l'offensive contre l'U.R.S.S.

Concernant les bilans que vous décrivez comme "grossiers", ils sont condamnés à le rester faute d'éléments plus précis, qui plus est 70 ans après les faits ! Pour ma part, je suis quasiment convaincu que subsistent encore aujourd'hui certains charniers qui ne furent pas découverts durant le conflit ou à son issue. Dans le département de l'Oise en particulier, les massacres furent particulièrement importants et encore aujourd'hui de nombreuses parts d'ombre subsistent.

Pour Kageneck, sauf erreur de ma part, il a participé à la campagne et fut en effet puni à la suite de cette dernière pour la divagation de sa monture. J'ai voulu ainsi illustrer le décalage existant entre les témoignages généralement considérés et repris et la réalité d'une campagne qui fut souvent tout autre.

Michel Le Guilly

Sur la réponse de Julien Fargettas:

- Dominique Lormier cite Julien Fargettas dans le hors-série n°8 de "Ligne de Front" ("L'épopée de l'Armée d'Afrique") p.12, 3ème et 4ème colonnes, ce dernier y relatant en détail le massacre d'Airaines (Somme) par des hommes de Rommel (7ème Panzer Division); l'encadré de la page 15 souligne "La grande misère des prisonniers africains".

- Je cite à nouveau Kageneck (Examen de conscience, p. 23-24 *Tempus* n°84): "trop jeune, je n'avais pas participé aux quatre campagnes précédentes [...] avant Barbarossa [...] de la Wehrmacht livrées en Pologne, en Norvège, en France et dans les Balkans..."



Interview de Dominique Torres

Par Jean Cotrez



Georges et Tereska Torrès

nous avons pu obtenir quelques mots de la réalisatrice, que la rédaction a dérangée pendant ses vacances en Corse.

HM: Qu'est-ce qui n'est pas montré dans le documentaire et sur quoi vous voudriez revenir?

Dominique Torrès : faire un documentaire de 54 minutes c'est forcément faire des choix au niveau des images et donc forcément procéder à des coupes et des éliminations. Le documentaire met en avant 8 de ces cadets de la France libre, dont mon père, alors qu'ils furent des centaines. Le choix est aussi guidé par les archives à notre disposition. Ainsi une grande partie du documentaire évoque Pierre Lefranc (ancien Résistant et proche collaborateur du général de Gaulle, ainsi que co-fondateur avec André Malraux et premier président de l'Institut et de la Fondation Charles de Gaulle - NDLR) parce que la somme de documents le concernant est importante.

HM: Quel est le parcours de votre père depuis son départ de France jusqu'à son incorporation dans la 2^{ème} DB?

DT: A 18 ans il s'enfuit avec son père au Brésil. De là il revient en Angleterre. Il a alors 18 ans. Il incorpore l'école des cadets de la France libre dans laquelle il restera 6 mois. Cependant sa volonté de combattre le démange et il fait des pieds et des mains pour être parachuté en France et continuer le combat. Sans résultat!

Quand la 2^{ème} DB débarque en Angleterre, en vue de son prochain départ pour la France après le débarquement, mon père s'y engage comme simple soldat dans le régiment de marche du Tchad.

HM: comment s'est déroulé l'ultime combat de votre père?

DT: le 8 octobre 1944, le régiment est à Doncières dans les Vosges.

Sur le forum, dans la rubrique «petit écran et émissions radio», nous avons signalé la diffusion sur France 2 le 17 juin 2010 du documentaire de Dominique Torres sur les cadets de la France libre intitulé «ils ont consolé la France». Ce documentaire se voulait un hommage à ces jeunes gens peu connus dont son père faisait partie. Grâce au carnet d'adresse richement garni de notre rédacteur en chef Daniel Laurent,

On demande 3 volontaires pour une patrouille de reconnaissance vers le château de Villers afin de savoir si les Allemands l'occupent encore. Mon père est volontaire. Comme pris d'un pressentiment, il fait alors quelque chose qu'il n'a jamais fait auparavant, il rassemble toutes ses affaires et les confie à une Rochambelle (sa belle-mère commandait ces dernières depuis la Normandie - NDLR) et lui demande d'en prendre soin. L'approche se passe dans le silence, soudain l'ennemi ouvre le feu. Deux des trois hommes envoyés en éclaireur ne reviendront pas. Mon père est l'un d'eux, il avait 20 ans.

HM: Votre autre documentaire sur ce conflit «elles ont suivi De Gaulle» est-il un hommage à votre mère?

DT: Oui bien sûr, c'est un hommage à ma mère mais pas seulement. Je voulais vraiment montrer que des femmes avaient suivi le même chemin que les hommes et avaient rejoint De Gaulle à Londres après avoir, elles aussi, effectué de longs périple, pour servir.

HM: Avez-vous d'autres projets de documentaires portant sur la seconde guerre mondiale?

DT: Non pas dans l'immédiat. Par contre j'aimerais un jour faire quelque chose sur François Jacob qui le mérite amplement. (François Jacob, prix Nobel de médecine en 1965, membre de l'académie des sciences et de l'académie française, chancelier de l'ordre de la libération - NDLR).

HM: Vous êtes entrée à la télévision en 1975, est-il généralement facile de faire de l'histoire sur le service public?

DT: Non pas vraiment. Plus qu'une question d'actualité, regardez en ce moment tout ce qui est proposé sur 1940, c'est plus une question de mode. Il faut que ce soit dans l'air du temps. J'avais proposé mon documentaire sur les cadets il y a quelques mois. A l'époque il n'intéressait personne...

HM: Votre documentaire sortira-t-il en DVD dans le commerce?

DT: Non malheureusement ce n'est pas d'actualité au moment où l'on se parle.

(Entretien réalisé par Jean Cotrez par téléphone en juin 2010)



Dominique Torrès

Ils ont consolé la France



Un film de Dominique Torrès
13 Production /avec la participation de France Télévisions
Unité Documentaires de France Télévisions :
Patricia Boutinard Rouelle – Dana Hastier – Clémence Coppey

Dés juin 1940, alors que l'armée allemande entre dans Paris, des garçons de 14 à 17ans répondent à l'appel du Général de Gaulle et rejoignent l'Angleterre.

Ces jeunes qu'on appelle «les Cadets de la France libre» arrivent du monde entier, (Amériques, Madagascar, Liban, Afrique du Nord, etc.) et, évidemment, de France (surtout de Bretagne) pour combattre le nazisme. Ils ont bravé mille dangers pour parvenir, coûte que coûte, à rejoindre Londres, parfois sans l'accord de leur famille.

Face à l'arrivée massive de ces galopins, certes pleins de fougue et de bonne volonté mais trop jeunes pour intégrer l'armée, le chef de la France libre ne sait que faire. De Gaulle décide alors de leur donner une véritable formation d'officiers, à la hauteur de la prestigieuse école Saint-Cyr; alors qu'on manquait d'encadrement qualifié sur le terrain.

Le père de la réalisatrice était l'un d'entre eux.

Ces « gamins », qui ont su dire «non» à l'occupant, sont, sans conteste, d'un patriotisme à toute épreuve, mais pas toujours d'un comportement exemplaire. A l'école des Cadets, ils ne se sont pas privés de faire les 400 coups!

La tendresse et la fierté que de Gaulle porte à ses cadets ne se démentiront jamais et il leur rendra après la guerre le plus beau des hommages :

«Les Cadets! Parmi les Français libres, ces jeunes furent les plus généreux, autrement dit les meilleurs. Mais aussi dans son chagrin, aux premiers jours de son Histoire, ils ont consolé la France!»



« Hors la loi », le film

Par Jean-Pierre RISGALLA et Jean-Pierre CERRUTI



Rachid Bouchareb

Jean-Pierre RISGALLA est Président du Cercle Algérieniste du Grand Avignon et des Pays de Vaucluse, Jean-Pierre CERRUTI en étant le Vice-président.

Synopsis de ce film qui a généré au festival de Cannes de vives polémiques et n'a reçu aucun prix:

Chassés de leur terre algérienne, trois frères et leur mère sont séparés. Messaoud s'engage en Indochine. A Paris, Abdelkader prend la tête du mouvement pour l'Indépendance de l'Algérie et Said fait fortune dans les bouges et les clubs de boxe de Pigalle. Leur destin, scellé autour de l'amour d'une mère, se mêlera inexorablement à celui d'une nation en lutte pour sa liberté (dixit le producteur). Le film se concentre surtout sur les événements de Sétif en 1945. Réalisé par Rachid BOUCHAREB, auteur du film «Indigènes» qui avait généré des controverses sur notre forum.

Un commentaire fort compétent au sujet de «Hors la loi»:

«Les nombreuses invraisemblances présentes dans le scénario montrent que la rédaction de ce dernier n'a pas été précédée par une étude historique sérieuse. Cette approximation historique rend ce film de fiction peu crédible».

Général de division Gilles Robert, chef du Service historique de la Défense

Laissons le soin à nos deux Jean-Pierre, qui ont souffert dans leurs corps et leurs âmes du drame algérien, le soin de nous en dire plus.

Daniel Laurent



Protestations à Cannes au sujet de ce film

Le film commence en 1935, dans la région des hauts plateaux sétifiens. On voit un jeune garçon occupé à bêcher en plein soleil, un champ desséché où rien ne pousse.

Arrive, du fond de l'horizon trois personnages. On les voit arriver à pieds, la courbure du relief nous empêche de distinguer le véhicule avec lequel ils sont parvenus là...

Deux gendarmes français, qui restent en retrait, encadrent un grand personnage en Djellaba blanche et coiffé d'un turban. C'est un Caïd qui s'adresse au père Souni qui est sorti d'une modeste maison, et qui après avoir exhibé un papier qu'il a sorti de sa poche, l'informe qu'il dispose de 48 heures pour quitter avec sa famille sa demeure et sa terre dont il vient d'être expulsé par ordonnance du tribunal.

Malgré les cris d'indignation poussés par Mr Souni, le Caïd tourne les talons et rejoint les deux gendarmes. La mère, le père et leurs trois enfants, après avoir

ramassé un peu de cette terre aride, quittent donc leur propriété avec leur charrette à âne et leurs maigres dépouilles...

Nous voici amenés au 8 mai 1945, où des images d'archives nous montrent la liesse populaire qui s'est emparée de la France libérée...

Puis à Sétif, où la famille Souni s'est réfugiée, nous voyons une foule innombrable arriver en cortège au fond d'une rue à arcades. Cette foule hurle des slogans en arabe et les sous-titres anglais et français nous apprennent qu'ils demandent l'égalité, la liberté et l'indépendance. On remarque que les manifestants sont vêtus «à l'européenne». Pas de djellaba. Quelques cheïchs portés par quelques individus.

On voit également des gendarmes casqués et armés de fusils prenant position dans les rues avoisinantes et tandis que le cortège s'avance, arrive une traction avant noire qui se met en travers de la rue et d'où jaillissent quatre civils en costumes sombres qui brandissent des pistolets en criant «police»!

L'un des ces civils européens se précipite vers un jeune manifestant portant un foulard de scout, vert, rouge et blanc, et qui brandit un drapeau «algérien». Il s'agit du drapeau actuel de l'Algérie (qui n'existait pas alors) et le policier essaie de s'en emparer. N'y arrivant pas, il se recule de quelques pas, et abat froidement le porteur de drapeau à coups de pistolet. Comme s'il c'était agit d'un signal, on voit les volets des maisons s'ouvrir et des européens sortir sur leurs balcons. Des européens armés de fusils de guerre ou de chasse qui commencent à ouvrir le feu sur la foule en contrebas... Des soldats apparaissent qui eux aussi ouvrent le feu. On en voit même tirer à la mitrailleuse de 7,62... Des soldats, il y en a partout, qui tirent sur

tout ce qui bouge et qui distribuent des armes à des européens!

Quelques courageux manifestants enfoncent la porte d'un immeuble, se précipitent sur un balcon d'où un européen fait des cartons. Ils le désarment et le précipitent dans le vide. Un autre manifestant désarme un autre tireur (que l'on ne voit pas) et l'abat. Revenu dans la rue il est à son tour abattu.

Des soldats entrent dans la maison des Souni et tuent le père désarmé.

Une longue séquence nous montre une colonne de prisonniers longeant des centaines de cadavres alignés le long de la route, tandis que des soldats fusillent des manifestants adossés au mur d'une maison.

Abdelkader, l'un des trois fils Souni, fait partie de ces prisonniers et on le retrouve à la prison de la Santé à Paris, où la guillotine fonctionne allègrement...

Saïd qui a échappé au massacre, se rend chez le Caïd qui se repose dans son jardin. Il le tue à coups de couteau et le vole, puis il arrive à convaincre sa mère d'aller à Paris, où il compte trouver du travail et se rapprocher de son frère emprisonné. Les voilà donc arrivés dans un bidonville de Nanterre, dont la majorité des habitants mâles travaille chez Renault. Là, Saïd fait la connaissance d'un souteneur qui l'embauche et lui fait découvrir Pigalle et le charge de recueillir les fonds gagnés par les prostituées.

Messaoud lui s'est engagé dans l'armée française. On le voit, parachutiste, embarqué dans un gros porteur (C 135 US?) se préparant à sauter en Indochine et lisant une lettre de sa mère. Puis, prisonnier du VietMinh, il est soumis aux discours de propagande indépendantiste qui s'adressent aux «colonisés». Il y fait la connaissance d'un officier français, le commandant Faivre. Des images d'archives montrent la victoire d'Ho Chi Minh.

Abdelkader, endoctriné en prison, rallie le FLN et lorsqu'il est libéré, devient collecteur de fonds, mais aussi idéologue sectaire qui va imposer la propagande du parti à ses coreligionnaires qu'il retrouve chez Renault...



Messaoud est enfin libéré et rapatrié d'Indochine. Il rejoint la famille à Paris et se retrouve chez Renault. Il se rallie au FLN et avec Abdelkader chargé d'éliminer les partisans du MNA. Comme Abdelkader ne tue pas,

c'est Messaoud qui étrangle le responsable MNA avec une cordelette. On fait les choses proprement au FLN...

On le voit s'entraîner et entraîner d'autres militants au tir dans un stand. Exécution d'un «traître» qui a volé de l'argent à la cause pour acheter un réfrigérateur à sa famille. Toujours avec sa cordelette. Le couteau? Connaît pas!

On retrouve le colonel Faivre, conseiller du Préfet Papon, créant une cellule anti-terroriste «Main rouge» qui noie des suspects dans un canal et en fait livrer d'autres aux Harkis de Paris. Séquences sur les policiers français raflant et matraquant ces pauvres algériens miséreux.

Entre temps Saïd a «réussi». On le retrouve à la tête d'un club de boxe et gérant d'un cabaret. Mais toujours réticent à un engagement au FLN, il se mettra d'ailleurs en conflit avec ses deux frères qui n'hésitent pas à le menacer.

Messaoud tend une embuscade à une unité de Harkis qui se déplace en camions bâchés dans une forêt de la région parisienne et l'élimine en totalité. Aucun survivant.

Images sur les incendies de dépôts de pétrole par le FLN. Saïd a recruté un jeune boxeur arabe, le «kid d'Alger» qui met tous ses adversaires KO et à qui Saïd a demandé de vaincre les Français et les nègres (sic). Le jeune boxeur doit participer au Championnat de France, mais Abdelkader, qui veille au grain, interdit à son frère au dernier moment que son poulain monte sur le ring. Il le menace même de mort, un commando FLN étant sur place pour l'exécuter au cas où... Ce boxeur doit être, dit-il, le Champion de boxe de la future nation algérienne, et rien d'autre. Saïd, qui n'a pas d'autre choix, fait tirer sur le Kid. Et c'est de cette façon qu'il va rallier le FLN, le colonel Faivre, ayant fait fermer son cabaret! Abdelkader a fait la connaissance d'Hélène, une jeune costumière de théâtre, qui «porte les valises» du FLN et qui est follement amoureuse de lui, malgré la froide rigidité du doctrinaire qui hésite à s'engager dans une liaison affective. Messaoud, lui, s'est marié à Zorah. La scène du mariage est troublée par l'irruption des policiers qui embarquent tous les hommes présents (remarquons au passage, que les hommes et les femmes dansent ensemble pendant la fête...)



Un policier musulman est approché par Abdelkader qui le menace de s'en prendre à sa femme (française) et à sa petite fille, s'il ne fournit pas de renseignements au

FLN. Grâce à ce policier, un commando dirigé par Messaoud, entre dans un commissariat et tue un inspecteur-tortionnaire. En partant, le commando abat quelques policiers, mais s'en tire bien.

Une scène montre une entrevue, arrangée par Messaoud, entre le colonel barbouze et Abdelkader afin que chacun essaie de convertir l'autre de sa bonne cause. Entrevue qui n'aboutit à rien, au contraire! Car Hélène, qui a fini par entraîner Abdelkader dans ses bras et dans son lit, est tuée par l'explosion de sa Dauphine, piégée par la «Main rouge» aux ordres de la police française.

Messaoud et Abdelkader se rendent en Allemagne pour prendre livraison d'armes automatiques destinées au FLN. Ils doivent convoier ces armes jusqu'à Valenciennes à bord de deux autobus. Malheureusement pour eux, les policiers français sont au courant et ce sont eux qui les accueillent dans l'entrepôt où va avoir lieu un combat terrible au cours duquel Messaoud est mortellement blessé. Evacué par ses deux frères dans la DS de la police, il rendra le dernier soupir dans les bras d'Abdelkader en rase campagne.

Et nous voilà transportés au 17 octobre 1961, où une foule de manifestants algériens est coincée dans les couloirs du métro parisien par la police qui, parce qu'elle va être débordée fait usage de ses armes. Abdelkader est abattu par un gardien de la paix et le

colonel Faivre qui est là, se penche sur son cadavre en murmurant: «Tu as gagné!»

Le film se termine par des images festives du triomphe de l'indépendance en Algérie, datées du ...5 juillet 1962. Sans aucune allusion, bien sur, aux massacres d'Oran.

Ceci est le résumé du film que nous avons vu le 21 mai à 15 heures au Palais des Festivals de Cannes.

Comme on a pu le constater, les différentes séquences se suivent sans aucun lien entre elles. D'où le caractère «décousu» de ce compte rendu.

Est-ce une version «courte» comportant certaines coupures du scénario analysé par Maurice Faivre le 17 mai? Nous n'en savons rien. Existe-t-il d'ailleurs une version «longue»?

J'ajouterai que 90% des dialogues sont en arabe. Ce dialogue est sous-titré en anglais, mais il existe un sous-titrage en français qui est placé sous le premier cité et qui nous a semblé rajouté.

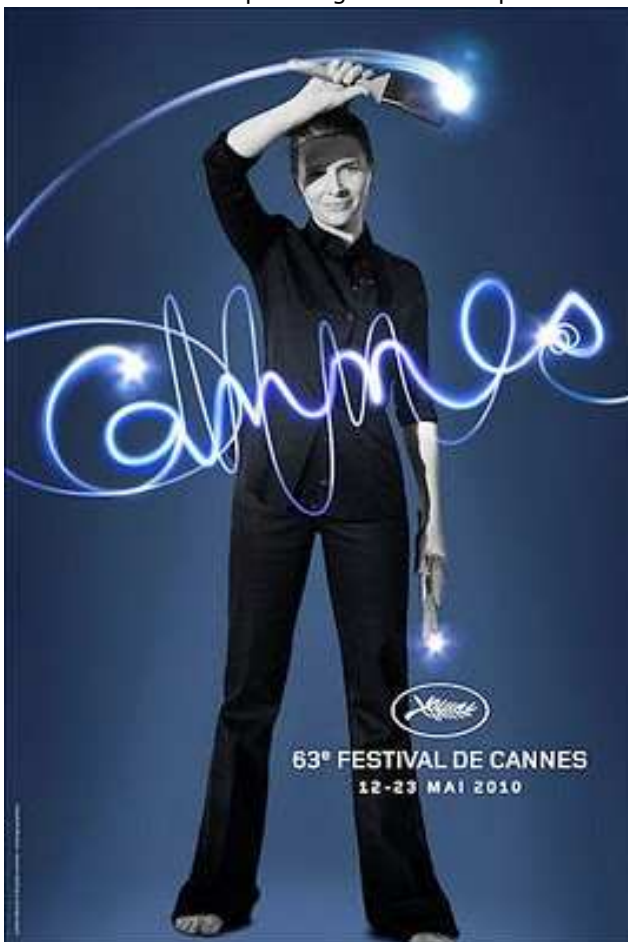
Le nom du colonel français, Mattei à l'origine, a été remplacé par celui de.... Faivre

Hors la Loi

un film de Rachid Bouchareb

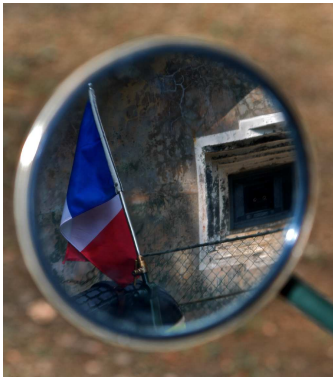
avec: Roschdy Zem, Bernard Blancan, Sami Bouajila, Jamel Debbouze...

sortie: septembre 2010



Ligne Maginot - Ouvrage de Michelberg

Par David Dorkel



8 mai 2010, 65e anniversaire de la victoire alliée sur les forces de l'Axe. À cette occasion, les communes de Erbersviller et de Férange, et l'Association de l'ouvrage du Michelsberg se sont associées pour commémorer l'événement.

Après un défilé et une cérémonie au monument aux morts d'Erbersviller, l'ouvrage ouvrait ses portes aux visiteurs.

À notre arrivée au fort, une exposition de quelques véhicules militaires américains d'époque: quelques Jeep, une ambulance, des motos nous attendaient pour nous plonger dans les conditions de vie des militaires alliés. Les chants militaires français, allemands et russes, rehaussaient l'image.



Les visites étaient organisées en petits groupes d'une dizaine de personnes, sous la coupe d'un guide de l'association.

Dès l'entrée dans l'ouvrage, on est plongé dans le passé des années 1940, une odeur de béton, de métal et de poussière. L'humidité, proche des 100%, et la température ambiante, aux alentours des 13 degrés nous témoignent des conditions particulières des 500 soldats qui vivaient ici au quotidien pendant la guerre, près de 30 mètres sous terre.

Une partie du matériel est encore en place (mitrailleuses, canons, moteurs...), tout comme des pièces qui servaient à entretenir les armes, cuisiner, prendre une douche...

Tout au long des longs couloirs humides et sombres, le guide nous donne des détails sur la vie des troupes de forteresse, nous retrace l'histoire de l'ouvrage.

Sur les 5 blocs de combat que comporte l'ouvrage, seul un est ouvert à la visite. Le temps et l'humidité ambiante ont rendu les quatre autres impénétrables... Les tourelles pour les canons sont encore

fonctionnelles et même si le moteur électrique ne fonctionne plus, une manivelle lève sans mal plusieurs tonnes de ferraille. Le train électrique, qui servait autrefois à transporter les munitions, est encore là, et attend à la gare des jours meilleurs et l'intervention d'un mécanicien.

À la sortie de la visite, on est heureux de retrouver l'air libre et la lumière du jour. On imagine alors ce qu'ont enduré les soldats de l'époque, pour qui les sorties à la surface étaient rares.

Pour nous, l'association a réservé un accueil chaleureux: un café, gâteaux et un barbecue.



Le travail de rénovation de l'ouvrage de Michelsberg reste énorme, malgré le dévouement des gens de l'association. Si vous passez en Moselle, n'hésitez pas à aller visiter ce fort. Contre 4 euros par adulte, vous aurez droit à un voyage dans le passé. Au passage, vous ferez une bonne action, car l'argent récolté sert à entretenir le patrimoine de l'Histoire de France.

Pour plus de renseignements concernant l'histoire du fort, ainsi que les dates et heures de visites, vous pouvez consulter leur page internet.

<http://pagesperso-orange.fr/michelsberg/>

Le Saviez-vous ? Les Justes de France

Par Nathalie Mousnier

HOMMAGE DE LA NATION AUX JUSTES DE FRANCE

SOUS LA CHAPE DE HAINE ET DE NUIT TOMBÉE SUR LA FRANCE DANS LES ANNÉES D'OCCUPATION, DES LUMIÈRES, PAR MILLIERS, REFUSÈRENT DE S'ÉTEINDRE. NOMMÉS "JUSTES PARMI LES NATIONS" OU RESTÉS ANONYMES, DES FEMMES ET DES HOMMES, DE TOUTES ORIGINES ET DE TOUTES CONDITIONS, ONT SAUVÉ DES JUIFS DES PERSÉCUTIONS ANTISÉMITES ET DES CAMPS D'EXTERMINATION. BRAVANT LES RISQUES ENCOURUS, ILS ONT INCARNE L'HONNEUR DE LA FRANCE, SES VALEURS DE JUSTICE, DE TOLÉRANCE ET D'HUMANITÉ.

« Aujourd'hui, pour cet hommage de la Nation aux Justes de France, reconnus ou anonymes, nous sommes rassemblés pour évoquer notre passé, mais aussi pour enrichir notre présent et notre avenir. «Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier», dit le Talmud, devise qui d'ailleurs orne la médaille des Justes. Il faut en comprendre toute la force : en sauvant une personne, chaque Juste a en quelque sorte sauvé l'humanité. Cette mémoire, soyez-en certains, soyez-en fiers, elle perdurera de génération en génération. »

Jacques Chirac, Président de la République.

« Les Justes de France pensaient avoir simplement traversé l'Histoire. En réalité, ils l'ont écrite. De toutes les voix de la guerre, leurs voix étaient celles que l'on entendait le moins, à peine un murmure, qu'il fallait souvent solliciter. Il était temps que nous les entendions. Il était temps que nous leur exprimions notre reconnaissance. »

Simone Veil, Présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

C'est notamment par ces mots que le jeudi 18 janvier 2007, dans la crypte du Panthéon, est inaugurée une plaque rappelant l'action des Justes de France et immortalisant leur acte de courage en introduisant ceux qui ont sauvé des Juifs au péril de leur vie pendant la Seconde Guerre mondiale dans le Panthéon des grands hommes de l'histoire de France.

Cet acte symbolique à portée historique porte à la connaissance de tous le concept de Juste parmi les Nations¹, distinction suprême décernée à des non-Juifs par l'État d'Israël, au nom du peuple juif, à des personnes non-juives ayant porté secours à des Juifs menacés par le nazisme.

Ces personnes, la plupart du temps des gens simples, ont agi dans le secret pour sauver des Juifs, en prenant des risques personnels considérables sans bénéficier d'aucune aide de la part de leurs concitoyens, parfois en risquant leur propre vie et celle de leur famille alors que la majorité des Européens gardaient le silence sans intervenir et que quelques-uns collaboraient avec les Nazis qui considéraient qu'aider les Juifs était un crime capital dont les auteurs, s'ils étaient découverts, encouraient la déportation dans les camps de concentration et la mort. «Les actions des Justes sont donc des actes de

suprême héroïsme, non moins méritant que ceux des soldats sur le champ de bataille».

Les Justes parmi les Nations diffèrent les uns des autres par leur nationalité, leur statut social et leur culture mais ils se rejoignent sur un point essentiel : tous ont eu la certitude qu'ils faisaient « la chose juste », comme ce Juste polonais qui déclara simplement : « Comme tout le monde j'étais terrorisé par l'idée de mourir, mais j'ai essayé de me raisonner et je me suis dit: si je peux aider, je le ferai ».

Tous semblent surpris par la question « Pourquoi avez-vous fait cela ? » comme si leur acte était la manière la plus normale de réagir aux événements terribles qui se déroulaient autour d'eux. Pourtant, nous savons qu'ils étaient l'exception dans un monde où les valeurs humaines de base qui fondent la société étaient inversées, dénigrées, abandonnées. En refusant de tourner le dos à une personne dans le besoin malgré tous les risques encourus, ces hommes et ces femmes ont non seulement gardé leur dignité et agi selon les principes les plus nobles de l'humanité, mais ils ont aussi et surtout montré que, partout où il se trouve un être humain, l'altruisme et l'humanisme peuvent dépasser n'importe quel intérêt personnel ou

matériel. Car, dans chaque pays où les Juifs furent menacés, il y eut des " Justes parmi les Nations ". Ce titre n'est décerné que sur la foi de témoignages des personnes sauvées ou de témoins oculaires et de documents fiables et chaque cas présenté à Yad Vashem par des rescapés ayant été sauvés par des non-Juifs est scrupuleusement étudié avant que ne soit accordé la distinction de Juste parmi les Nations.

Selon le gouvernement israélien, les critères de reconnaissance d'un Juste sont les suivants :

- ✓ Avoir apporté une aide dans des situations où les juifs étaient impuissants et menacés de mort ou de déportation vers les camps de concentration.
- ✓ Le sauveteur était conscient du fait qu'en apportant cette aide, il risquait sa vie, sa sécurité et sa liberté personnelle.
- ✓ Le sauveteur n'a exigé aucune récompense ou compensation matérielle en contrepartie de l'aide apportée.
- ✓ Le sauvetage ou l'aide est confirmé par les personnes sauvées ou attesté par des témoins directs et, lorsque c'est possible, par des documents d'archives authentiques.

L'aide apportée aux Juifs par des non-Juifs a revêtu des formes très diverses, elles peuvent être regroupées comme suit :

- ◇ Héberger un juif chez soi, ou dans des institutions laïques ou religieuses, à l'abri du monde extérieur et de façon invisible pour le public.
- ◇ Aider un juif à se faire passer pour un non-Juif en lui procurant des faux papiers d'identité ou des certificats de baptême (délivrés par le clergé afin d'obtenir des papiers authentiques).
- ◇ Aider les Juifs à gagner un lieu sûr ou à traverser une frontière vers un pays plus en sécurité, notamment en accompagnant des adultes et des enfants dans des périples clandestins dans des territoires occupés et en aménageant le passage des frontières.
- ◇ Adoption temporaire d'enfants juifs (pour la durée de la guerre).



Médaille des Justes parmi les Nations

Les personnes reconnues comme Justes parmi les Nations reçoivent la médaille des Justes et un certificat honorifique (remis au plus proche parent en cas de reconnaissance posthume). L'inscription de leurs noms sur le Mur d'honneur du Jardin des Justes à Yad Vashem remplace la plantation d'un arbre faute de place dans le jardin du Mémorial.

Yad Vashem estime que l'hommage rendu aux Justes parmi les Nations revêt une signification éducative et morale :

- Israël a l'obligation éthique de reconnaître, d'honorer et de saluer, au nom du peuple juif, les non-juifs qui, malgré les grands risques encourus pour eux-mêmes, ont aidé des Juifs à un moment où ils en avaient le plus besoin.



Certificat des Justes parmi les Nations. Photographie : © Michel Rothé

- Les actes des Justes prouvent qu'il était possible d'apporter une aide. L'argument selon lequel l'appareil terroriste nazi paralysait les initiatives contraires à la politique officielle est démenti par l'action de milliers de personnes de tous les milieux qui ont aidé les juifs à survivre à la Solution finale.
- Les exploits des Justes donnent l'exemple aux prochaines générations et constituent un critère de moralité, même dans des situations d'intense pression physique et psychologique. Elles prouvent qu'on peut et qu'on doit s'opposer au mal, que la résistance est possible, non seulement dans le cadre d'un groupe mais aussi à titre individuel.
- Les actions des Justes contribuent à atténuer quelque peu le terrible legs du Troisième Reich. Leur exemple montre que la vie a une valeur en elle-même. D'où la devise extraite du Talmud inscrite sur la médaille des Justes parmi les Nations : " *Quiconque sauve une vie, sauve l'univers tout entier* ".

L'octroi de cette distinction est généralement fait à titre individuel mais des organismes et des communautés ont également été récompensés:

- ✓ La Résistance danoise qui a sauvé la quasi totalité de la communauté juive du pays (environ 7 200 personnes sur un total estimé à 8 000), en octobre 1943 en l'évacuant par le détroit d'Oresund séparant le Danemark de la Suède.
- ✓ Aux Pays-Bas, le village de Nieuwlande, dans la province de la Drente, qui abrita des centaines de juifs pendant de longues périodes.
- ✓ Dans le Sud de la France, la communauté protestante du Chambon-sur-Lignon qui abrita des

milliers de juifs pendant une longue durée et en aida certains à se rendre en Suisse.

✓ L'organisation polonaise Żegota (Commission d'Aide aux Juifs) qui sauva plus de 100 000 personnes en fournissant aux Juifs des faux papiers et des adresses hors des ghettos polonais.

Au 1^{er} janvier 2010, 23187 personnes dans 44 pays ont reçu le titre de Juste, la Pologne étant le pays qui compte le plus de Justes et les Pays-Bas celui qui en compte le plus en proportion de la population totale.
 Pologne : 6 195 ; Pays-Bas : 5 009 ; France : 3 158 ;
 Ukraine : 2 272 ; Belgique : 1 537 ; Lituanie : 772 ;
 Hongrie : 743 ; Biélorussie : 608 ; Slovaquie : 498 ;
 Italie : 484 ; Allemagne : 476 ; Grèce : 306 ;
 Russie : 164 ; Serbie : 131 ; Lettonie : 123 ;
 République Tchèque : 108 ; Croatie : 102 ;
 Autriche : 87 ; Moldavie : 79 ; Albanie : 69 ;
 Roumanie : 60 ; Norvège : 45 ; Suisse : 45 ;
 Bosnie-Herzégovine : 40 ; Danemark : 22 ;
 Bulgarie : 19 ; Royaume-Uni : 14 ; Arménie : 13 ;
 Suède : 10 ; République de Macédoine : 9 ;
 Slovénie : 6 ; Espagne : 4 ; Estonie : 3 ;
 États-Unis : 3 ; Brésil : 2 ; Chili : 2 ; Chine : 2 ;
 Géorgie : 1 ; Japon : 1 ; Luxembourg : 1 ;
 Maroc : 1 ; Portugal : 1 ; Tunisie : 1 ; Turquie : 1.



Mais ces chiffres sont sûrement loin de la réalité car beaucoup de Justes ne se sont jamais fait connaître ou ne furent jamais révélées du fait de la disparition de ceux qui avaient été aidés. Par ailleurs, de nombreuses actions ont été menées par des réseaux très variés ou par des personnes isolées ayant souvent bénéficié de « complicité passive ». On ignore le nombre exact de Juifs sauvés grâce à l'aide de non-Juifs, mais il s'agit sans doute de plusieurs dizaines de milliers de personnes.

En conséquence, Yad Vashem a prévu de ne jamais fermer Le Livre des Justes.

« In those times there was darkness everywhere. In heaven and on earth, all the gates of compassion seemed to have been closed. The killer killed and the Jews died and the outside world adopted an attitude either of complicity or of indifference. Only a few had the courage to care. These few men and women were vulnerable, afraid, helpless – what made them different from their fellow citizens?... Why were there so few?... Let us remember : What hurts the victim most is not the cruelty of the oppressor but the silence of the bystander... Let us not forget, after all, there is always a moment when moral choice is made... And

so we must know these good people who helped Jews during the Holocaust. We must learn from them, and in gratitude and hope, we must remember them. »²
 Elie Wiesel, in Carol Rittner, Sandra Meyers, *Courage To Care - Rescuers of Jews during the Holocaust*, NYU Press, 1986. P.2.

[1] Conçu par l'Institut Yad Vashem de Jérusalem, le titre de Juste parmi les Nations est établi officiellement par le parlement israélien en 1953.

[2]« À cette époque l'obscurité était partout. Au ciel comme sur terre, toutes les portes de la compassion semblaient avoir été fermées. Les tueurs tuaient et les Juifs mouraient tandis que le monde adoptait une attitude si ce n'est de complicité du moins d'indifférence. Seuls quelques uns eurent le courage d'agir. Ces rares hommes et femmes étaient vulnérables, apeurés, isolés – pourquoi furent-ils différents de leurs contemporains?... Pourquoi furent-ils si peu?... Souvenons-nous : le plus grand malheur de la victime n'est pas la cruauté de l'opresseur mais le silence du témoin.... N'oublions pas, après tout, qu'il y a toujours un moment où la morale doit choisir.... Et nous devons reconnaître ces personnes de bien qui aidèrent les Juifs durant la Shoah. Nous devons apprendre d'eux, et dans la reconnaissance et l'espoir, nous devons nous souvenir d'eux. »

Pour en savoir plus:

http://www1.yadvashem.org/righteous_new/vwall.htm

http://www.yadvashem-france.org/qui_est_juste

<http://www.memorialdelashoah.org/getHomeAction.do?langage=fr>



« Et je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs un mémorial (Yad) et un nom (Shem) qui ne seront pas effacés ».

Isaïe 56-5

(www.yadvashem-france.org)